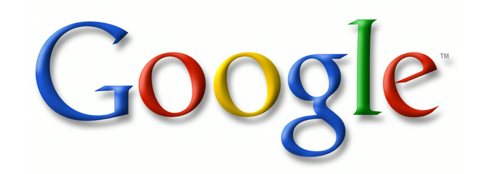
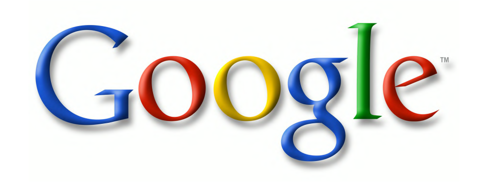
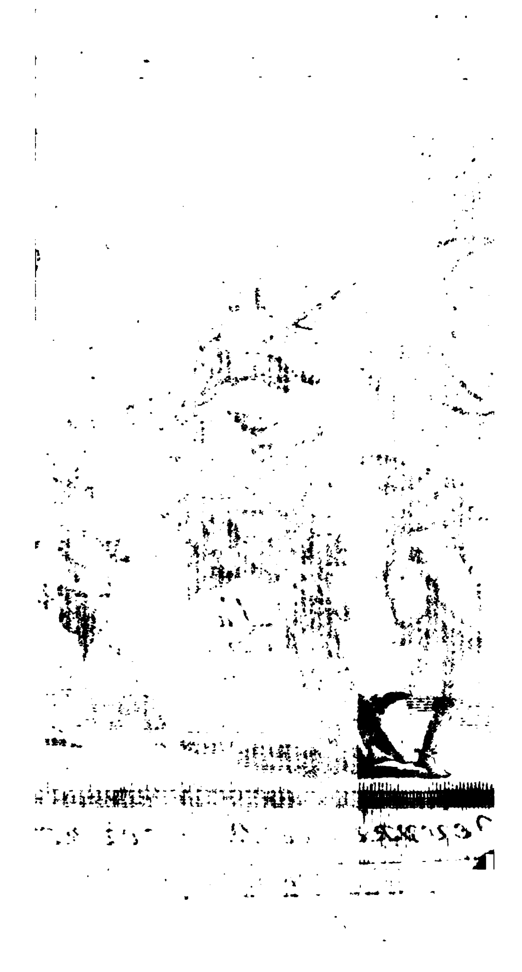

Google




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817




La Comedie.
OEUVRES de DANCOURT

LES OEUVRES

DE

Florent Carton, sieur d'Ancourt

MR. DANCOURT,

CONTENANT

Les nouvelles Pieces de

THEATRE

Qui se jouent à Paris.

Ornées de Danses & de Musique.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. VI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

PIECES

Contenües dans ce

TOME PREMIER.

LES ENFANS DE PARIS.

ANGELIQUE ET MEDOR.

RENAUD ET ARMIDE.

LE GALAND JARDINIER.

LES TROIS COUSINES.

LES TROIS GASCONS.

LES ENFANS DE PARIS,

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.



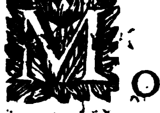
A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

Librarian
Sotheran
12-19-23
6 vols

A MONSIEUR
ARENT,
BARON DE
WASSENAER,
DE DUYVENVOORDEN, SEIGNEUR DE VOORSCHOOTEN, RUART DE PUTEN, GRAND BALLY DE HULST, & des Terres qui en dependent, HEEMRAET DE SCHIELAND, &c.


ONSIEUR,

Depuis ma sortie de France, & ma retraite dans

ces heureuses Provinces, ayant toûjours ressenti, moi & les miens, des effets tout particuliers de l'honneur de Votre bienveillance, & de la protection de Votre Illustre Maison; *il y a long-tems que sensible autant que je le dois, aux grandes obligations que je vous ay, j'ay cherché quelque occasion de pouvoir témoigner publiquement la reconnoissance que j'en*

j'en conserverai toute ma vie. J'aurois bien voulu, en m'a-quittant de ce devoir, vous offrir quelque chose qui fût digne de vous: Mais ne l'ayant pû faire de la maniere que je l'aurois souhaité, je n'ay pas crû que cela dût m'arrêter; & connoissant, comme je fais la bonté de Vôtre Cœur, j'ose me flater, MONSIEUR, que vous ne desaprouverez pas la li-

liberté que je prens de vous presenter cette Edition des Oeuvres de Mr. Dancourt. *Comme dans toutes les Pieces qui composent ce Recueil, on y voit des Portraits très naturels des mœurs du tems, avec un Caractére fin & délicat, repandu partout, & que vous aimez les Ouvrages d'esprit, je suis persuadé qu'elles pourront contribuer en quelque façon*

façon à vous délasser dans les momens ausquels Vous n'étes pas occupé au service de l'Etat, pour l'interét duquel Vous travaillez avec tant d'utilité & de gloire. Ce serait icy, MONSIEUR, *le lieu de rendre justice à* Votre Illustre Maison, *&* à Vous *en particulier, en disant quelque chose des grands & importans services, que* Vous *&* Vos Prédécesseurs *avez rendu*

rendu à la Republique.

Mais outre que cette entreprise est au dessus de mes forces ; je sçai que vous n'avez pas moins de modestie que de merite, & que content de bien faire, vous ne voulez pas permettre qu'on vous donne les loüanges qui vous sont le plus legitimement dües. C'est pourquoi j'aime mieux finir, en vous Supliant d'agréer le petit present que je

vous fais, & de le recevoir comme un témoignage du profond respect avec lequel je serai toute ma vie.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obeïssant Serviteur

ETIENNE FOULQUE.

PRIVILEGIE.

DE Staten van Hollandt ende West-Vrieslandt, doen te weten: Alsoo ons vertoont is by ETIENNE FOULQUE, Boekverkoper alhier in 's Gravenhage; hoe dat hy Suppliant, al over lange jaren gedrukt had, en als nog was continuerende, met 't Completeren van seeker Boek, genaamt *Oeuvres de Mr.* DANCOURT, Contenant *les Comedies suivantes, les Bourgeoises à la Mode. L'Eté des Coquettes, la Folle Enchere, la Maison de Campagne, l'Impromptu de Garnison, les Vendanges, l'Opera de Village, la Parisienne, le Tuteur, la Foire de Besons, les Vendanges de Suresne, la Foire Saint Germain, Le Moulin de Javelle, les Eaux de Bourbon, les Vacances, la Femme d'Intrigue, le Chevalier à la Mode, Renaud & Armide, la Lotterie, le Charivari, le Retour des Officiers, la Gazette, La Coupe Enchantée Angelique & Médor: le Notaire Obligeant, le Port de Mer, les trois Gascons, la Matrone d'Ephese, les Folies Amoureuses. Je vous prends sans Vert, les Enfans de Paris, les Trois Cousines, le Jöueur, les Curieux de Compiegne, le Mari Retrouvé, la Tapisserie Vivante, Merlin Dragon, le Galand Jardinier, Collin Maillard, les Fées, la Fête de Village, l'Operateur Barry, les Nouveaux Agrémens de l'Inconnu & des Amans Magnifiques*; met alle de Comedies die de selven Auteur noch soude komen te maaken, in zoo veel deelen, en in sulke formaat als den Suppliant soude goedvinden: Ende alzoo den Suppliant bedugt was, dat sommige baatsoekende menschen, zoo ras 't selve werk soude syn in 't geheel in 't ligt gekomen, aanstonts soude trachten 't selve naar te drukken, of te doen drukken; tot merckelycke schade van den Suppliant; zoo dan omme daar en tegen te wesen gesecu-

 teert,

reert, zoo keert sig den Suppliant tot ons, versoeckende, ten eynde wy hem gunstelyck geliefden te verleenen ons Octroy, omme 't voorsz werk, en sulken formaat, en in zoo veel deelen als by den Suppliant soude goed gevonden worden voor den tyt van vyftien eerst agter een volgende jaren, alleen ende met uytsluytinge van alle anderen binnen dese Provincie te mogen drucken, doen drucken, ende verkopen eenige van dese voornoemde Comedien, ofte alle de andere stukken die den selven Auteur soude komen in 't ligt te geven, zoo separaat, ofte in 't geheel, in zoodanigen formaat, als den Suppliant soude komen goed te vinden; Ende op zoodanige poene als wy daar toe souden gelieven te statueren, SOO IST; Dat wy de zaake, en 't versoek voorsz overgemerkt hebbende, ende genegen wesende ter beede van den Suppliant uyt onse rechte wetenschap, Souveraine magt ende authoriteyt, den selven Suppliant geconsenteert, geaccordeert ende geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen, ende octroyeren hem mits desen, dat hy gedurende den tyt, van vyftien eerst agter een volgende jaren, 't voorsz Boek genaamt, *Oeuvres de Mr.* DANCOURT, *Contenant les Comedies suivantes, les Bourgeoises à la Mode, l'Eté des Coquettes, la Folle Enchere, la Maison de Campagne, l'Impromptu de Garnison, les Vendanges, l'Opera de Village, la Parisienne, le Tuteur, la Foire de Besons, les Vendanges de Suresne, la Foire Saint Germain, le Moulin de Javelle, les Eaux de Bourbon, les Vacances, la Femme d'Intrigue, le Chevalier à la Mode, Renaud & Armide, la Loterie, le Charivari, le Retour des Officiers, la Gazette, la Coupe Enchantée, Angelique & Medor, le Notaire Obligeant, le Port de Mer, les trois Gascons, la Matrone d'Ephese, les Folies Amoureuses, je vous prends sans vert, les Enfans de Paris, les trois Cousines, le Joueur, les Curieux de Compiégne, le Mari Retrouvé, la Tapisserie*

ſtrie Vevante, *Merlin Dragon*, *le Galand* [illegible]
dinier, *Collin Maillard*, *les Fées*, *la Fé*
Village, *l'Operateur Barry*, *les Nouveaux*. *A*
mens de l'Inconnu & des Amans Magnifiques,
Binnen den voorſz onſen Landen alleen
mogen drucken, doen drucken, uytg
ende verkopen; Verbiedende daarom all
ende enen ygelyken 't ſelve Boek in 't ge
ofte ten deel naar te drucken, ofte eldets n
gedrukt binnen den ſelven onſen Land
brengen, uyt te geven, ofte te verkop
op verbeurte van alle de naargedrukte, in
bragte, ofte verkogte Exemplaren, ende
boete van drie hondert guldens daar en bo
te verbeuren, t'appliceren een derde part v
den Officier, die de Calange doen ſal,
derde part voor d'Armen, ter plaatſe da
Caſus voorvallen ſal, ende 't reſterende
de part voor den Suppliant; alles indien
ſtaande, dat wy den Suppliant, met d
onſen Octroye alleen willende gratificeren
verhoedinge van ſyne ſchade door 't nadru
van 't voorſz Boek, daar door in geni
deele verſtaan, den inhouden van dien te
thoriſeren, ofte te advoueren, ende veel
't ſelve onder onſe protexie ende beſcherm
ge eenig meerder credit, aanſien ofte rep
tie te geven, nemaar den Suppliant, in
daar inne iets onbehoorlyx ſoude influen
alle 't ſelve tot ſynen laſte ſal gehouden w
te verantwoorden; tot dien eynde wel ex
ſelyk begerende, dat by aldien hy deſen
ſen Octroye voor 't ſelve Boek ſal willen
len, daar van geen geabrevieerde ofte ge
traheerde mentie ſal mogen maaken, ne
gehouden weſen 't ſelve Octrooy in 't g
ende ſonder eenige Omiſſie daar vo
drukken ofte te doen drukken; ende d
gehouden ſal zyn, een Exemplaar van 't v
Boek gebonden ende wel geconditione
brengen in de Bibliotecq van onſe Un
teyt tot Leyden, ende daar van behoorl

doen blyken, alles op pœne van 't effect van dien te verliesen; Ende ten eynde den Suppliant, desen onsen Consente ende Octroye mogen genieten als naar behoren: Lasten wy allen ende een ygelyken die 't aangaan magh, dat sy den Suppliant, van den inhoude van desen doen laten ende gedogen, rustelyk, vredelyk ende volkomentlyk genieten ende gebruyken, cesserende alle belet ter contrarie. Gedaan in den Hage onder onsen Groten Zegele hier aan doen hangen, den 14. February in 't jaar onses Heeren en Zaligmaakers seventien hondert en vyf.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnantie van de Staten,

Simon van Beaumont.



A

S. A. ELECTORALE

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE BAVIERE.



GRAND PRINCE, à qui le Ciel a donné pour partage
Des plus hautes Vertus le plus parfait usage;

 Toy,

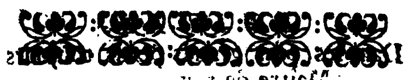
Toy, qui sans rien devoir à tes nobles Ayeux,
Te places par toy-même au rang des demi-Dieux:
Lorsqu'à t'offrir ses voeux ma Muse ose prétendre,
Dans ce rang glorieux daigneras-tu l'entendre ?
Incertaine, timide & foible, je la voi,
Qui ne peut en tremblant s'élever jusqu'à toi,
Si d'un de tes regards la faveur prévenante
N'assure le succés du projet qu'elle tente.
C'est celuy d'occuper les pretieux momens
Que peut laisser ta gloire aux divertissemens,
Et d'adoucir les soins de ton ame heroïque
Par les amusemens de la Scene comique.
Ses innocens plaisirs ont pour toy des appas,
Et l'on ta veu cent fois, au sortir des combats,
T'empresser à les prendre, & tranquille, sourire
Des traits ingenieux d'une heureuse Satire.

Tes Peuples du spectacle ainsi que Toy charmez,
Par ton exemple instruits, par ton goût animez,
De tout ce qui te plaît sagement idolâtres,
Ont élevé chez eux de superbes Theatres.
Tel on vit autrefois cet illustre Romain
Qui le premier porta le surnom d'Africain,
De Terence naissant approuvant les Ouvrages,
Pour luy de Rome entiere entraîner les suffrages.
Plus fameux, plus heros que ne fut Scipion;
GRAND PRINCE, honore-moy de ta protection;
Tu me feras par elle un sort digne d'envie.
Des ENFANS DE PARIS reçoi ma Comedie.
Aux lieux de leur naissance ils ont eu le succés,
Qui peut leur assurer par tout un libre accés:
Mais ce succés heureux ne peut les satisfaire,
S'ils n'obtiennent aussi le bonheur de te plaire.

Dans ta brillante Cour ils osent se
montrer.
D'un favorable accueil daigne les ho-
norer.
Ma Muse alors ardente à la recon-
nóissance,
Fiere de t'avoir plû, pleine de con-
fiance,
De toy plus inspirée encor que d'A-
pollon,
Chantera tes hauts faits dans le sacré
Vallon,
D'où mes nobles Chansons dans l'U-
nivers portées,
Seront avec respect des Peuples écou-
tées.
Je publiray comment par tes premiers
Exploits,
L'Othoman fut d'abord asservi sous tes
loix:
Comment par ta valeur l'Empire eut
pour barriere
Entre Bysance & luy la Pannonie en-
tiere.
Et comment vers l'Escaut, par la gloi-
re entrainé,
Tu soutenois un Sceptre à ton sang
destiné.
Je te peindray par tout, à l'exemple
d'Alcide,
Juste Vangeur des loix, indompta-
ble intrepide,

Dans les plus grands perils toujours
Maître de toy,
Et malgré le sort-même esclave de ta
foy.
Enfin tout occupé du seul soin de ta
gloire,
J'écriray tes vertus au Temple de Me-
moire.
Heureux, si celebrant un Nom tel que
le tien,
Des horreurs de l'oubly je puis sauver
le mien!

DANCOURT.



ACTEURS.

Mr. HARPIN.

Me. ARGANTE, Sœur de Mr. Harpin.

CLITANDRE, Fils de Mr. Harpin, & Amant de Climene.

ANGELIQUE, Fille de Mr. Harpin.

VALERE, Amant d'Angelique.

CLIMENE.

FINETTE.

MERLIN, Valet de Clitandre.

Me. BRICHONNE, Intrigante.

Mr. VILAIN, Commissaire.

UN LAQUAIS.

La Scene est chez Mr. Harpin.

LES



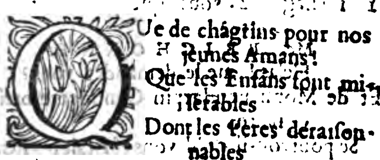
LES ENFANS DE PARIS,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*



Que de chagrins pour nos jeunes Amans!
Que les Enfans sont misérables
Dont les Péres déraisonnables
Regardent tout à contre sens,
Et trouvent toûjours condamnables
Les plus simples amusemens!

SCENE II.

Me. BRICHONNE, FINETTE.

Me. BRICHONNE.

Je donne le bon jour à l'aimable Finette.

FINETTE.

Madame Brichonne, bon jour.

Me. BRICHONNE.

Quoy, vous causez icy toute seule en cachette?
Vous vous entretenez apparemment d'amour.

FINETTE.

D'amour? Non, j'y suis peu sujette,
Et c'est là mon moindre soucy;
Mais comment vous en va? qui vous amene icy?
Y menageriez-vous quelque affaire secrette?

Me. BRICHONNE.

Helas! me le demandez-vous?
Et de Monsieur Harpin Confidente ordinaire,
Se pourroit-il qu'il vous eût fait mystere
De ce qui se passe entre nous?

FINETTE.

Mystere à moi? Vous sçavez bien

Dans

Dans ses secrets quelle part il me donne :
Mais faites, Madame Brichonne,
Comme si je n'en sçavois rien.

Me. BRICHONNE.

Il ne vous a pas dit....

FINETTE.

Si fait : mais je soupçonne
Qu'il ne s'en est pas bien expliqué tout-à-fait ;
Il m'a tû quelque circonstance ;
Je voudrois bien sçavoir pour quel sujet,
Et si la chose est en effet,
Comme il m'en a fait confidence.

Me. BRICHONNE.

Il vous a conté son projet,

FINETTE.

Ouy, qu'il prétend.... Il vous l'a dit de même
Apparemment.

Me. BRICHONNE

Tout juste.... Il veut se marier.

FINETTE.

Vous y voila.

Me. BRICHONNE.

C'est moy qui dois negocier
Ce Mariage-là.

FINETTE.

Comment vous ?

Me. BRICHONNE.

Ouy, moi-même.

FINETTE.

Ah le petit dissimulé !
C'est de cela qu'il ne m'a point parlé

Me. BRICHONNE.

Il vous a dit quelle est la personne qu'il aime?

FINETTE.

Belle demande! Il fait un fort bon choix:
Et pourveu qu'à ses vœux cette fille réponde.

Me. BRICHONNE.

C'est une veuve.

FINETTE.

Ah oüy, d'accord, je la connois:
Mais fille ou veuve, quelquefois
C'est même chose dans le monde;
On s'y trompe aisément. Cette Veuve a du bien.

Me. BRICHONNE.

Point, c'est Climene.

FINETTE.

Ha, ha, Climene! elle n'a rien.
Mais pour cacher qu'il fait une mauvaise affaire,
Monsieur Harpin à moy m'a dit tout le contraire.

Me. BRICHONNE.

Monsieur Harpin est riche, & pour elle, & pour luy.
On ne sçait pas tout l'argent qu'il amasse.
Si de continuer le Ciel luy fait la grace,
Il mesurera l'or au muid.
Depuis un mois que j'ai l'honneur de le conoître,
Nous avons fait l'un & l'autre en commun

Quin-

Quinze ou vingt affaires peut être
Au denier quatre, au denier un.
Ah, le brave homme! Il ne veut point paroître.
Dans ces vetilles-là, tout se fait en mon nom.
Est-il dans son Cabinet?

FINETTE.

Non.
Mais vous pouvez, si vous voulez l'attendre.

Me. BRICHONNE.

Je reviendray; dites-luy seulement,
Qu'outre une réponse à lui rendre
J'ay quelques Diamans à vendre
A tres-bon compte assurément.

FINETTE.

Des Diamans?

Me. BRICHONNE.

Voyez.

Ah comme cela brille!
Quel éclat!

Me. BRICHONNE.

En voila pour quatre mille écus,
Un mien amy les a vendus
A certain Enfant de Famille
Dix-huit mille livres & plus.

A credit? C'est donner. Mais, Madame Brichonne,
Ce marché-là s'est fait aussi sous vostre nom?

Car vous avez l'ame si bonne !
Vous le prêtez volontiers.

Me. BRICHONNE.

Bon !
J'aime à faire plaisir, c'est ma grande foiblesse,
Je songe au profit du Prêteur.

FINETTE.

On le voit bien.

Me. BRICHONNE.

Je fais plaisir à l'Emprunteur,
Et puis aprés je m'interesse
A faire encor gagner un second Acheteur.

FINETTE.

Le Public vous doit trop, Madame.

Me. BRICHONNE.

Et voila comme
Tout le monde peut vivre, & chacun est content ;
Et de quelle façon j'oblige ce jeune homme,
Que je ne connois pas pourtant.

FINETTE.

C'est avoir l'ame, & charitable, & tendre
Que d'obliger les jeunes gens ainsi.

Me. BRICHONNE.

Adieu. Je reviendray, j'ay dans ce quartier-cy
Quelque pareil service à rendre.

SCENE III.

FINETTE *seule*.

POur s'emparer du bien d'autruy
La bonne Dame sçait une admirable route ;
En la suivant Mr. Harpin sans doute,
Malgré l'exemple d'aujourd'huy,
Auroit tort si jamais il faisoit banqueroute.

SCENE IV.

FINETTE, VALERE.

FINETTE.

QUe demandez-vous, Monsieur ?

VALERE.

Moy,
Finette, ce que je demande !

FINETTE.

C'est, vous ! Que ma surprise est grande !
Vous n'apprehendez pas de paroître icy ?

VALERE.

Quoy ?
Qu'est-ce qu'il faut que j'apprehende ?

FINETTE.

Le courroux de Monsieur Harpin.
Moins pour vous, il est vray que pour vôtre Maitresse.
Vous avez dû recevoir ce matin
Certain Billet, où de ma blanche main,
J'ay, de peur d'accident, moy-même mis l'adresse.

VALERE.

Je le reçois dans ce moment;
Et plein de ma douleur extrême,
Je viens sçavoir d'Angelique elle-même
Par où j'ay merité ce cruel traitement.
A-t-elle bien pû se resoudre
A me deffendre ainsi de paroître à ses yeux?
Est-ce quelque Rival qui me rend odieux?
Pour mon amour quel coup de foudre!

FINETTE.

Ouais, vous le prenez là d'un ton bien serieux!

VALERE.

He, de quel ton, dy-moy, veux-tu que je le prenne?

FINETTE.

Je vais vous l'expliquer. Avez-vous pris la peine
De lire le Billet de l'un à l'autre bout?

VALERE.

Si je l'ay lû!

FINETTE.

Cela ne paroit point du tout;
Car enfin en phrase tres-claire
Angelique nous fait sçavoir,
Que c'est un ordre de son Pere,
Qui l'oblige à ne vous plus voir.
Ecrire ainsi, n'est-ce pas faire
Entendre à son heureux Amant,
Quand il a de l'entendement,
Qu'on souffre autant que luy d'un ordre si severe?
N'est-ce pas dire, Attendons quelques jours.
Prenons pour quelque temps le party du mystere,
Et puis sur nouveaux frais nous nous verrons toujours.

VALERE.

Ah! tu me redonnes la vie.
Mais, dy Finette, je te prie,
Par où Monsieur Harpin peut-il avoir appris.

FINETTE.

Avec juste raison vous en êtes surpris,
Et comme vous j'en ay l'esprit malade;
Car enfin vous n'êtes venu
Qu'en son absence icy, nous ne vous avons veu
Que les soirs à la promenade.
Il faut que vôtre nom luy soit même inconnu,
Il l'est au moindre Domestique;
Et cependant....

VALERE.

Helas! que je suis malheureux!
Quand je me promets tout des bontez d'Angelique,
Son pere met un obstacle à mes vœux,
Il ne me connoît point, & me devient contraire.

FINETTE.

Sçavez-vous le nœud de l'affaire?
Le pere sçait que vous plaisez,
Et c'est là de quoy luy déplaire.
Oh dame, la fille, & le pere
Ont des goûts tres-fort opposez.

VALERE.

Mais de la fille enfin, qu'est-ce qu'il pretend faire?

FINETTE.

Je ne sçais, son dessein n'est pas de la pourvoir,
Il feint pourtant de le vouloir;
Et pour y reüssir, c'est sa grande maniere,
Que d'écarter, autant qu'il est en son pouvoir,
Les partis les plus convenables,
Et de prendre grand soin de ne luy faire voir
Que des maris desagreables.

VALERE

Il ne craint point son desespoir?

FINETTE.

Tout au contraire, il le souhaite.
Heureux, s'il peut ainsi luy faire concevoir

Un

Un certain goût pour la retraite,
Qu'il voudroit qu'elle pût avoir.

VALERE.

Ce que tu me dis-là, me paroît incroyable.
Quoy ? cet homme si venerable,
Qu'à ses manieres, à son air,
Tout Paris croit si raisonnable.

FINETTE.

Paris voit trouble, & je vois clair.
Depuis long-temps je l'étudie,
Je vous le peindrois trait pour trait.
Et je n'ay trouvé dans son fait
Que grimace, & que perfidie.

VALERE.

Ah, Finette !

FINETTE.

Monsieur, c'est le plus faux Mortel.
Aussi par un excés de fausse complaisance
J'ay sçû gagner sa confiance.
J'ay le plus heureux naturel
Pour fourber qui me fourbe, il n'est ma foy rien tel.
Et lorsque nous voulons nous en mêler, nous sommes
Nous autres femmes, grace au Ciel,
Plus fausses que les plus faux hommes.

VALERE.

Je le crois.

FINETTE.

A propos d'être fausse, attendez ;
Ne pourrions-nous pas ?

VALERE.

Quoy ?

FINETTE.

Ouy da, c'est une idée,
Qui, pour peu que d'ailleurs elle fût secondée,
Vous feroit obtenir ce que vous pretendez.

VALERE.

Seroit-il possible, Finette ?

FINETTE.

Si vous voulez, c'est une affaire faite;
Seriez-vous d'humeur à quitter
Vostre air de Cour ?

VALERE.

Ah, qu'à cela ne tienne.

FINETTE.

Vous sentez-vous capable d'affecter
Un air Bourgeois, un air à la Parisienne ?

VALERE.

Comment ? un air évaporé ;

FINETTE.

Non, un air sage & moderé,
Là, qui vous fasse méconnoître.

VALERE.

Finette.

Sans courroux, il faut vous habiller,
Non pas comme un faux petit Maître,
Mais en notable Marguillier,
Echevin postulant, Apprentif Conseiller;
Et sur tout tâcher de paroître,
Non comme ils sont, mais comme ils
devroient être.

VALERE.

Mais pourquoi ce déguisement ?

FINETTE.

Vous le sçaurez, allez le prendre,
Et venez icy seulement,
Ou me demander, ou m'attendre.
Si vous me demandez, que ce soit, s'il
vous plaît,
De la part de quelqu'un de ces fameux Notaires,
Distinguez parmy leurs Confreres,
Pour prêter à gros interêt.
J'ay mes raisons.

VALERE.

Je m'abandonne
A ta conduite; & le flateur espoir,
Que ta vivacité me donne
De revenir icy, de voir,
De posseder un jour la charmante personne
Qui fait toute ma passion,
M'engage sans reflexion
Dans tout ce que ton zele en ma faveur
ordonne.



SCENE V.

FINETTE *seule.*

JUsqu'au revoir, je vais m'embarasser
Dans une affaire un peu scabreuse :
Mais le seul plaisir de penser
Qu'on peut mener à bien une intrigue amoureuse.
Engage une ame genereuse;
Et quoy que toute jeune, & novice en cecy,
Je me tirerois, Dieu mercy,
D'entreprise plus épineuse.

SCENE VI.

ANGELIQUE, FINETTE.

ANGELIQUE.

MA chere Finette, je suis
Dans le plus cruel des ennuis ?
Je sens une douleur mortelle.

FINETTE.

Je le crois bien ; vrayment, & l'épreuve est cruelle
De congedier un Amant
Que l'on aime si tendrement.

ANGELIQUE.

A tes conseils il m'a fallu souscrire ;
Avec precipitation,
Malgré moy tu m'as fait mal à propos écrire.

FINETTE.

J'ay pris trop de precaution,
Il est vray ; vous pouviez fort aisément remettre
A la premiere occasion
Tout le discours que vous avez pû mettre
Dans ce Billet ; la conversation
Fait plus de plaisir qu'une Lettre.
Mais avec tout cela je vous fais caution,
Que dans la situation
Où maintenant est vôtre affaire,
Vous ne sçauriez assûrément mieux faire,
Malgré l'excés de vostre passion,
Que d'affecter beaucoup d'attention,
A marquer en toute maniere
Une prompte soumission
Aux volontez de vôtre pere.

ANGELIQUE.

Ah ! Finette, que je te hais
De me parler comme tu fais,
Et que ta Morale est ennuyeuse & severe !
Il ne m'a point du tout paru
Que mon pere m'ait deffendu

Expressément de voir Valere.
Fort mal à propos tu l'as cru,
Il ne l'a point nommé, je l'aurois entendu.

FINETTE.

Ouy, j'ay tort, c'est une chimere;
Et comme il ne sçait pas le nom de vostre Amant,
Vostre pere n'a pû parler expressément.
La pensée est fort délicate.
Mort de ma vie, il l'a si juste désigné,
Qu'à son nom prés, je crois qu'il a tout deviné.

ANGELIQUE.

Eh, souffre un peu que je me flatte.
C'est un simple conseil, crois-moy, qu'il m'a donné,
Il ne m'a point témoigné de colere,
Aucun chagrin, aucun emportement,
Et nous avons pris cette affaire
Un peu trop serieusement,
J'ai fort mal fait d'écrire assurement.

FINETTE.

Je sçais, si vous voulez, un remede à la chose:
Mais,...

ANGELIQUE.

Ne crains rien, parle je me propose
De faire aveuglément tout ce que tu voudras,
Dis vîte. A quoy que je m'expose,
Mon Amant en sera la cause,
Et je n'en murmureray pas.

FI-

FINETTE.

La pauvre enfant ! En la voyant si
tendre,
Je sens mon cœur prêt à se fendre.
Allez, vous le reverrez.

ANGELIQUE.

Quoy !
Je le reverrois ?

FINETTE.

Ouy, je prens cela sur moy.

ANGELIQUE.

Ne te mocques-tu point, Finette ?
Et mon pere.....

FINETTE.

Il l'approuvera.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

FINETTE.

Tout de bon, même il vous en plaira,
Votre felicité pour lors sera parfaite.

ANGELIQUE.

Mais je ne comprends pas comment.
Nous le tromperons donc, Finette, appa-
remment ;

FINETTE.

Ouy, c'est ainsi que je le pense ;
Voyez, y sentez vous la moindre repug-
nance ?

ANGELIQUE.

Moy ? point du tout, au contraire
vrayment :
Mais trompons-le si finement,
Employons-y tant d'artifice ;
Que desormais sans trouble je joüisse
Du plaisir de voir mon Amant,

Et que jamais ce plaisir ne finisse.

FINETTE.

Laissez faire, malgré l'amour
Qui vous tient aujourd'huy si fortement liée,
Vous le verrez taut quelque jour
Que vous en serez ennuyée.

ANGELIQUE.

Peut-on s'en ennuyer jamais ?

FINETTE.

On le dit, je n'en sçay rien : mais
Pour réüssir icy ce que je vous demande,
Et c'est cela que j'exige sur tout,
Quoy que ce soit que vous commande
Monsieur Harpin, approuvez tout,
La complaisance n'est pas grande.

ANGELIQUE.

Tu sçais, Finette, que souvent...

FINETTE.

Ouy, c'est sa fureur dominante
De vous mettre dans un Convent,
Il faut en paroître contente,
Feignez d'y consentir avec tranquilité.

ANGELIQUE.

Et s'il va prendre cette feinte
Pour un Consentement, pour une verité,
Qu'il m'y mette ?

FINETTE.

De ce côté,
N'ayez, de grace, aucune crainte,
Tout ira bien.

ANGELIQUE.

Voicy, je crois,

Mer-

Merlin, le Valet de mon frere,

FINETTE.

Il vient à propos, laissez-moy.

ANGELIQUE.

Mais, Finette, depesche toy,

FINETTE.

Tout ira bien, vous dis-je, allez, & laissez faire.

ANGELIQUE.

Tout mon bonheur est en ta main.

FINETTE.

Que de discours! Adieu.

SCENE VII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

Bon jour, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Serviteur, charmante Finette.

FINETTE.

Comment gouvernez vous le vin?

MERLIN.

Fort negligemment, je fais diette,
Et je n'ay dejeuné que deux fois ce matin.

FINETTE.

Votre Maître, on ne le voit guére.
Qui l'occupe?

MERLIN.

L'amour, le jeu, la bonne chere,
Nos exercices d'ordinaire;

Tous les jours assez tard il s'éveille en jurant
D'avoir, dit-il, le sort à ses vœux fort contraire
Il sort du lit, s'habille en murmurant,
Le plus souvent contre Monsieur son pere ;
Puis par le petit Escalier
Fort discretement il détale,
Pour éviter maint creancier ;
Que j'amuse, moy, dans la Salle.
Il arrive fort échauffé
Vers le Palais Royal, il y prend une chaise
Sans besoin, pour courir Paris plus à son aise.
Nous nous rejoignons au Caffé,
Et le reste de la journée,
C'est-a-dire l'apres-midy,
Qui quelque fois pour luy n'est pas l'aprés-dinée.
Toujours avec la chaise il court en étourdy,
Tantôt au Lansquenet, tantôt chez sa Maîtresse,
Qu'en tout honneur pourtant il aime avec tendresse ;
Parfois nous visitons de fort honnêtes gens,
Des Usuriers, de gros Marchans,
Des Sous fermiers, ou d'obligeans Notaires,
Qui dans les pressantes affaires
Ont un merveilleux entregent,
Pour faire trouver de l'argent
Aux jeunes gens qui n'en n'ont guéres?

Nous

Nous partageons avec eux comme freres,
Moitié par moitié, oüy, c'est-là le prix courant:
Cela se fait sans bruit; & comme
Mon Maître est fort genereux, il se rend,
Par bon Contrat, toujours garant
De payer seul toute la somme.

FINETTE

Certes ton Maître a le coeur grand,
Et c'est un fort joly jeune homme.

MERLIN.

N'est-il pas vray? Voila le train du jour.
Pour de l'employ
Du soir, c'est le jeu qui decide;
Et nous soupons comme le sort nous guide,
Fort bien au Cabaret, quand nous avons de quoy?
Fort mal à la Maison, quand notre bourse est vuide.

FINETTE.

Depuis un temps on vous y voit si peu,
Qu'on doit juger qu'aparemment la bourse...

MERLIN.

Cela va bien aller; nous avons fait ressource
Chéz l'Usurier; & sans le jeu
Nous serions bien plus à notre aise.
Mais toy, dy-moy, par parenthese

Es-tu bien ? es-tu mal avec Monsieur Harpin ?

FINETTE.

Là, là, pourquoy ?

MERLIN.

Pour un certain dessein,
Dont la suite pourroit ne pas être mauvaise.
Mon Maître m'a chargé de tâcher aujourd'huy,
Par quelque adroite tentative,
A t'engager à faire avec nous contre luy
Ligue offensive & deffensive.

FINETTE.

Contre Monsieur Harpin ? Touche; cela vaut fait;
Et pour te mieux marquer mon zele
Pour le party, je vay t'apprendre une nouvelle.
Mais sçais-tu garder un secret ?

MERLIN.

Moy ? c'est en cela que j'excelle,
Je suis l'homme le plus discret;
De mille grands secrets je suis depositaire,
Et j'ay presque toujours été
Chez des femmes de qualité.
Dans ces postes, tu sçais qu'il faut se sçavoir taire.

FINETTE.

Sans doute.

MERLIN.

Cette main tous les jours apprêtoit
Le blanc que met Madame l'Intendante,

Et

Et je n'ay jamais dit pourtant qu'elle en mettoit.

FINETTE.

Fort bien.

MERLIN.

Et de Madame Argante
J'ay gouverné tout à la fois,
Pendant prés de huit ou dix mois,
Hanche, épaule, & gorge postiche.
Hé bien, je me ferois plûtost hacher cent fois
Que d'en parler; & faut il qu'on affiche
Les deffauts des gens qu'on sert?

FINETTE.

Non
C'est fort bien fait?

MERLIN.

Voila Madame Bouvillon,
Que tout Paris croit des plus sages.
Quand je la servois, elle avoit
Deux ou trois Amans à ses gages;
Je n'en parle à qui que ce soit.
Il faut avoir certaines retenuës....

FINETTE.

Fort bien; mais si tu continuës,
Merlin, de ta discretion
Tu t'en vas me donner mauvaise opinion.

MERLIN.

Au contraire, vrayment, je veux te faire entendre
Qu'on peut en seureté se confier à moy.
Je ne dis jamais mot.

FINETTE.

On le voit.

MERLIN.

Ça, dequoy
S'agit-il ? que veux-tu m'apprendre ?

FINETTE.

Le voicy. De Monsieur Harpin
Connois-tu bien à fond le parfait caractere ?

MERLIN.

Pour cela, ouy, c'est le plus mauvais pere,
Le plus ladre, le plus vilain
Que l'on ait encor veu paroître.

FINETTE.

Tu le connois. Et de ton Maître,
Parles-moy franchement, que m'en diras-tu ?

MERLIN.

Rien.
Pour celuy-là, j'ay fait vœu de m'en taire,
Je suis discret, je n'en sçais point de bien,
C'est ce qui fait que je n'en parle guére.
C'est le garçon le plus déterminé,
Qui peut être soit jamais né
Pour bien faire enrager son Pere.
Encor, s'il sçavoit ménager
Avec art Madame sa Tante;
Elle a deux mille écus de rente,
Qu'elle pourroit fort bien avec nous partager :

Mais le Monsieur Harpin, attentif à la
proye,
Qui se les veut approprier,
Dans son esprit, comme fausse monnoye,
Prend grand soin de nous décrier.

FINETTE.

Nous te demasquerons, vainement tu te
caches.
Vieux ladre. Voila donc, Merlin, ce que
tu sçais?

MERLIN.

Ouy, mon enfant.

FINETTE.

Oh bien! ce n'en est pas assez.
Voicy ce qu'il faut que tu sçaches.
Monsieur Harpin est amoureux.

MERLIN.

Quel conte!

FINETTE.

Il l'est à la sourdine.

MERLIN.

Amoureux, luy?

FINETTE.

Ouy, luy. Devine
Quelle heureuse Mortelle est l'objet de ses
vœux?
Voyons un peu.

MERLIN.

C'est toy peut-être.

FINETTE.

Qui? moy?

MERLIN.

Toy-même. Pourquoy non.
Tu me parois encore assez jeune, pour être

La Maîtresse d'un vieux Barbon.

F I N E T T E.

Ouy da.

M E R L I N.

Confesse ingenument sa dette,

Serois-ce toy?

F I N E T T E.

Non, c'est Climene.

M E R L I N.

Tout de bon?

Tu te mocques de moy, Finette.

Climene, tu sçais bien que mon Maître en est fou.

F I N E T T E.

Son pere aussi.

M E R L I N.

Le vieux Hibou!

Mais cela ne se peut absolument. Climene

Nous en eût fait quelque petit narré.

F I N E T T E.

A ton Maître elle a craint de faire de la peine;

Il faut qu'apparemment cette peur la retienne,

Ou que dans ses ardeurs le Veillard moderé,

Ne se soit pas encor tout à fait declaré.

Quoy qu'il en soit, Climene a bien fait de s'en taire;

Et je trouve à propos que cet amour du pere,

Soit par le fils encor quelque tems ignoré.

C'est un petit évaporé,

Qui

Qui dans sa fureur pourroit faire
Quelque coup de desesperé.
Motus au moins.

MERLIN.

Ouy va, je me tairay,

FINETTE.

Pour moy, j'auray soin de conduire
Ses affaires à bien, ou je ne le pourray.
Toy, prens garde de ne rien dire
Que lorsque je t'avertiray.

MERLIN.

Voicy Monsieur Harpin.

SCENE VIII.

Mr. HARPIN, FINETTE, MERLIN.

Mr. HARPIN.

AH, ah! je suis bien-aise
De rencontrer icy ce maroufle fieffé.

MERLIN.

Et moy, Monsieur, je me crois né coëffé,
Que ma presence ainsi vous plaise.

Mr. HARPIN.

De mon fripon de fils je vien
D'apprendre encor d'agréables nouvelles.

FINETTE.

Tant pis,

MERLIN.

Et s'il vous plaît, Monsieur, quelles sont-elles ?

Ne vous a-t-on pas dit qu'il se porte fort bien ?

Mr. HARPIN.

Je voudrois qu'il fut mort, le débauché, l'infame,

Le perdu. Devenir amoureux d'une femme !

MERLIN.

Amoureux, luy ; Fy donc, vous vous mocquez de nous.

Monsieur vostre fils est amoureux, comme vous,

Mr. HARPIN.

Comme moy ? s'entêter pour une Libertine !

MERLIN.

Cela n'est pas, Monsieur.

Mr. HARPIN.

Qui le ruine.

MERLIN.

Point du tout.

Mr. HARPIN.

Qui le perd d'honneur.

MERLIN.

Il n'en est rien, vous dis-je, ou je me donne au Diable,

Et mon Maître est trop raisonnable.

Mr. HARPIN.

Et son Valet trop raisonneur.

Tay-toy.

MERLIN.

Tres-volontiers.

Mr. HARPIN.

On n'a pas pû sur l'heure
M'apprendre en quel quartier la Coquine demeure,
Ny son nom: mais je le sçauray
De ta bouche, Pendart, ou je te rosseray.

MERLIN.

Pour vos ordres, Monsieur, j'ay trop de déference,
Vous m'avez imposé silenc,
Je me tais, & me tairay.

Mr. HARPIN.

Ah, Bourreau, je t'étrangleray.
Parleras tu?

MERLIN.

Ce sont de mauvais bruits qu'on seme,
Mon Maître n'aime rien; & quand il aimeroit,
Je vais gager que pour vous-même
Vous feriez le choix qu'il feroit.
Je vous connois l'un & l'autre à merveilles;
Et vous qui nous sermonez tant,
Vous ne haïssez pas le beau Sexe pourtant.

Mr. HARPIN.

Tay-toy? tu me romps les oreilles;
Ote toy de mes yeux, Coquin;
Je demêleray bien sans toy toute l'affaire;
Et tu seras un jour chagrin
De m'en avoir fait un mystere.

MER-

MERLIN.

Sans rancune, Monsieur, de prés comme de loin,
Tout à vous, & dans le besoin.
Si par hazard je vous suis necessaire,
N'épargnez pas mon petit ministere.
Vous voyez que je me sçais taire,
Et je travaille avec grand soin.

SCENE IX.

Mr. HARPIN, FINETTE.

Mr. HARPIN.

Qu'est-ce que ce Maraut veut dire?

FINETTE.

Dans le fond, c'est un bon garçon:
Mais quelquefois il aime à rire.

Mr. HARPIN.

Si je m'y mets, je sçauray le reduire
A rire d'une autre façon.

FINETTE.

Votre Dame Brichonne est venuë icy.

Mr. HARPIN.

Bon.

Je sçay ce qu'elle veut. Hé bien, reviendra-t-elle?

FINETTE.

Dans une heure je crois, Monsieur. Mademoiselle

Vo-

Votre fille est fort chagrine d'avoir
Ordre de vous, de ne plus voir
Ce jeune adolescent que nous croyons qu'elle aime;
Et si l'on pouvoit plus avant
Faire aller son dépit, quoy qu'il paroisse extrême,
Je gagerois que d'elle même
Elle prendroit bien-tôt le party du Convent.

Mr. HARPIN.

Tout de bon?

FINETTE.

A coup sûr, Monsieur.

Mr. HARPIN.

Et comment faire
Pour augmenter ce dépit là?

FINETTE.

Laissez-moy rêver à cela,
Je me charge de cette affaire.

Mr. HARPIN.

Toy?

FINETTE.

Moy-même, & vrayment... attendez... m'y voila.
Je vous la garantis dés aujourd'huy Novice:
Mais y donnerez-vous votre consentement?

Mr. HARPIN.

Moy?

FINETTE.

Vous?

Mr. HARPIN.

De tout mon cœur. Il seroit beau vrayment,

Qu'elle

Qu'elle eût de bons desseins sans que j'y ré-
pondisse!
Mais pour l'acheminer à cet heureux mo-
ment,
Qu'est ce qu'il faudroit que je fisse?

FINETTE.

Le voicy. Son chagrin vient naturellement
De ce qu'il faut qu'elle banisse
Ce jeune Cavalier qu'elle aime éperdument;
Et je voudrois qu'en ce moment,
Pour irriter son amoureux caprice,
Vous parussiez vouloir luy faire absolument
Epouser... là... quelque autre A-
mant,
Mais quelque Amant qu'elle haïsse.

Mr. HARPIN.

C'est bien dit, je connois un President,
Normand,
Dont le nom seul est pour elle un sup-
plice,
Je vay luy commander de l'épouser,

FINETTE.

Comment?
Il paroîtroit trop d'injustice
A la vouloir ainsi pourvoir bizarrement,
Il a quatre-vingts ans, Monsieur Plus fine-
ment
Cachons de vos desseins l'innocent artifice.

Mr. HARPIN.

Proposons luy ce Banquier Suisse;
Elle le hait encor assez passablement.

FINETTE.

Ce Banquier Suisse est laid terrible-
ment,

Ce

Ce seroit exiger un trop grand sacrifice.

Mr. HARPIN.

Et c'est pour cela justement ;
Car je ne pretens nullement
Qu'en tout cecy ma fille m'obeïsse.

FINETTE.

C'est pretendre tres sagement :
Mais il faut menager la chose adroitement
Si l'on veut qu'elle réüssisse.

Mr. HARPIN.

Que faire ?

FINETTE.

Voulez-vous vous en fier à moy ?
Vous le pouvez en assurance.

Mr. HARPIN.

Hébien....

FINETTE.

Proposez-luy quelque homme de Finance,
Ou de Palais ; je vous donne ma foy,
Quelque joly qu'il soit, qu'il n'en est point en France
Qu'elle acceptât, fût-il riche comme le Roi?
C'est une aversion qui n'est pas concevable.

Mr. HARPIN.

Tout de bon ?

FINETTE.

J'en sçais un dont j'ay par fois pitié,
Il est de robe, il a pour elle une amitié....

Mr. HARPIN.

Hé bien ?

FINETTE.

Elle le hait, cela n'est pas croyable,
C'est-là ce qu'il faudroit, Monsieur, luy proposer,

Le

Le party paroîtroit sortable;
Et comme, pour le refuser,
Elle n'auroit point de raison valable,
Vous auriez droit de la tiranniser;
Et du Convent la retraite honorable
Luy paroîtroit à coup seur preferable
Au desespoir de l'épouser.

Mr. HARPIN.

Mais si par cas fortuit, (car enfin tout peut être,)
Son goût alloit changer,

FINETTE.

Beau sujet d'embarras!
Il ne changera point, Monsieur: mais en tout cas,
Du denouëment n'êtes-vous pas le Maître?

Mr. HARPIN.

Il est vray, c'est bien dit. ça, fay-moy donc connoître
Ce Soupirant de robe, & songe à te hâter.

FINETTE.

C'est une affaire toute prête.

Mr. HARPIN.

Bon, tant mieux, il me tarde aussi d'executer
Certains projets qui me roulent en tête.
Si cette femme vient, qu'on la fasse monter!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. HARPIN, Me. BRICHONNE.

Mr. HARPIN.

VOus voyez, Madame Brichonne,
Avec combien peu de reflexion,
Sans hesiter je m'abandonne
Tout à vostre discretion.

Me. BRICHONNE.

Helas! avecque moy, qu'est-ce que l'on hasarde?
Un secret est là dedans enterré.
Moy! parler de rien! Dieu m'en garde.
Hé! si donc, si j'étois tant soit peu babillarde,
Un bon tiers de Paris seroit deshonoré.

Mr. HARPIN.

Il faut tâcher pour les six mille livres
Que je vous ay donné dessus vos Diamans,
Qu'ils me demeurent.

Me. BRICHONNE.

Oüy, c'est comme je l'entens.
Laissez-moy faire, allez, j'y brûleray mes livres.

Puis,

Puis, cela vient de jeunes gens
Qui volontiers ne sont pas retirans.

Mr. HARPIN.

Bon, tant mieux. Vous sçavez à quoy je les destine.
Mais parlons naturellement.
Prevoyez-vous qu'heureusement
Le dessein que j'ay se termine?
Vous avez veu tantôt Climene?

Me. BRICHONNE.

Assurément.

Mr. HARPIN.

C'a, Madame Brichonne, allons, dis franchement,
De quel air, avec quelle mine
Elle a reçu ton compliment.

Me. BRICHONNE.

Je vous l'ay déja dit, fort agreablement,
Et sans vouloir flatter ce que j'en imagine,
C'est qu'elle l'a trouvé charmant.

Mr. HARPIN.

La friponne!

Me. BRICHONNE.

Elle est jeune, elle est aimable & belle:
Mais avec tout cela, l'ardeur
Qui vous fait soupirer pour elle,
Doit luy paroître un grand bonheur,
Elle ne sera point à vos desirs rebelle.

Mr. HARPIN.

Bon, je l'aime de cette humeur,
Et ne voudrois pour rien d'une fiere femelle,
Qui fist traînez mon amour en longueur,

Me. BRICHONNE.

Vous ne l'aimez qu'en tout honneur,
Elle auroit tort de vous être cruelle.

Mr. HARPIN.

A propos d'honneur, tu sçais bien
Que je dois ménager le mién.
Peut-être on gloseroit de voir un assemblage
De cette Véuve un peu coquette, & qui n'a rien,
Avec un homme de mon âge.
Si nous trouvions quelque moyen,
Dans ces commencemens, de rendre
Notre intrigue secrette, & de luy faire entendre
Que c'est que mon honneur veut prendre soin du sien.

Me. BRICHONNE.

C'est raisonner fort juste.

Mr. HARPIN.

Ecoute, il faut que j'aye
Avec ma belle-sœur quelque menagement.
Depuis assez long-temps j'essaye
De faire en ma faveur regler son testament.
Et par hasard si de ce mariage
Quelque soupçon venoit, à contre-temps,
Son bien seroit pour mes enfans
Et je me verrois, moy, frustré de l'heritage;
Cela retient un peu mon amour en suspens.

Me. BRICHONNE.

Hé bien, mariez-vous en secret, je m'engage.

A faire consentir Climene à ce dessein.
Il me paroît que vous êtes en âge
De contracter sans trouble un hymen clandestin.

Mr. HARPIN.

Ce n'est pas là ce qui me met en peine:
Mais si je pouvois, moy, n'aller point chez Climene,
Et qu'elle même vînt ceans.

Me. BRICHONNE.

Cela seroit commode. Hé bien, nul de vos gens
Ne la connoit. Allez, tantôt je vous l'amene.
Laissez-moy faire.

Mr. HARPIN.

Attens. Sous un nom emprunté
Il faudroit qu'à ma fille elle fût presentée.

Me. BRICHONNE.

Je n'y vois pas d'impossibilité.
Quel nom choisir; voyons.

Mr. HARPIN.

Madame Dorothée.

Me. BRICHONNE.

Fort bien. Ce nom promet, sans paroître affecté,
Certaine regularité...

Mr. HARPIN.

C'est cela. Je voudrois aussi que sans parure
Pour quelques jours d'abord...

Me. BRICHONNE.

Pourquoy non? Sa beauté
Ne tient rien que de la nature.

Mr. HARPIN.

Elle quittât un peu ces airs de vanité;
Qu'elle parût en tout une femme rangée;
Et tout au moins du monde à demy degagée.

Me. BRICHONNE.

On ne peut concevoir rien de mieux concerté.
Que vous avez d'esprit!

Mr. HARPIN.

Pas mal. De mon côté
Je vais vanter l'excés de son merite
A ma fille, à ma belle-sœur,
Et faire à toutes deux souhaiter sa visite.
Jusqu'au revoir.

Me. BRICHONNE.

Bien-tôt nous aurons cet honneur.
Pour fort peu de temps je vous quitte.

SCENE II.

Mr. HARPIN *seul.*

CEla prend, ce me semble, un assez bon chemin,
Que je serois heureux le reste de ma vie,
Si je pouvois au gré de mon envie
Regler moy-même mon destin
Faire enfermer mon fils, cloîtrer ma fille,
M'assurer la succession,
Et m'acquerir ainsi la reputation
De brave Pere de famille!

SCENE III.

Mr. HARPIN, FINETTE, VALERE.

FINETTE.

Voicy, Monsieur, cet Amant langoureux
Qui devant vous a trouvé grace.
Venez, Monsieur de Boniface.

VALERE *sous le nom de Boniface, vêtu en homme de robe.*

Ah, Monsieur! que je suis heureux
Si vous approuvez mon audace;
Votre charmante fille a rebuté mes voeux.
Pour me rendre aimable à ses yeux,
Il n'est rien dés long-temps que mon amour ne fasse.
Je suis par tout ses pas, je la cherche en tous lieux,
Et ma presence en tous lieux l'embarrasse,
Plus je fais éclater mes feux,
Plus son cœur est pour moy de glace

Mr. HARPIN.

Vrayment, Monsieur, ma fille a tort
De vous traiter si mal, & je doute tres-fort
Qu'elle puisse jamais mieux rencontrer. Finette?

FINETTE.

Monsieur ?

Mr. HARPIN.

Il me paroît que ce jeune homme là
Est d'aimable tournure, & de bonne deffaite.
Ma fille assurément s'en accommodera,
Prenons garde....

FINETTE.

Hé ! fi donc, ne dites pas cela,
Il faut voir comme elle le traite !

Mr. HARPIN.

Je te garantis, moy, que cela changera.

FINETTE.

Hé! non, Monsieur, c'est sa planette...

Mr. HARPIN.

Planette tant qu'il te plaira !
Je ne m'y veux fier que de la bonne sorte.

FINETTE.

Vous allez voir comment elle le recevra.

Mr. HARPIN.

Je ne m'y fieray point, ou le Diable m'emporte.

VALERE.

Finette, Monsieur, m'a flatté
Que vous aviez pour moy quelque bonté ;
Qu'un peu sensible au feu qui me devore,
Vous m'uniriez à l'objet que j'adore :
En ma faveur déterminez son choix,
Par un ordre absolu forcez sa resistance.

FINETTE *à Monsieur Harpin.*

Le Couvent à coup seur aura la préference.

Mr. HARPIN.

Tu me le dis, & je te crois :

Mais tu me répondras des suites.
Si ma fille vous hait autant que vous le
dites,
Pour l'épouser, Monsieur, je vous donne
ma voix,
C'est un mauvais esprit que je prétens re-
duire.

VALERE.

Quel transport! quelle joye! & que puis-je
vous dire?

Mr. HARPIN.

Je vous remets le compliment.

FINETTE.

Si vous voulez, je vais conduire,
Monsieur à son appartement,
Et je prendray soin de l'instruire
De vos desseins.

Mr. HARPIN.

Non, doucement:
A tantôt, s'il vous plaît, remettons la
partie,
Il vous suffit d'avoir à present mon
aveu;
Je veux sonder ma fille, & m'assurer un
peu
De cet excés d'antipathie.

SCENE IV.

Mr. HARPIN, VALERE, FINETTE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Votre Notaire est là qui vous demande.

Mr. HARPIN.

Adieu.

Dans une heure d'icy je vous attens.

SCENE V.

VALERE, FINETTE,

VALERE.

Finette?

FINETTE.

Monsieur.

VALERE.

Il me paroist que ce Monsieur Harpin
Est homme soupçonneux & fin.
Et si de ses discours je suis bon interprete,
Assurément nostre dessein
N'aura pas une bonne fin.

FINETTE.

Vous êtes un mauvais Prophete,
Quelque chose que je projette;
Jamais je ne travaille en vain.

VALERE

Pour m'en convaincre au moins fay-moy voir Angelique.

FINETTE.

La peste ! gardons-nous-en bien.
Ce seroit justement un secret specifique
Pour tout gâter.

VALERE.

Un moment d'entretien !

FINETTE.

Non, Monsieur, il n'en sera rien,
Vous perdez votre Rhetorique.

VALERE.

Est-elle instruite du moyen
Dont nous nous servons ?

FINETTE.

Non. La belle Politique
Monsieur Harpin luy parlera de vous
Sous le beau nom de Monsieur Boniface;
Et je prétens que ce nom l'embarasse
Assez pour la mettre en courroux:
Qu'attentif à sa contenance
Comme un Lieutenant Criminel,
Monsieur Harpin ne prenne aucune défiance
D'un mouvement qui, comme je le pense,
Luy semblera fort naturel.

VALERE.

Quoy ? sans l'avoir entretenuë,

Sans

Sans même avoir jouy du plaisir de sa vue,
Deux fois icy je seray donc venu,
Et je n'auray pas obtenu ?

FINETTE.

Vous obtiendrez à la troisiéme
Tout ce que vous souhaiterez.

VALERE.

Tu me fais un chagrin extrême.

FINETTE.

Je le croy bien. Mais, vous vous en irez.

VALERE.

Mais permets-moy...

FINETTE.

Neant. Allons, tirez, tirez.

SCENE VI.

FINETTE seule.

CEla tournera bien, & je suis, je vous jure,
Pour bien conduire un projet amoureux
Une admirable creature.
Ce n'est pas tout encor, je veux
A la fois en conduire deux :
Tromper Mr. Harpin dans plus d'une avanture,
Et malgré qu'il en ait, rendre son fils heureux.
Interessons la Madame Brichonne,
J'ay sur elle assez de credit,

Voyons Climene, & mettons à profit
Les talents que le Ciel nous donne.
Allons... Mais voicy justement
L'Heureux Mortel pour qui je m'interesse.
Pour quelque temps encor, cachons-luy prudemment
Que son Pere aime sa Maitresse.

SCENE VII.

CLITANDRE, FINETTE.

CLITANDRE.

OU trouveray-je ce Faquin ?

FINETTE.

Il est séveux.

CLITANDRE.

Ah, te voila, Finette !
Bon jour, ma chere enfant. N'as-tu point vu Merlin ?

FINETTE.

Pardonnez-moy, Monsieur ; mais il a fait retraite.
Pour n'essuyer pas le chagrin
D'avoir du bruit avec Monsieur Harpin.

CLITANDRE.

Ce maraut-là me met dans une peine...

Il n'est point de valet, je croy, plus negligent.

Je l'ay chargé de trouver de l'argent,
Et de m'en apporter au Jeu chez Dorimene :
J'en dois considerablement
A des gens qui me persecutent.

FINETTE.

Les ordres d'en trouver se donnent aisément,
Mal-aisément ils s'executent.
Mais je l'entens, c'est luy, ne vous chagrinez pas.
Adieu, Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce ainsi qu'on me quitte ?
Que je sçache au moins où tu vas.

FINETTE.

Rendre une petite visite,
Et je reviendray sur mes pas.

CLITANDRE.

Tu n'iras point à pied, j'ay ma chaise là-bas.

FINETTE.

Ah ! je crains trop la medisance.
Jusqu'au revoir, Monsieur. Au moins, Merlin ? silence.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN *à Finette.*

VA, ne crains rien, je suis discret.

CLITANDRE.

Hé bien, Maître Faquin, d'où venez-vous?
Un autre
Vous donneroit cent coups. Suis-je votre
valet,
Pour vous chercher?

MERLIN.

Et moy, Monsieur, qui suis le vôtre,
Dois-je courir en vain tout le jour aprés
vous?
Monsieur me donne un rendez-
vous
Chez Dorimene. Il y vient plus d'une
heure
Avant le temps qu'il m'a marqué.
Je ne m'y trouve point, & le voila piqué.
Un seul instant à peine il y demeure,
Il peste, il jure, il court fort irrité;
Je cours aprés de mon côté,
Je le rejoins à la malheure,
Et je suis un faquin, dit-il; j'ay merité
D'avoir mille coups d'étrivieres.
Oh bien, Monsieur, en verité,

Si vous ne reformez ces mauvaises manieres,...

CLITANDRE.

Oh, finis, je te prie. Avons-nous de l'argent ?

MERLIN.

Ouy. Je suis le meilleur argent,...

CLITANDRE.

Et combien ?

MERLIN.

La recolte est bonne.
Je vous apporte icy deux mille écus tournois ;
A deux cent francs prés toutefois.

CLITANDRE.

Deux cent francs !

MERLIN.

Ouy, que Madame Brichonne
A retenu par ses mains, pour ses droits.

CLITANDRE.

Mais deux cent francs, Merlin !

MERLIN.

C'est la premiere fois
Que nous negotions de la sorte avec elle.
Faut-il pour une bagatelle
Manquer d'établir son credit ?
Tenez voila, comme je vous ay dit,
Trois cens Loüis en deux cent pieces,
Et le reste en d'autres especes.

CLITANDRE.

Donne-moy l'or, & retourne porter
Cet autre argent chez Dorimene ;
Je le dois à la Bourse, & je veux m'acquiter.

MERLIN.

S'il est ainsi, ce n'étoit pas la peine...
Ah! le vilain qui s'amuse à compter!

CLITANDRE.

Pourquoy donc? il n'est pas nouveau
qu'on se méprenne.

MERLIN.

Ouy da, ouy da. Je crois qu'il manque
six Louis,
Je ne suis pas fripon, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Comment?

MERLIN.

Comptez toujours, & qu'il vous en
souvienne.

CLITANDRE.

Il manque six Louis? pourquoy?
Dis donc.

MERLIN.

C'est pour mes droits à moy.

CLITANDRE.

Maistre fripon, l'affaire en étoit
faite
Si je n'avois compté mon argent.

MERLIN.

Ouy, ma foy?

CLITANDRE.

M'en aurois-tu parlé?

MERLIN.

Non, Monsieur; car Finette
M'a commandé d'être discret.
Si vous vouliez pourtant sçavoir certain
secret.

CLITANDRE.

Quel secret?

MER-

MERLIN.

C'est une nouvelle
Qu'elle m'a fort prié de ne pas dire,

CLITANDRE.

Hé, quelle?

MERLIN.

Monsieur nostre pere.

CLITANDRE.

Ah, je n'en veux rien sçavoir.
De cette part que me peut-on apprendre
Qui ne me mette au desespoir?

MERLIN.

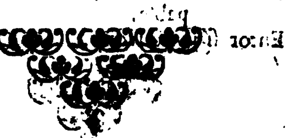
Monsieur, si vous vouliez l'entendre,
D'un grand fardeau je serois soulagé;
Je suis de ce secret terriblement chargé.

CLITANDRE.

Tay-toy, te dis-je, & cours chez Dorimene.

MERLIN.

La resistance sera vaine;
Je ne sçaurois garder un secret tout un jour,
Vous le sçaurez à mon retour.



SCE-

SCENE IX.

CLITANDRE.

Que puis-je apprendre de mon Pere ;
Qui ne revolte tous mes sens ?
De quelle cruelle maniere
Il en use avec ses enfans !
Il retient le bien de ma mere
Depuis prés de cinq ou six ans.
Son avarice insupportable
Le fait en tout s'opposer à mes vœux.
Il cherche à me perdre en tous lieux.
Sous le nom d'homme irreprochable.
Il represente à tous les yeux,
Ma conduite si condamnable ;
Qu'à mes meilleurs amis je deviens odieux.
Son bonheur me rend malheureux,
Et sa fausse vertu me fait trouver coupable.
Encor si je pouvois.



SCENE X.

Me. ARGANTE, CLITANDRE.

Me. ARGANTE.

Comment donc, mon neveu ?
Apparemment ta cervelle s'évente.
Tu parle seul, es tu fou ?

CLITANDRE.

Non, ma Tante.
Mais vous me voyez dans l'attente
De l'être devant qu'il soit peu.
Mon Pere...

Me. ARGANTE.

Tay-toy, miserable.
Je t'avertis que contre toy
Il est d'un courroux effroyable.

CLITANDRE.

Luy, ma Tante ?

Me. ARGANTE.

Ouy vrayment ; & j'y suis aussi, moy ;
Car il m'a dit qu'il falloit que j'y fusse.
Je ne voulois pas me fâcher :
Mais il m'a si bien sçu précher,
Qu'il a fallu qu'enfin je le voulusse.
Cà, je viens donc te quereller.

CLITANDRE.

Hé bien ; ma Tante, soit, vous n'avez qu'à parler,
Mais dequoi, s'il vous plaît ?

Me. ARGANTE.

Dequoy ? tu n'es pas sage.
Tu te jettes (dit-il) dans un fort mauvais train.

CLITANDRE.

Moy, mà Tante ?

Me. ARGANTE.

Ouy, toy. Comment, petit vilain,
Aimer déja les femmes à ton âge !

CLITANDRE.

C'est donc là tout mon crime ? Hé bien qu'y trouvez-vous
De si condamnable ?

Me. ARGANTE.

... Entre nous,
Je n'y vois pas, moy, grand dommage ?
Et ton Pere en devroit être moins étonné ;
Car enfin, autrefois luy-même il a donné,
Tout comme toy, dans le libertinage.
A vingt-ans le bon Personnage
N'étoit pas mieux morigené.

CLITANDRE.

C'est un étrange homme, ma Tante,
Et si je vous disois...

Me. ARGANTE.

Taisez-vous, effronté,
Il vous sieroit bien, moy presente,
D'oser dire de luy la moindre verité !

C'est

C'est un homme que chacun vante,
Et qui doit être fort vanté.

CLITANDRE.

Vous prenez son party, c'est à moy de me rendre.

Me. ARGANTE.

Ca vostre sœur est elle icy?

CLITANDRE.

Je ne sçais pas, ma Tante.

Me. ARGANTE.

Voyez y,
Et qu'on me la fasse descendre.
Il faut que je la gronde aussi,
Je l'ay promis, & l'on m'a fait entendre....
Je suis bien irritée & je vais.

CLITANDRE.

La voicy.

SCENE XI.

Me. ARGANTE, CLITANDRE, ANGELIQUE.

Me. ARGANTE.

Bon-jour, ma chere Enfant. Vien ça que je t'embrasse;
Je t'aime toûjours, quoy qu'on fasse.

Et

Et mon courroux pour elle est d'abord adoucy.

ANGELIQUE.

Que je sens du plaisir quand je vous vois, ma Tante !

Me. ARGANTE.

Et moy donc ? Je ne suis parfaitement contente

Que lorsque je me trouve entre vous deux ainsi.

Hé bien, mes chers Enfans, qu'est-ce que tout cecy ?

ANGELIQUE.

Quoy, ma Tante ?

Me. ARGANTE.

Je viens de chapitrer ton frere ;

Et contre toy je suis bien en colere.

ANGELIQUE.

Contre moy ? Ce discours me trouble, & m'interdit.

Et pourquoy donc ?

Me. ARGANTE.

Pourquoy ? Ton Pere me l'a dit.

Vous vous mêlez d'être amoureuse,

Petite folle ?

ANGELIQUE.

Moy ?

Me. ARGANTE.

C'est une chose affreuse.

ANGELIQUE.

Vous cherchez à m'embarrasser ;

Ou vous raillez.

Me. ARGANTE.

Non pas l'affaire est serieuse,

Et je sçais bien ce que j'en dois penser.

Je

Je m'y connois, ce sont des penchans de famille,
On ne sçauroit resister à cela.
Et moy-même, quand j'étois fille,
De temps en temps, par-cy, par-là,
J'avois aussi ces penchans là.
A present, Dieu-mercy, j'en suis bien corrigée,
L'experience m'a changée.
Et dans le fond, il n'est ny bon, ny beau,
Dés qu'on voit un Godelureau,
Sans consulter le choix d'un Pere,
De s'en amouracher.

ANGELIQUE.

Mais ce n'est point vrayment
Un Godelureau que Valere.

Me. ARGANTE.

Valere. Ah! c'est donc là le nom de votre Amant?
Est-il joly, ma niéce?

ANGELIQUE.

Assurément,
Ma Tante, il a tout ce qu'il faut pour plaire;

Me. ARGANTE.

Tant mieux. Es-tu sa Maîtresse, à Toy?

CLITANDRE.

Je l'adore, ma Tante, & vous donne ma foy
Qu'elle est charmante, autant qu'elle m'est chere.

Me. A R G A N T E.

Ces pauvres enfans ! C'a, je veux les voir chez moy.

A N G E L I Q U E.

Ma Tante ?

Me. A R G A N T E.

Je le veux, que rien ne vous allarme.
A vous rendre contens j'emploiray tous mes soins.

C L I T A N D R E.

Voicy monr Pee.

Me. A R G A N T E.

Paix, ditez-luy bien au moins
Que j'ay fait un fort grand vacarme.

S C E N E XII.

Mr. HARPIN, Me ARGANTE, ANGELIQUE, CLITANDRE.

Mr. H A R P I N.

Je suis ravy que le hazard
Tous quatre en ce lieu nous rassemble.
Au bien de ma famille il semble
Que vous devez, ma Sœur, comme moy prendre part.

Me. A R G A N T E.

Aussi fais-je, & je viens de leur laver la tête

A tous les deux d'une belle façon.
Demandez, demandez.

Mr. HARPIN.

Pour moy, je leur apprêtè
Devant vous seule, & presque tête à tête,
Une plus modestè leçon.

CLITANDRE.

Avec cette douce maniere
Quels chagrins nous prepare-t-on ?

Mr. HARPIN.

Je vous fais, mes Enfans, dans cette occasion
Aux yeux de vôtre Tante, avec douleur amere,
La petite confusion
Que je suis forcé de vous faire.

ANGELIQUE.

Quelle confusion, mon Pere ?

Mr. HARPIN.

Vous sçavez bien le fait dont il est question.
Jusqu'à present encor vôtre faute est legere.
Fort à temps, Dieu mercy, j'ay pour vôtre bonheur
Congedié le Seducteur.

Me. ARGANTE.

Comment, un Seducteur, ma niéce ?

Mr. HARPIN.

La, la. Reprenons-les, de grace, avec douceur.

Me. ARGANTE.

Se laisser seduire

Mr. HARPIN.

Hé, ma Sœur!

C'est

C'est une faute de jeunesse,
Qu'elle peut reparer, & même avec honneur.
Pour fuir des passions la voix enchanteresse,
Il est un seur moyen.

ANGELIQUE.

J'entens, mais rien ne presse.
Quand le Ciel versera ce dessein dans mon cœur,
Mon Pere...

Me ARGANTE.

Il parle avec justesse,
Et ce qu'il vous dit là se pratique souvent.
Pour mieux faire oublier sa petite foiblesse,
Il n'est rien tel que le Couvent,
Il n'est rien que cela n'efface.
Allez, j'en connois un où je vous meneray.

ANGELIQUE.

Je compte fort, quand je vous en priray,
Que vous me ferez cette grace.

Me. ARGANTE.

Ouy, mon Enfant.

Mr. HARPIN.

Pour vous, Monsieur mon fils,
Vostre conduite, en tout est tres-fort condamnable
Mes remontrances, mes avis,
Mon exemple, enfin rien ne vous rend raisonnable.

Me. ARGANTE.

Ouy, voilà ce que je luy dis,
C'est un perst insuportable.

Mr.

Mr. HARPIN.

On m'a dit que vous frequentez
Une certaine Libertine.

CLITANDRE.

Mon Pere, de grace, arrêtez,
Votre discours m'outrage, m'assassine.

Mr. HARPIN.

Ce n'est pas tout encor, & vous vous promettez
D'épouser un jour la Coquine.

CLITANDRE.

Ah, Monsieur, suprimez!

Mr. HARPIN.

Ouy, c'est une Heroïne.
Pour elle vous vous endettez
Chez les Marchands de tous côtez
Pour soutenir son faste & sa cuisine.
Votre Merlin chaque jour imagine
De ruineuses nouveautez.
L'un l'autre vous vous excitez
A faire agir machine sur machine.
Vous joüez, vous vendez, vous troquez, empruntez;
Plus on vous contredit, plus votre cœur s'obstine.
Chez vous le vice prend racine;
Et satisfait d'être dupé,
Pourveu que vous trompiez un Pere,
Ce bien que vous deviez avoir de votre Mere,
Avant que d'en joüir vous l'aurez dissipé.

Me. ARGANTE.

Vrayment vous prêchez bien, mon frere.

CLITANDRE.

Avec respect, Monsieur, j'ay dû vous
écouter.
Je l'ay fait, j'ay paru peut-être me confondre:
Mais si vous permettez que je puisse répondre,
Je suis prêt à le faire, & sans vous irriter.

Mr. HARPIN.

Je n'en crois rien.

Me. ARGANTE.

Laissez-le dire.
Voyons.

CLITANDRE.

Premierement, Monsieur, je ne desire
Rien tant que de pouvoir un jour vous imiter.
J'y trouveray pour moi beaucoup à profiter,
Et vous n'avez qu'à me prescrire
Un revenu pour subsister;
Quelque petit qu'il soit, je sçauray m'y reduire.

Me. ARGANTE.

C'est bien dit, faisons-lui quelque donation.
Allons.

CLITANDRE.

Pour éviter la dissipation
Que je fais, dites-vous, du bien de feu ma Mere,
Donnez-nous-en la joüissance entiere,
Je sçauray m'en servir avec discretion.

Me. ARGANTE.

Oüy,

Mr.

Mr. HARPIN.

Ce n'est pas cela dont il est question;
Ce Coquin cherche à me déplaire,
A me donner la mort au cœur.
Je ne sçay qui me tient...

Me. ARGANTE.

Hé? de grace, mon frere.

Mr. HARPIN.

Vous ne connoissez pas sa malice, ma Sœur.

Me. ARGANTE.

Reprenons-les avec douceur.

Mr. HARPIN.

Hé, le moyen! Ecoutez sans replique.
Je pretens tout resolument,
Qu'à m'obeïr l'un & l'autre s'applique,
Songez-y serieusement.
Je vous fais à tous deux deffense tres-expresse;
A toy, d'aller chez ta Maîtresse,
A toy, de revoir ton Amant.

Me. ARGANTE.

Chez moy, chez moy.

Mr. HARPIN.

Plait-il?

Me. ARGANTE.

J'adoucis la rudesse
Qui me paroît dans votre compliment.

Mr. HARPIN.

Aprés tout, je veux bien, de peur qu'il vous ennuye,

Que vous voyez par fois certaine compagnie.
Dés aujourd'huy doivent icy venir
Madame Dorothée, & Monsieur Boniface,
Vous aurez du plaisir à les entretenir.

ANGELIQUE.

Quels noms!

Mr. HARPIN.

Je voy pourquoy vous faites la grimace.

ANGELIQUE.

Moy?

Mr. HARPIN.

Ouy, vous. Le Monsieur vous déplait, & je sçais
A quel point vous le haïssez:
Mais quelque chagrin qu'il vous fasse,
Recevez le de bonne grace,
Ou... Suffit, nous verrons.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur, s'il vous plait,
Ne nous direz-vous point quelle est
Madame Dorothée?

Mr. HARPIN.

Une personne aimable.
Et c'est, puisqu'il vous faut éclaircir sur ce point,
Une personne raisonnable.
Comme vous n'en connoissez point,
Vous les verrez souvent l'un & l'autre à ma table.
De vous en faire aimer, faites-vous un devoir.

Chacun de vous ne peut m'être agré-
ables
Qu'en prenant soin de les bien recevoir.
Songez-y bien. Allons, ma Sœur.

Me. ARGANTE.

J'y vais, mon Frere.
Vous entendez sa resolution,
Si vous ne cherchez à luy plaire,
Je vous promets ma malediction.
Bas. Adieu, mes chers Enfans, c'est pour
luy faire accroire.

SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE,

CLITANDRE.

HE' bien, ma Sœur, quelle est cette
nouvelle histoire?

ANGELIQUE.

Je ne sçay.

CLITANDRE.

Notre Pere a-t-il perdu l'esprit
Avec son Boniface, avec sa Dorothée?

ANGELIQUE.

Monsieur Boniface est quelque vieux dé-
crepit.

CLITANDRE.

L'autre, quelque vieille édentée.

ANGELIQUE.

Qu'il veut nous faire épouser par
dépit.

CLITANDRE.

De leurs noms seuls mon ame est irritée.
Je fremis d'y penser.

ANGELIQUE.

Je vous en offre autant.
Mais que faire?

CLITANDRE.

Il faudroit pourtant
Voir quels biais on pourroit prendre.
Votre Finette heureusement
Est d'humeur à tout entreprendre.

ANGELIQUE.

Sans doute.

CLITANDRE.

Elle doit être icy dans un moment.
Dans votre appartement, ma Sœur, allons l'attendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Me. BRICHONNE, FINETTE.

FINETTE.

OUY, Madame Brichonne, & vous pouvez juger,
Qu'outre le plaisir d'obliger
De jeunes gens pleins de reconnoissance,
Et celuy de faire enrager
Un vieux fou qui vient déranger
Leur amoureuse intelligence;
Ce qui m'a fait à cecy m'engager,
C'est l'espoir d'une récompense,
Qu'avecque vous en conscience
Je vous jure de partager.

Me. BRICHONNE.

Hé, fy donc! croyez-vous que l'argent me domine?
Mais enfin dans le monde on ne fait rien pour rien.
Il faut que par l'objet l'ame se détermine,
Et tous mes vœux tendent au bien.

FINETTE.

Vous aurez lieu d'être contente,

Et c'est moi qui vous le promets.

Me. BRICHONNE.

Je suis une pauvre innocente,
Peu sensible à mes interêts.

FINETTE.

Cela se voit, la chose est claire.

Me. BRICHONNE.

Nous allons en faveur d'un fils
Que je n'ay jamais veu, que je ne connois guere,
Faire un fort mauvais tour au Pere,
Avec qui, grace au Ciel, vous sçavez que je suis
Comme un poisson dans la riviere?
Et chaque chose vaut son prix.

FINETTE.

Je vous répons de cent Louis.

Me. BRICHONNE.

Cent Louis?

FINETTE.

Et cela seulement pour vous taire,
Vous n'aurez qu'à me laisser faire.

Me. BRICHONNE.

Cent Louis sont bons à gagner.
Ce n'est point avec vous que je veux barguigner,
Touchez-là, charmante Finette,
Vous le voulez, suffit, c'est une affaire faite.
Et pour mieux berner le vieux fou,
Je vay m'y mettre jusqu'au cou.
Ç'a, voyons.

FINETTE.

Les bonnes personnes

Que sont ces Madames Brichonnes !
Premierement, vous devez aujourd'huy
Faire venir Climene au logis.

Me. BRICHONNE.

Ouy, ma fille.

FINETTE.

Monsieur Harpin croira qu'elle y viendra
pour luy.

Me. BRICHONNE.

S'il le croit.

FINETTE.

C'est lui qui veut qu'elle s'habille,
Comme j'ay veu, tres-modestement.

Me. BRICHONNE.

Ouy.
A ce déguisement elle s'est resoluë
Avec assez de peine, & vous étes venuë
Fort à propos, j'y perdois mon latin,
Et cependant je l'avois veuë,
En se levant ce matin,
Au seul nom de Monsieur Harpin,
De certaine maniere émeuë,
Qui sembloit flater mon dessein,
Et marquoit moins de retenuë.
Mais je ne me serois jamais imaginé
Qu'elle eust eu pour le fils le cœur passionné.

FINETTE.

Vous jugez bien que c'est ce qui
l'engage
A jouer sans scrupule un pareil personnage.
C'est un hazard dont vous profiterez,
Et vous pouvez le faire à nostre vieux Satire
Valoir tout ce que vous voudrez.
Il est icy, marchez, courez

Avec empressement lui dire...

Me. BRICHONNE.

Je reviens avec vous tout exprés pour cela.
Il faut autant qu'on peut profiter...
Dés que vous aurez fait, hâtez-vous d'aller prendre
Climene, & l'amenez. Moy, je vais vous attendre.

SCENE II.

Mr. HARPIN, Me. BRICHONNE, ARGANTE.

Me. BRICHONNE.

Monsieur, voulez-vous bien?...

Mr. HARPIN.

Attendez un moment.
Vous voulez bien vous même?

Me. BRICHONNE.

Ah! volontiers vrayment.

Me. ARGANTE.

Vous avez quelque chose à faire.
Demeurez.

Mr. HARPIN.

Soit. Je vais, comme je vous ay dit,
Dresser moy même cet Ecrit,
Et nous le ferons mettre au net chez le Notaire.

Me. ARGANTE.

Oüy, je m'y rends incessamment.
Adieu, mon frere.

Mr. HARPIN.

Adieu, ma sœur, sans compliment.

SCENE III.

Mr. HARPIN, Me BRICHONNE.

Mr. HARPIN.

HE' bien, ma chere Enfant! comment
va nostre affaire?

Me. BRICHONNE.

Le mieux du monde, & je me trompe fort,
Ou ce succés vous surprendra vous-même.
Je ne comptois pas que d'abord
On puisse aimer autant que Climene vous aime.

Mr. HARPIN.

Tout de bon?

Me. BRICHONNE.

Tout de bon. C'est une passion
Qui passe assurément l'imagination.

Mr. HARPIN.

Elle a topé sans peine au projet du mystere?
A ce petit déguisement?

Me. BRICHONNE.

Belle demande! Asseurément,
Elle viendroit chez vous en masque pour vous plaire.

Mr. HARPIN.

Que je sens de ravissement !

Me. BRICHONNE.

Mais comment diantre est il possible,
Que l'on puisse en si peu de temps
Rendre a l'amour une ame si sensible ?

Mr. HARPIN.

La chose est incomprehensible ;
N'est-il pas vray ?

Me. BRICHONNE.

Si tous nos jeunes gens
Avoient de semblables talens,
Ils en feroient, je pense, un agréable usage

Mr. HARPIN.

Pour imposer d'abord, il faut un certain âge,
Des airs meurs.

Me. BRICHONNE.

Il est vray ; Cinquante ou soixante ans,
Ce sont des airs fort engageans.

Mr. HARPIN.

Plus de vingt fois sous sa fenêtre
Climene a dû me remarquer.

Me. BRICHONNE.

Voila le fait. Pourquoy ne vous pas expliquer ?
J'aurois gagé que cela devoit être.

Mr. HARPIN.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle me peut connoître.
Je luy faisois par fois un sourire flateur,
D'agréables minauderies,
Mille petites singeries,
Elle en rioit de tout son cœur ;

Et

Et dans le fonds, quelquefois j'avois peur
Qu'elle n'en fist des railleries
Mais je vois bien que j'étois dans l'erreur.

Me. BRICHONNE.
Assurément.

Mr. HARPIN.
Quand viendra-t-elle ?

Me. BRICHONNE.
Dans un moment je m'en vais la chercher.

Mr. HARPIN.
Un moment! Plus je sens mon bonheur s'aprocher,
Plus ma flâme se renouvelle.
Depêche-toy, va, cours. Pour moy, je vais dresser
Certain Ecrit dont j'ay la tête pleine;
Afin que lors que je verray Climene,
Rien ne puisse m'embarrasser.

SCENE IV.

Me. BRICHONNE *seule.*

QUe le bon homme a l'ame émeuë,
Et qu'un Vieillard est sot quand il est amoureux!
Celuy-cy compte peu sur la mauvaise issuë
Que nous preparons a ses feux.
Allons.

SCENE V.

Me. BRICHONNE, MERLIN.

MERLIN.

Comme un secret me pese & me fait peine!

Me. BRICHONNE.

Ah! ah!

MERLIN.

J'en ay l'esprit tout sans dessus dessous.
Quoy, Madame Brichonne icy? Qui vous ameine?

Me. BRICHONNE.

Mais vous-même, qu'y faites-vous?

MERLIN.

Qui, moy? Parbleu, je suis chés nous.

Me. BRICHONNE.

Chez vous?

MERLIN.

C'est le logis du Pere de mon Maître.
Ne viendriez-vous point icy nous déceler?
Les femmes d'ordinaire aiment à babiller.
Ecoutez donc, cela seroit bien traître.

Me. BRICHONNE.

Quoy, le fils de Monsieur Harpin?

MERLIN.

C'est mon Maître, vous dis-je?

Me. BRICHONNE.

Adieu, Monsieur Merlin.

SCENE VI.

MERLIN *seul.*

QUe faisoit-elle icy ? Que diantre pourroit-ce être ?
Foin. Je ne devois pas la laisser en aller,
Il falloit la faire parler,
Et tâcher finement d'apprendre....
Bon-jour, Finette.

SCENE VII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

HE' bien, Merlin, notre secret ?

MERLIN.

Je le garde. Oh ! je suis discret.

FINETTE.

Tu brûles de l'aller répandre.
N'en as-tu point déja parlé ?

MERLIN.

Non, par ma foy.
Et mon Maître est encor bien plus discret que moy.

Il n'a jamais voulu l'entendre.

FINETTE.

Fort bien.

MERLIN.

J'en ay souffert, mais pourtant sans douleur,
Une certaine pesanteur
Que je ressentois là... Ma foy, c'est un martyre.
Et quand on aime un Maître... Il ne faut point tant rire

FINETTE.

Il est là haut avec sa sœur,
Je te permets d'aller luy dire,
Et je t'ay reservé ce plaisir.

MERLIN.

Grand mercy.

FINETTE.

Il est temps à present qu'il en soit éclaircy.

SCENE VIII.

Me. BRICHONNE, FINETTE, CLIMENE.

FINETTE.

AH! c'est vous, Madame Brichonne?

Me. BRICHONNE.

J'ay rencontré Madame à trente pas d'icy.

FINETTE.

Voila ce qui s'appelle une belle personne!

Dans

Dans un simple ajustement,
Sans les secours que la parure donne,
Briller avec tant d'agrément,
A vous aimer un cœur qui s'abandonne,
Se fait, par qui vous voit, excuser aisément.

CLIMENE.

Je ne merite pas un pareil compliment.
Mais Finette est galante & bonne.

Me. BRICHONNE.

Le compliment doit vous lasser,
Vous vous en ennuyez à force de l'entendre.
Mais un moment icy vous voulez bien attendre,
A vôtre vieux Amant, je vais vous annocer.

FINETTE.

Envoyez-nous d'abord le Jeune.

Me. BRICHONNE.

Doucement.

SCENE IX.

CLIMENE, FINETTE.

FINETTE.

Dans cet habit vous avez l'air charmant.
Il n'est personne assurément,
Qui soit faite comme vous l'êtes.
Vingt Prudes, comme vous, à Paris seulement,

Ruf-

Ruïneront bien des Coquettes.

C L I M E N E.

Vous me faites icy joüer un personnage
Qui ne me convient nullement:
Mais le plaisir de voir tranquillement,
Et sans qu'un Pere en ait ombrage,
Même en sa presence, un Amant
Que je cheris, qui m'aime tendrement,
A ce que vous voulez m'engage.
J'en sortiray pourtant, je crois, mal-aisé-
ment,
On ne fait pas bien la Prude à mon
âge.

F I N E T T E,

Vous moquez vous? Nous vivons dans
un têms
Où la mode en devient frequente.
Dans les saisons, parmy les gens,
Tout se deregle, & se transplante.
On voit des Prudes de vingt ans,
Et des Coquettes de soixante.

C L I M E N E.

Il est vray, j'en conviens.

F I N E T T E

Voicy vôtre langoureux.

SCENE X.

Mr. HARPIN, Me. BRICHONNE, CLIMENE, FINETTE,

Mr. HARPIN.

MAdame, enfin... (*à Madame Brichonne.*) Finette est de sa connoissance ?

Me. BRICHONNE.

Point, & c'est du hazard, selon toute apparence,

Qui les a fait rencontrer toutes deux.

Mr. HARPIN.

Faites-moy descendre Angelique ?

FINETTE.

J'y vais, Monsieur.

SCE-

SCENE XI.

Mr. HARPIN, Me. BRICHONNE, CLIMENE.

Mr. HARPIN.

Est-ce vous que je voy, Madame ? Quel Mortel est plus heureux que moy ?

CLIMENE.

J'ay crû, Monsieur, ne pouvoir mieux me rendre
Digne de toutes vos bontez,
Qu'en venant en ces lieux moy-même les apprendre,
Comme on m'a dit que vous le souhaitez.

Mr. HARPIN.

Ce sont mes sentimens qu'on vous a fait entendre ?
Et si mes vœux sont par vous écoutez,
Je puis offrir à vos beautez,
Avec un cœur sincere & tendre,
Un hommage des mieux reutez.

CLIMENE.

Un Pareil compliment me rend toute interdite.
Croyez, Monsieur, que ce n'est pas le bien

Qui

Qui rend sensible un cœur comme le mien.
Je le donne tout au merite.

MR. HARPIN.

Il est à moy sur mon honneur,
Et je n'ay là dessus aucune défiance.

CLIMENE.

Je regarde vostre alliance
Comme le plus parfait bonheur.

MR. HARPIN.

Ouf, n'en dites pas trop, Mignonne!
D'un excés de plaisir vous me gonflez le cœur;
Je palpite, je meurs. Ah, Madame Brichonne?
Des discours de cette friponne
Sens-tu bien toute la douceur?
Elle me lance un regard louche.

Me. BRICHONNE.

Dame, écoutez, Monsieur, il est joly
D'entendre d'une belle bouche
Un discours obligeant, poly...

MR. HARPIN.

Amoureux, c'est-là ce qui touche.
C'a de tout temps esté mon foible que l'amour.

CLIMENE.

C'est un foible bien excusable,

MR. HARPIN.

Ouy, quand on aime une personne aimable,
Et qui ressent pour nous méme ardeur à son tour.
J'ay là-dessus une delicatesse,

Un goût si rafiné, j'en grime, j'y suis
Grec.

Me. BRICHONNE.

Tant mieux, Madame sent pour vous une
tendresse
Qu'accompagne un certain respect....

Mr. HARPIN.

Bon, c'est le moyen de me plaire,
Et de vivre long-temps ensemble sans cha-
grin.

CLIMENE.

J'envisage Monsieur Harpin,
Moins comme époux que comme
pere.

Mr. HARPIN.

Cette distinction n'est pas fort necessaire,

CLIMENE.

Madame m'a fait esperer
L'honneur de saluer votre charmante fille,
Je souffre à le voir differer.

Me. BRICHONNE.

Vous verrez toute la famille.
On dit que Monsieur a le plus joly gar-
çon...

CLIMENE.

Monsieur auroit un fils?

Mr. HARPIN.

Ouy. Mais c'est un fripon,
Dont je me déferay, pour peu qu'il vous
chagrine.

CLIMENE.

Luy, Monsieur? au contraire. Helas! sans
l'avoir veu,
Déja pour luy mon cœur se déter-
mine,

Me.

Mr. HARPIN.

Nous nous en défendons, car je l'ai résolu.
Il est heureusement depuis peu devenu,
Amoureux d'une libertine.

CLIMÈNE à Me. Brichonne.

Madame ?

Mr. HARPIN.

Une perduë.

CLIMÈNE.

Ah, juste Ciel !

Me. BRICHONNE.

Tout doux.

Mr. HARPIN.

Il en est fou.

CLIMÈNE.

La fureur me domine.

Me. BRICHONNE.

Hé, paix.

CLIMÈNE.

Clitandre en aime un autre ?

Me. BRICHONNE.

Hé, non c'est vous.

CLIMÈNE.

C'est moy ?

Mr. HARPIN.

Que dites-vous, Madame ?

Me. BRICHONNE.

Elle vous trouve
Bien à plaindre d'avoir un fils si libertin.
Quel desordre !

Mr. HARPIN.

O, je veux que tout le monde approuve
Ce que que je vais tenter pour y mettre une fin.

Je prens de si bonnes mesures....

CLIMENE.

Je tremble!

Me. BRICHONNE.

Hé paix.

CLIMENE.

Quel pere!

Me. BRICHONNE.

Encor? paix, vous dit-on.

Mr. HARPIN.

Elles vont lentement, mais elles sont bien seures.

CLIMENE.

Il perdra ce pauvre garçon.

Mr. HARPIN.

Quel est le trouble où je vous voy paroître?

Me. BRICHONNE.

On prend part à vôtre soucy.

Mr. HARPIN.

Quelle bonté!

SCENE XII.

Mr. HARPIN, CLIMENE, Me. BRICHONNE, CLITANDRE, MERLIN.

CLITANDRE.

NOn, cela ne peut être,

Merlin.

MERLIN.

Vous en serez aisément éclaircy.

CLITANDRE.

Quoy, mon pere?...

MERLIN.

Paix, le voicy.

Mr. HARPIN.

C'est ce beau fils. Venez, l'homme à bonne fortune.

CLITANDRE.

Que vois-je? ô Ciel!

MERLIN.

Climene icy?

Mr. HARPIN.

Approchez, & comptez que pour vous c'en est une

De saluer cette personne-là.

CLITANDRE.

Mon Pere?

Mr. HARPIN.

Qu'est-ce ? Hé bien, mon Pere ?
Vous voila
Une contenance agitée.
Chose étrange de voir, contre les gens d'honneur,
Comme d'abord son ame est revoltée !
Allons donc. saluez Madame Dorothée.

CLITANDRE.

Madame Dorothée ?

MERLIN.

Il se moque, Monsieur.
C'est Climene, vous dis-je, où je me donne au Diable.

CLITANDRE.

A quel dessein...

MERLIN.

Ce l'est.

CLITANDRE.

Paix. Tay-toy, miserable.

Mr. HARPIN.

Voyez comme il resiste à tout ce que je veux.
Quel chagrin ! quelle repugnance !

CLITANDRE.

Sans sçavoir à qui dans ces lieux
On doit votre aimable presence.
Madame, d'en joüir on se tient fort heureux.

Mr. HARPIN.

Ah ! que mal-aisément son dépit se déguise !

CLIMENE.

Monsieur, je ne suis point surprise
Du trouble qui vous a si long-temps retenu ;
Il n'est rien qui ne l'autorise.

Trou-

Trouver dans ce logis un visage inconnu...!

Mr. HARPIN.

Non, c'est un insolent, je l'avois prevenu.
Un mauvais coeur.

Me. BRICHONNE.

Monsieur peut-être a dans l'idée
Que vous pourriez quelque matin...

MERLIN.

Oüy, c'est cela...

Mr. HARPIN *à Madame Brichonne.*

Tay-toy.

CLIMENE.

La crainte est mal fondée.
Monsieur; ce n'est pas mon dessein
De rien faire qui pût vous donner du chagrin.
De tout autre desir mon ame est possedé,
Et dans mes voeux si je suis secondée;
Vous pouvez être seur du plus heureux destin.

CLITANDRE.

Madame!
Entendez-vous? ne soyez pas si bête
Que de vous mettre dans la tête
Des choses qui ne seront point.
(*bas*) Elles seront pourtant bientôt, Mignonne.

CLIMENE.

C'est un point
Déja reglé: mais on m'a fait entendre
Qu'il falloit quelque temps tenir nos feux cachez.

Mr. HARPIN.

Ils seront vifs, quoy qu'ils soient sous la cendre.

SCENE XIII.

Mr. HARPIN, CLITANDRE, CLIMENE, FINETTE, ANGELIQUE, Me BRICHONNE, MERLIN.

FINETTE.

Voicy, Mademoiselle Angelique.

Mr. HARPIN.

Approchez.

CLITANDRE.

Voila, ma sœur, Madame Dorothée,
Dont mon pere tantôt nous a dit tant de bien.

ANGELIQUE.

Nul merite, je crois, n'est comparable au sien.
Mon pere ne l'a point flattée.

CLIMENE.

Je dois un si doux compliment
A nôtre premiere entreveuë.
Je crains, quand vous m'aurez connuë,
Que vous ne jugiez pas si favorablement.
Et je vais m'attacher, Madame, uniquement
A meriter qu'un pareil sentiment
Tant que je vivray continuë.

Mr. HARPIN.

Je suis ravy de mon côté
De tant de cordialité.
Allons, mes Enfans, qu'on s'embrasse,

Est

Et qu'on s'apprête à recevoir
Avec même agrément ce Monsieur Boniface
Qui doit aussi nous venir voir.

ANGELIQUE.

Luy, mon Pere ?

Mr. HARPIN.

Ouy.

FINETTE.

à Angelique. Fort bien. *à Mr. Harpin.* Vous voyez qu'elle enrage.

Mr. HARPIN.

Nous verrons.

ANGELIQUE.

C'est sans doute un joly personnage !

Mr. HARPIN.

Qu'est-ce ?

SCENE XIV.

Mr. HARPIN, CLITANDRE, ANGELIQUE, CLIMENE, Me. BRICHONNE, FINETTE, MERLIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Un grand Monsieur noir qui demande à parler
A Mademoiselle Finette.

FINETTE.

C'est nôtre homme.

Mr. HARPIN.

Qu'il entre, il le faut installer.

ANGELIQUE.

Ah Ciel !

FINETTE *à Mr. Harpin.*

Tenez, Monsieur, son petit cœur projette

En secret de se rebeller.

Mr. HARPIN.

Nous allons voir.

FINETTE *à Angelique.*

Au moins, suivez sans vous troubler

La leçon que je vous ay faite.

SCENE XV.

Mr. HARPIN, CLITANDRE, ANGELIQUE, CLIMENE, VALERE, Me. BRICHONNE, FINETTE, MERLIN.

VALERE.

A Vos ordres, Monsieur, je me rends en ces lieux,

Et j'attendois avec impatience

L'heureux moment d'y paroître à vos yeux.

Mr. HARPIN.

On y souhaite aussi beaucoup vôtre presence.

FINETTE.

Preparez-vous à

ANGELIQUE *en riant*.

Comme le voila fait!

FINETTE.

Vous n'y songez donc pas?

Mr. HARPIN.

Allons, Mademoiselle,
Saluez Monsieur?

ANGELIQUE.

Qu'il est laid
Dans cette habit, Finette!

FINETTE.

Hé, paix.

Mr. HARPIN.

Quoy? que dit-elle?

ANGELIQUE *en riant*.

Rien, mon Pere.

Mr. HARPIN.

Hem, plait-il? Quels airs impertinens!
Devant moy rire au nez des gens.
Pardon, Monsieur. Mille excuses, ma belle.

VALERE.

De cet accueil, Monsieur, je ne suis point surpris,
Et je connois qu'en vain je m'efforce de plaire:
Mademoiselle croit pouvoir par ses mépris
Me rebuter mieux que par sa colere.
Mais l'ardeur donc je suis épris,
N'est point une flâme vulgaire.
On se lasse d'être soumis
Lors que l'on a l'aveu d'un Pere,
Et vous m'avez tantôt promis

Que de mes feux j'obtiendrois le
salaire.

Mr. HARPIN.

Ouy, je prétens...

ANGELIQUE.

Hé bien ; d'un espoir décevant
Puis que vôtre ardeur s'est flattée,
Soyez sûr que pour vous m'a haine est aug-
mentée,
Je vous méprise plus cent fois qu'auparavant.
Contre vous je suis irritée
A tel excés, que ne pouvant
Suivre en tout la fureur dont je suis agitée,
Je feray bien connoître au moins qu'assez
souvent
Une fille persecutée....

FINETTE.

Bon, la voilà qui prend le party du Couvent.

CLITANDRE.

Hé, ma sœur !

ANGELIQUE.

Laissez-moy, mon frere?
Je suis dans un tel desespoir...

Mr. HARPIN.

Hé bien, c'est ce qu'il faudra voir.

ANGELIQUE.

J'ay tort de m'emporter devant vous : mais
mon Pere...

SCENE XVI.

Mr. HARPIN, ANGELIQUE, CLITANDRE, CLIMENE, Me. CRICHONNE, FINETTE, VALERE, MERLIN.

UN LAQUAIS *à Mr. Harpin.*

MAdame vôtre belle-sœur
Vous attend chez vôtre Notaire.

Mr. HARPIN.

J'y vais. *à Climene* Une pressante affaire
Me fait quitter la charmante douceur
D'être avec vous : mais, Madame, j'espere
Recouvrer bientôt ce bonheur.

VALERE.

Pour moy, Monsieur, j'ay le sort si contraire
Que je vay...

Mr. HARPIN.

Demeurez, Monsieur. Sur mon honneur
Nous la reduirons, laissez faire.
J'aime assez ces airs de hauteur!
Que l'on songe à me satisfaire.

ANGELIQUE.

Il n'est rien que je ne préfere
Au cruel sort...

Mr. HARPIN.

Vous serez son époux.
Point d'autre choix, ou le Couvent, ou vous,
Adieu, mes Enfans.

FINETTE.

Le bon Pere !
Est-il party ?

SCENE XVII.

CLITANDRE, ANGELIQUE, FINETTE, MERLIN.

MERLIN.

Ouy, fort heureusement.

CLITANDRE.

Ma sœur, voila l'objet charmant
Qui m'inspire une ardeur si pure & si sincere.

ANGELIQUE.

Mon frere, voila cet Amant
Qu'on me défend de voir, Valere.

CLITANDRE.

Comment donc ? quel est ce mystere ?
Pourquoy ce faux emportement ?

FINETTE.

Vous sçaurez le nœud de l'affaire :
Mais travaillons au denoument.

CLITANDRE.

Ma chere sœur, tu n'es pas mal-adroite ?

ANGELIQUE.

Je suy les conseils de Finette.

FINETTE.

Il faut les suivre jusqu'au bout,
Et moyennant cela je vous répons de tout.
Approchez, Madame Brichonne.
Premierement, Monsieur, je vous ordonne
A cette femme-là d'assurer cent Louis.

CLITANDRE.

Cent Louis ?

FINETTE.

Je les ay promis.
C'est par notre commune adresse
Que vous voyez icy votre Maîtresse,
Et par nos soins reïterez
Aujourd'huy vous l'épouserez.

CLITANDRE.

J'executeray ta promesse
Avec plaisir, & je prétens...

FINETTE.

Allons, ne perdrons point de temps.

VALERE.

Tu peux, Finette, à ma reconnoissance
Prescrite telle récompense.....

FINETTE.

J'agis desinteressément.

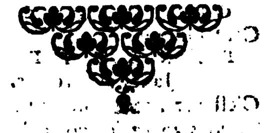
CLITANDRE *à Climene.*

Madame, quel étonnement !
Quel bonheur !

FINETTE.

Faites treve à toutes vos surprises.
Allons ensemble au Jardin faire un tour,
Et-là, vous vous direz les plus tendres sottises
Que pourra vous fournir l'amour.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

A T'ON rendu notre Billet.
A la Tante chez le Notaire ?

MERLIN.

Ouy, Mon enfant. Bient-tôt nous en verrons l'effet.

FINETTE.

Mais l'a-t-on donné de maniere ?

MERLIN.

Je vois le soucy qui te tient.
Tranquillise-toy ; je t'assure
Qu'on ne peut deviner de quelle part il vient

FINETTE.

Le moyen ? Outre l'Ecriture
Difficile à connoître, il est sans signature.

MERLIN.

Je suis persuadé de ta précaution.
Pour ton âge déja tu n'es pas mal-adroite.

FINETTE.

Mais trouves-tu que je promette ?

MERLIN.

Ouy, beaucoup de malice.

FINETTE.

Hem ?

MERLIN.

Sans prevention.

FINETTE.

Nos projets sont reglez. Adieu. Que chez sa Tante
Ton Maître avec Valere ait soin de se trouver.
Je veux qu'à leurs desirs elle-même consente,
Et qu'elle contribuë à nous faire achever
Tout ce qu'en leur faveur je tente.

MERLIN.

Ils s'y rendront. Adieu.

SCENE II.

ANGELIQUE, FINETTE.

ANGELIQUE.

OH ça, Finette, avant
Que de témoigner à mon Pere
Ce dessein d'aller au Couvent,
Instruits-moy bien de tout ce qu'il faut faire.
Je suis si timide à parler,
Sur-tout quand il faut que je mente,
Si novice à dissimuler.

FINETTE.

En peu de temps l'amour rend bien sçavante.

ANGELIQUE.

Dy moy comment?

FINETTE.

C'est pour vous divertir
Etre fille, amoureuse, & demander à d'autres

Des

Des instructions pour mentir !
Hé, fy donc ! j'en prendrois des vôtres,

ANGELIQUE.

Tu crois, Finette ? ...

FINETTE.

Allez dans vôtre appartement
Un seul moment rêver à cette affaire,
Et cela vous viendra tout naturellement.
Laissez-moi, voicy justement
Votre Tante avec votre Pere.

SCENE III.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, FINETTE.

Mr. HARPIN.

IL n'étoit pas fort nécessaire
De m'accompagner jusqu'icy.
Taisez-vous, ou cessez de me parler ainsi.

Me. ARGANTE.

Non, jour de Dieu, je ne me veux pas taire.

FINETTE.

Bon ! seroit-ce déja que le Billet opere ?

Me. ARGANTE.

Pour vous de mon estime & de mon amitié
Je rabats plus de la moitié.

Mr. HARPIN.

Ouy. J'ay grand tort !

Me.

Me. ARGANTE.

Cette avanture
Sur quelque autre incident desillera mes yeux.
Et je mettray soin, je vous jure,
A vous connoître encor dans la suite un peu mieux.

Mr. HARPIN.

Pour cela, quels soins faut-il prendre?
Je suis uniquement sensible à l'interêt,
Un Chicaneur qui vouloit vous surprendre,
Un fourbe, un Scelerat.

Me. ARGANTE.

C'est ce qui me paroît.

FINETTE.

Ce début n'est pas mal. Bon. Qu'avez-vous, Madame?
Il paroît entre vous quelque alteration,
Qui de tous deux agite l'ame.

Me. ARGANTE.

Ouy d'accord, je ressens un peu d'émotion.

FINETTE.

Que seroit-ce, Monsieur?

Mr. HARPIN.

Rien. C'est Madame Argante
Qui me dit poliment que je suis un fripon.

FINETTE.

Un fripon! Quoy! Madame est assez penetrante
Pour... Je vous demande pardon,
Se pourroit-il, Madame?...

Me. ARGANTE.

Je n'ay garde
De me servir ainsi de termes offençans.

FINETTE.

Vous auriez tort.

Me. ARGANTE.

Mais si je me hazarde

A signer jamais rien avec certaines gens.

FINETTE.

Comment?

Me. ARGANTE.

Monsieur me vouloit faire,
Et tout cela, dit-il, à bonne intention,
Aveuglément signer chez son Notaire,
Au lieu d'un Testament une Donation.

FINETTE.

Ah, Monsieur!

Mr. HARPIN.

La chose est cruelle,
Ma belle-sœur en verité,
En me cherchant ainsi querelle,
Que vous me réduisiez à la necessité
De défendre l'integrité
D'une conduite en tout tout-à-fait naturelle,
Que le seul changement de vôtre volonté
Vous fait paroître criminelle.

FINETTE.

S'il est ainsi, vous avez tort.
Pourquoy ne vouloir pas toujours la même chose?

Me ARGANTE.

Je ne veux point donner mon bien avant ma mort.
Monsieur avoit dans l'Acte inseré cette clause.

Mr. HARPIN.

C'est un vice de Clerc dont je ne suis pas cause.

Et

Et ce n'est pas de quoy vous gendarmer
si fort.

Me. ARGANTE.

S'emparer de mon bien, vrayment je vous admire!

Mr. HARPIN.

Vous en ai-je jamais parlé?

Me. ARGANTE.

Vous le faisiez sans m'en rien dire.
De mon vivant c'étoit un fait reglé.

FINETTE.

La bonté de Monsieur ne vous est pas connuë.
Toutes les fois qu'il m'a de vous entretenuë,
Il n'a jamais parlé que de succession;
En conscience, il n'a point d'autre veuë,
C'est son unique passion.

Me. ARGANTE.

Il n'en joüira pas encor si-tôt, je pense.

Mr. HARPIN.

Je fais des vœux, ma sœur, pour n'en
joüir jamais.

Me. ARGANTE.

Ces vœux-là seront satisfaits.

FINETTE

Nous vous en donnerons fort volontiers
quittance.
Monsieur a-t-il besoin de tant de bien? Voilà
Mademoiselle Angelique déja
Qui prétend renoncer au monde.

Me. ARGANTE.

Ma niéce? que nous dis-tu-là?

FINETTE.

Je vous dis le dessein qu'elle a,
Sur l'espoir du Couvent tout son bonheur
se fonde.

HAR-

Mr. HARPIN.

Est-elle bien, dis-moy, resoluë à cela?

FINETTE.

A ses projets pour peu que la suite réponde,
Nous ne la verrons plus desormais qu'au
Parloir.

Me. ARGANTE.

Ma pauvre niéce! Oh bien, moy, de tout
mon pouvoir
A ce dessein-là je m'oppose.

Mr. HARPIN.

Ah, ma sœur! selon son vouloir
Souffrons que le Ciel en dispose,
N'y mettez point d'obstacle.

Me. ARGANTE.

Il faudra voir.

Mr. HARPIN.

Quand je devrois en être au desespoir.

FINETTE.

C'est moy, Monsieur, qui vais être la
cause
Des déplaisirs que vous allez avoir,
J'en ay l'ame si tourmentée...

Mr. HARPIN.

Est-elle encore avec Madame Dorothée.

FINETTE.

Non pas, Monsieur, tout le monde
est sorty.
Et contre ce Monsieur Boniface animée,
Du couvent tout d'abord elle a pris le party,
Puis seule dans sa chambre elle s'est en-
fermée.

Mr. HARPIN.

Allons la voir, ma sœur.

Me. ARGANTE.

Non, Monsieur, allez-y.
Je sçaurai de ma part fort bien luy faire entendre...
Chut.

FINETTE.

Laissez-là, je vais par mes raisons
Diminuer les faux soupçons
Que contre vous elle a pû prendre.

Mr. HARPIN.

Ouy, c'est bien dit, prens soin d'adoucir son chagrin.
Elle n'est pas difficile à se rendre.
Adieu, ma sœur.

Me. ARGANTE.

Adieu, Monsieur Harpin.

SCENE IV.

Me. ARGANTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais serieusement vous me semblez fâchée.

Me. ARGANTE.

Qui ne le seroit pas ? On ne peut concevoir
A quel excés je suis touchée.

FINENTE.

Quoy donc, Madame ?

Me. ARGANTE.

Il faut sçavoir !

FINETTE.

Soupçonnez-vous quelque autre chose
encore ?

Me. ARGANTE.

Je veux tout éclaircir avant que d'en parler:
Mais pour toy je ne puis te rien dissimuler,
Cet homme-là nous deshonore.

FINETTE.

Luy, Madame ?

Me. ARGANTE.

Ouy, luy.

FINETTE.

Vous me faites trembler,
Et comment donc ?

Me. ARGANTE.

Tien lis, voila ma fille,
Un Billet qu'on me vient de rendre en ce
moment.

FINETTE.

Un billet ?

Me. ARGANTE.

Lis, te dis-je. Il vient apparemment
De quelque amy de la famille.

FINETTE *lit*

Avec Monsieur vôtre beau frere,
Madame, gardez-vous de vous trop engager,
Vous le devez envisager
Comme ennemy de la famille entiere.
Son but est d'enfermer son fils,
De mettre incessamment sa fille dans un
Cloître,
De s'emparer, à quelque prix
Qu'il en coûte, du bien qu'il pourra vous
connoître,

Je

Je ne sçay point s'il n'a pas épousé
Une fort aimable personne
Qui va chez luy sous un nom supposé.
Profitez des avis que mon zele vous donne.
Vous sçaurez qui je suis, Madame, en temps & lieu.
Je vous baise les mains de tout mon cœur. Adieu.

Me. ARGANTE.
Que dis-tu de cela, Finette?

FINETTE.
Dans le monde
Il est ma foy de bien méchantes gens.

Me. ARGANTE.
Au contraire vrayment.

FINETTE.
Que la malice abonde!
Et que je trouve, moy, de noirceur là-dedans!

Me. ARGANTE.
J'y voy beaucoup de vray-semblance.
Il ne m'a jamais bien parlé de ses enfans.
Pour la donation je manquerois de sens,
Si je n'en sentois pas toute la consequence.
Avec cela pourtant j'étois sans défiance.
Et ce Billet, Finette, est venu fort à temps.

FINETTE.
Quel bonheur!

Me. ARGANTE.
Bouche close au moins.

FINETTE.
Je sçais me tere.

Me. ARGANTE
Cet avis-là me vient de gens de probité.

FINETTE.

Ouy, dans le fond, c'est un bon
caractere :
Mais avec tout cela j'ay bien meilleur esprit ;
En cent ans, moy, je n'en aurois rien
dit.

Me. ARGANTE.

Tu sçais bien la chose, Finette.

FINETTE.

Ouy, ce Billet contient un fidelle recit.
Tout est fort vray, mais je regrette
Que l'on vous l'ait imprudemment
écrit.

Me. ARGANTE.

Imprudemment ? ce Billet est fort sage.

FINETTE.

D'accord, mais mettre ainsi de la division.
Voila dans vôtre esprit, je gage,
Monsieur Harpin perdu de réputation.

Me. ARGANTE.

Assûrément.

FINETTE.

Pauvre bon homme !
Il le merite bien. A compter d'aujourd'huy,
Vous ne prendrez jamais de confiance en lui,

Me. ARGANTE.

Non, jamais.

FINETTE.

Vous avez raison, & voila comme
Si j'étois vous, j'en userois :
Mais avec cela je voudrois
Approfondir encor l'affaire d'avantage.
Par exemple, voila vôtre niéce, elle enrage,
Entre nous, d'aller au Couvent.

Me.

Me. ARGANTE.

C'est un petit esprit qui tourne au moindre vent?

Et je n'irois pas, moi, si j'étois à sa place.

FINETTE.

Voulez-vous qu'elle épouse un Monsieur Boniface:

Me. ARGANTE.

J'en ay ouy parler.

FINETTE.

Un vilain,

Dont le mauvais Monsieur Harpin
A chaque moment la menace?

Me. ARGANTE.

Fort bien, j'entens. De son dessein
La crainte d'épouser ce Boniface est cause.

FINETTE.

Voila le fait.

Me. ARGANTE.

Oh bien, je suis ferme en ce point,
Dans le Couvent ma niéce n'ira point.

FINETTE.

Si vous vouliez, nous ferions une chose;
Elle feindroit toujours qu'elle y voudroit aller,
Vous vous chargeriez, vous, du soin de la conduire;
Monsieur Harpin, sans reculer,
Ne manquera pas d'y souscrire,
Et vous la conduirez chez vous dans ce moment
Où pendant quelques jours...

Me. ARGANTE.

Tres-volontiers vrayment.
Ce projet est fort bon, c'est le Ciel qui t'inspire.

FI-

FINETTE.

Je ne pers pas le jugement.

Me. ARGANTE.

Et par même moyen, Finette, on pourroit faire
Venir aussi chez moy cet autre Amant.

FINETTE.

Qui ?

Me. ARGANTE.

Certain grand garçon qu'elle appelle Valere.

FINETTE.

Vous le sçavez ?

Me. ARGANTE.

Un peu.

FINETTE.

Hé bien, ouy, justement.

Me. ARGANTE.

Je veux en tout faire enrager mon frere.
Il verra...

FINETTE.

Paix, le voicy, taisons-nous.

SCENE V.

Mr. HARPIN, ANGELIQUE, Me. ARGANTE, FINETTE.

Mr. HARPIN.

MAis es-tu bien déterminée,
Ma fille ? n'est-ce point un transport de courroux,
Un desespoir, un mouvement jaloux ?
Pour le Couvent sens-tu que tu sois née ?

ANGELIQUE.

Ouy, mon Pere.

Mr. HARPIN.

Quoy ? c'est un ferme sentiment ?
A me quitter tu n'auras point de peine !

FINETTE.

Elle a pris tout le monde en haine.

Mr. HARPIN.

Et sans retour, sans nul espoir de changement ?

Me. ARGANTE.

Allez, vous faites bien, ma niéce.

Mr. HARPIN.

Ma chere sœur, que je suis malheureux !
Mes Enfans n'ont pour moy pas la moindre tendresse.

Me. ARGANTE.

Ils ont tort, car au fond vous en avez pour eux.

Mr. HARPIN.

Ah ! si j'en ay ! je les adore.
Quel desespoir quand il faudra
Nous separer !

Me. ARGANTE.

Il en mourra.

FINETTE.

~~Ah, Madame ! Monsieur ne sent pas bien encore~~
Tous les chagrins que cela luy fera.
Vous verrez.

ANGELIQUE.

Vous m'avez fait esperer, ma tante...

FINETTE.

J'ay proposé la chose, & vous serez contente.

Me. ARGANTE.

Ouy, j'ay pour vous, ma niéce, un Couvent tout trouvé,
Dont la Directrice est d'un merite éprouvé,
Je vous y meneray, moy-même.

Mr. HARPIN.

Dés aujourd'huy, ma sœur, elle y prétend aller.

Me. ARGANTE.

Hé bien, dés-aujourd'huy, vous n'avez qu'à parler.

Mr.

Mr. HARPIN.

Cela me fait une douleur extrême.

Me. ARGANTE.

On tâchera de vous en consoler.

Mr. HARPIN.

C'est une bonne enfant que j'aime,
Et quand je sens, ma sœur, approcher le moment..

FINETTE.

Le bon naturel!

Me. ARGANTE.

Ouy, vrayment.

FINETTE.

Vous ne l'auriez pas cru, Madame.

Mr. HARPIN.

Je sens par tout le corps certain frissonnement,
Je n'en puis plus.

FINETTE.

Ny moy. Cela me perce l'ame.

Mr. HARPIN.

Ma chere fille!

SCENE VI.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, ANGELIQUE, FINETTE, MERLIN.

AH! ah! qu'est ce que tout-cecy?
Voila Monsieur Harpin bien affligé, Finette.

FINETTE.

Ah, mon pauvre garçon! l'amour de la retraite
Va causer bien du trouble icy.

MERLIN.

Ouais!

FINETTE.

Courage, Monsieur, que le cœur se déborde.

MERLIN.

Que je ſçache donc ce que c'eſt.

FINETTE.

Ne le vois-tu pas? Dans le monde
Mademoiſelle ſe déplaît,
Au Couvent pour toujours elle veut s'aller mettre.

MERLIN.

Tout de bon?

FINETTE,

Ouy, tout de bon.

MERLIN.

Diablezot!
Je n'en crois rien, je ne ſuis pas ſi ſot.
Quoy Monſieur, pourroit le permettre?

Mr. HARPIN.

Ne me fais point penſer à tout cela, Merlin.

MERLIN.

Et vous pourriez, Mademoiſelle,
A vôtre Pere ainſi mettre la mort au ſein?

FINETTE.

La reflexion eſt fort belle.
Allons, ſuſpendez-en tout au moins le deſſein.

Mr. HARPIN.

A la diſſuader nous travaillons en vain,
Et mon trouble s'en renouvelle.

FINETTE.

Ne faites donc pas voir, Monſieur, tant de chagrin.

ANGELIQUE.

A vos douleurs, mon Pere, impoſez le ſilence,
Elles ébranlent ma conſtance.

Mr. HARPIN.

Ne s'en étonne point, croy-moy, ma chere enfant.

ANGELIQUE.

Mon cœur avec regret contre elles ſe défend.

Mr. HARPIN.

Ah, ne te démens point! Je ſuccombe. Hé, de grace!

Je

Je ne puis plus long-temps soutenir tout cela.
Ma chere sœur, emmenez-la,
Et pour m'ayder à porter ma disgrace
Venez me dire....

Me. ARGANTE.

Ouy, je ne tarderay pas,
Et je reviendray sur mes pas
Tout aussi-tôt que je l'auray conduite.
C'a, ma niéce embrassez votre pere au plus vîte.

Mr. HARPIN.

Cruel moment! quoy! faut-il la quitter?

MERLIN.

Je pleure au moins.

FINETTE.

Leur constance m'étonne.

Mr. HARPIN.

Ce qui pour toy me reste à souhaiter,
Mon Enfant, que le Ciel te donne
Le courage de persister.

SCENE VII.

Mr. HARPIN, MERLIN. FINETTE,

MERLIN.

JE ne sçay comme il faut l'entendre;
Mais enfin je nous jure, moy,
Que je pleure de bonne foy.

FINETTE.

Ce garçon-là, Monsieur a se cœur tendre.

MERLIN.

La laisser partir sans....

FINETTE.

Oh, Monsieur est trop bon.

Ses enfans font toujours tout ce qu'ils veulent faire.

Mr. HARPIN.

Ouy, je ne les contrains en rien.

FINETTE.

Pour cela, non:
Vous êtes bien le meilleur pere...

MERLIN.

Moy-même, je ne puis m'en taire,
Et mon Maître...

Mr. HARPIN.

C'est un fripon.

MERLIN.

Il est vray, vous avez raison.
J'avois tantôt peine à vous croire,
Je prenois son party: mais il m'a fait faut bond.

FINETTE.

A toy, Merlin.

MERLIN.

A moy, fy! C'est un vagabond,
Un débauché, l'on doit m'apprendre son histoire.

Mr. HARPIN.

Son histoire?

MERLIN.

Ouy, Monsieur.

Mr. HARPIN.

Comment, ce n'est pas toy
Qui conduis avec luy cette intrigue?

MERLIN.

Qui? moy?
Oh non, Monsieur en conscience.

Mr. HARPIN.

Vous n'estes pas tous deux d'intelligence?

MERLIN.

Vous me faites tort par ma foy.
A de pareilles entreprises
Je n'ay jamais donné mes soins, ny mon aveu,
Et s'il me consultoit un peu,
Il feroit bien moins de sottises.

Mr.

Mr. HARPIN.

Pour m'en persuader, il faut que tu me dises..

MERLIN.

Laissez-moy faire. Allez, nous allons voir beau-jeu.

Premierement..

Mr. HARPIN.

Hé bien.

MERLIN.

Avec cette Coquette
Votre fils va se marier.

Mr. HARPIN.

Se marier avec elle, Finette ?

FINETTE.

On ne peut trop se recrier.

Mr. HARPIN.

En es-tu seur ?

MERLIN.

L'affaire est presque faite.

Mr. HARPIN.

Se marier sans mon consentement.

MERLIN.

Et sans le mien, Monsieur. C'est un déreglement,
Une perversité qui comble la mesure.
Menace, remontrance, avis,
Rien ne peut reformer sa perverse nature ;
C'est un garçon perdu.

Mr. HARPIN.

C'a dis-moy le logis,
Le nom de cette creature.

MERLIN.

Ce que j'dn sçais encor n'est que par conjecture.

Mr. HARPIN.

Non ?

MERLIN.

Mais heureusement à leurs trousses j'ay mis
Trois ou quatre de mes amis
Dont ils ne prendront point d'ombrage.
C'est par ces Messieurs-là que j'ay sçu le projet
De ce bizarre mariage.

Ils nous avertiront si-tôt qu'il sera fait.

Mr. HARPIN.

Je ne pretens point qu'il se fasse.

MERLIN.

Oh! vous pretendez mal, Monsieur, il se fera.

Mr. HARPIN.

Je sçay bien qui l'empêchera.

MERLIN.

Qui? Vous?

Mr. HARPIN.

Moy même.

MERLIN.

Non, il faut que cela passe.

FINETTE.

C'est pour votre interêt une necessité.

Mr. HARPIN.

Pour mon interêt?

FINETTE.

Ouy. ne voulez-vous pas mettre
La raison de votre côté?

Mr. HARPIN.

Sans doute.

MERLIN.

Pour cela, pouvez vous vous promettre
Rien de mieux qu'un hymen en secret contracté?

Mr. HARPIN.

Il est vray, c'est bien dit.

MERLIN.

Monsieur, sans vanité,
Je suis un garçon qui peut-être
Ay le plus de sincerité...

FINETTE.

Elle se fait assez paroître;
Et je crois, moy, qu'on peut en toute seureté
Confier cette affaire à sa fidelité.

MERLIN.

Je m'instruiray du jour, & du lieu de la nôce,
Et sans qu'on nous en ait priez,
Nous irons ensemble en carosse
Complimenter les nouveaux mariez.

Mr.

Mr. HARPIN.

Le compliment sera bizarre.

MERLIN.

Où les menerons-nous d'abord?

Mr. HARPIN.

A saint Lazare.

MERLIN.

Ouy, mon Maître. Que j'en riray!

Mr. HARPIN.

Il faut en avertir ma belle-sœur, Finette.

FINETTE.

Ouy, Monsieur, je l'avertiray,
Que bien tôt, Dieu-mercy, nous ferons maison
nette.

Mr. HARPIN.

Je vay de mon côté suivre aussi d'un peu loin,
Sans affectation, le courant de l'affaire.
Et je prendray pour guide & pour témoin
Mon gros Cousin le Commissaire,
Que je feray tenir prêt, en cas de besoin.

SCENE VIII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

PAr cette fausse confidence
Que prétens-tu?

MERLIN.

Je te le diray. Vien.

FINETTE.

Ne va pas nous jetter dans quelque imperti-
nence.

MERLIN.

Non, tu rendras bien-tôt justice à ma prudence,
Et mon projet n'est qu'un moyen
Pour hâter le succés du tien.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mr. HARPIN, Mr. VILAIN.

Mr. HARPIN.

Vous êtes, grace à votre heureux destin,
Un fort honnête Commissaire;
Le Parrain de ma fille, & partant mon Compere,
Et par-dessus tout cela mon Cousin;
Aussi, mon cher Monsieur Vilain.
Je ne crois pas me tromper quand j'espere
Que vous seconderez comme il faut mon dessein.

Mr. VILAIN.

Vous faites en tres-brave Pere,
De ranger un fils libertin.
De ses vie & mœurs il faut faire
D'abord quelque information,
Et c'est une precaution
Qu'en cas pareil nous prenons d'ordinaire.
Pourrions-nous là-dessus avoir quelque lumiere?...

Mr. HARPIN.

J'en attens, mais en attendant,
Vous pouvez informer toujours à la rencontre,
Imaginer quelque incident.

Mr. VILAIN.

Comment? je n'entens pas...

Mr. HARPIN.

Qu'oy! faut-il qu'on vous montre,
A votre âge, ancien du quartier,
Les dépendances du mêtier?
D'un nouveau débarqué vous avez l'innocence.

Mr. VILAIN

N'attendez rien de moy contre ma conscience.

Mr.

Mr. HARPIN.

Mais recevez toujours ma plainte à cela prés.
Pour rendre de mon fils la conduite bien noire,
Par-cy, par-là de quelques traits
Il faut assaisonner l'histoire,
Embarrasser d'un long grimoire
Ses nobles gestes, ses beaux faits:
Quoy que vous écriviez, j'ay des gens qu'on peut croire,
Qui les certifieront tres-vrais.

Mr. VILAIN.

Ce n'est pas tout, il faut les prouver dans la suite.
Prenez bien garde.

Mr. HARPIN.

Ouy, nous verrons,
Selon l'occasion quel tour nous donnerons
A notre affaire, & je medite....

SCENE II.

Mr. HARPIN, Mr. VILAIN, Me. BRICHONNE.

Me. BRICHONNE.

MOnsieur, jé viens vous rendre une triste visite:
Mais je croirois faire un faux pas
Si je vous taisois...

Mr. HARPIN.

parle bas.

Serois-je mal dans l'esprit de Climene?

Me. BRICHONNE.

Non. Là-dessus ne soyez point en peine.
Elle vous aime, allez... Bon-jour, Monsieur Vilain?

Mr. VILAIN.

Bon jour, Madame.

Mr. HARPIN.

Ah! ah! tu connois mon Cousin?

Me. BRICHONNE.

N'avons-nous pas toujours affaire
De quelque honnête Commissaire?
Nous payons ces Messieurs fort grassement ; aussi...
Je voudrois bien, Monsieur, qu'il ne fût point icy.

Mr. VILAIN.

Vous avez quelque affaire, adieu je me retire.

Mr. HARPIN.

Non, mon Cousin, dans mon grand Cabinet
Vous pouvez aisément écrire.
Il est ouvert, allez y dresser un projet
De notre affaire, en guise de Prelude.

Mr. VILAIN.

Je seray la-haut en effet
Aussi-bien que dans mon Etude.
Soit, sans adieu.

SCENE III.

Mr. HARPIN, Me. BRICHONNE.

Mr. HARPIN.

Je suis fort inquiet
De ce que tu me viens si tristement apprendre.

Me. BRICHONNE.

Et moy, Monsieur, je viens vous le dire à regret
Mais je vous aime trop pour pouvoir m'en defendre.
Monsieur votre fils est dans un fort mauvais train.

Mr. HARPIN.

Bon. En rendras-tu témoignage?
De ton zele pour moy je veux avoir ce gage.

Me. BRICHONNE.

Vous devez en être certain:

mais

Mais, Monsieur....

Mr. HARPIN.

Je le veux, te dis-je.

Me. BRICHONNE.

Ce langage
M'apprend que contre luy vous avez du chagrin.

Mr. HARPIN.

J'en creve.

Me. BRICHONNE.

Il ne faut pas l'augmenter d'avantage.

Mr. HARPIN.

Il est dans un excés qui ne peut s'augmenter.

Me. BRICHONNE.

Oh pour cela, Monsr., vous étes bien à plaindre!

Mr. HARPIN.

Ouy, je n'y puis plus resister :
Mais dis vîte.

Me BRICHONNE.

Je vais encor vous irriter.

Mr. HARPIN.

Non, cela ne se peut, & tu n'as rien à craindre.
Qu'a-t-il fait? parle.

Me. BRICHONNE.

Enfin vous le voulez.
On parle de bijoux volez.

Mr. HARPIN.

Comment volez! le miserable!

Me. BRICHONNE.

Deux ou trois jeunes gens là-dedans sont mêlez.
On le nomme, & je crois qu'il est tres-peu capable,
Comme il est vôtre fils, de faire un mauvais coup

Mr. HARPIN.

Tres peu capable? Il l'est beaucoup
Je suis si mécontent de toute ma famille.
Déja le Couvent par bonheur
M'a débarrassé d'une fille,
Et je mettray le fils, sur mon honneur,
En lieu plus déplaisant & plus seur qu'une grille:

Me. BRICHONNE.

Si vous sçaviez tous les mauvais discours

Qu'il a tenus tantôt en votre absence.

Mr. HARPIN.

A Climene.

Me. BRICHONNE.

A qui donc?

Mr. HARPIN.

Mais voyez l'insolence!

Me. BRICHONNE.

Il la railloit sur vos amours.

Mr. HARPIN.

Eu soupçonne-il quelque chose?

Me. BRICHONNE.

Non. Mais un jeune fou qui cause,
Sans sçavoir ce qu'il dit, parle à tors, à travers.
Il en faisoit aussi l'Amoureux.

Mr. HARPIN.

Le pervers!

Me. BRICHONNE.

Malgré qu'elle en ait eu, chez elle il l'a conduite:
Mais je suis toujours, moy demeurée avec eux,

Mr. HARPIN.

Bon, fort bien.

Me. BRICHONNE.

Il a fait une longue visite.

Mr. HARPIN.

Le sot!

Me. BRICHONNE.

Il a renu des propos ennuyeux.
Enfin il est sorty, je suis aussi sortie,
Et j'ay rencontré par hazard
Deux Messieurs qui m'ont avertie
Du bruit de ces bijoux, dont je vous ay fait part
Songez-y bien, Monsieur, l'affaire est d'importance!

Mr. HARPIN.

Ouy, va.

Me. BRICHONNE.

Moy, je retourne avecque dilig nce
Chez Climene.

Mr

Mr. HARPIN.

Tu peux luy dire que ce soir
Je risqueray d'aller chez elle pour la voir.

Me. BRICHONNE.

Ouy, Monsieur.

SCENE IV.

Mr. HARPIN *seul.*

ADieu. Tout conspire
A justifier mon dessein,
Et pour me mettre en droit d'enfermer le Coquin,
L'article seul des bijoux peut suffire.
Qu'est-ce ?

SCENE V.

Mr. HARPIN, FINETTE.

FINETTE.

MErlin, Monsieur, vient de m'envoyer dire
Qu'il sçavoit à peu prés l'endroit
Où cette galante personne,
Qu'aime Monsieur votre fils, demeuroit.

Mr. HARPIN.

Fort bien. J'iray tantôt relancer la friponne.

FINETTE.

Il m'a fait avertir de vous instruire aussi,
Qu'elle même aujourd'hui viendroit peut-être ici.

Mr. HARPIN.

Chez moy ?

FINETTE.

Pour vous sauver la peine
D'aller chez elle ; elle voudroit,

Et

Et sous tel nom qu'il vous plairoit,
Venir chez vous comme Climene.

Mr. HARPIN.

Quoy ?

FINETTE.

C'est vôtre Maitresse à ce que chacun croit;
Et Monsieur votre fils pretend qu'il est en droit
De faire à la maison venir aussi la sienne.

Mr. HARPIN.

Hé bien, nous verrons ! qu'elle y vienne,
On la recevra comme on doit.

FINETTE

S'il faut prendre party, Monsieur, je suis du vôtre;
Et lors que je m'en veux mêler,
Sans trop de vanité, je vaux autant qu'un autre.
Comptez sur moy, vous n'avez qu'à parler,

Mr. HARPIN.

Je te suis obligé, Finette.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, Mr. HARPIN, FINETTE.

Me. ARGANTE.

ENfin voila l'affaire faite,
Je viens d'executer vôtre commission.
Que cette pauvre fille a de vocation !
Qu'elle se plaît dans la retraite !

Mr. HARPIN.

Ah, ma sœur ! nulle joye icy-bas n'est parfaite,
Et quand j'ay d'un côté la consolation
De voir ma fille au Couvent satisfaite,
La conduite d'un fils me jette
Dans une grande affliction.

SCE-

SCENE VII.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. VILAIN.

Mr. VILAIN.

TEnez voyons, Monsieur Harpin, de grace,
Si ce projet vous conviendra.

Me. ARGANTE

Qu'est ce, mon frere?

Mr. HARPIN.

On vous en instruira.

Mr. VILAIN.

C'est tout ce que l'honneur peut souffrir que je fasse.

Mr. HARPIN.

Fort bien. Vous avez mis...

Mr. VILAIN.

Que c'est un débauché;
A la tendresse paternelle
Un esprit tout-à-fait rebelle,
Que d'amitié cent fois vous avez recherché;
Un Insulteur de Guet, un Coureur de Tavernes,
Toujours à quelque Gueuse en secret attaché,
Batteur de Fiacre, & Briseur de Lanternes.

Mr. HARPIN.

Pas mal.

Mr. VILAIN.

Ce sont les faits desquels vous vous plaignez.

Me. ARGANTE.

C'est mon neveu qu'ainsi vous designez?

Mr. HARPIN.

Ouy, ma sœur.

Me. ARGANTE.

A present je vois ce que vous faites,
Ce sera fort bien fait de le morigener.

Mr. HARPIN.

Dans le déreglement puisqu'on voit qu'il persiste,

Qu'à mes conseils, aux votres il resiste,
A la vertu par force il faut le ramener.

Me. ARGANTE.

C'est un dessein qu'on ne peut condamner.

Mr. HARPIN.

Vous ne croiriez jamais ce que je viens d'apprendre.

Me. ARGANTE.

Quoy?

Mr. HARPIN.

Qu'ailleurs qu'entre nous il n'en soit point parlé.

Mr. VILAIN.

Non, non.

Mr. HARPIN.

L'on est à demi consolé
Lors qu'entre amis le cœur peut se répandre.

Me. ARGANTE.

Ouy, c'est bien dit.

Mr. HARPIN.

Le fait va vous surprendre.
Dans un vol de bijoux on dit qu'il est mêlé.

Me. ARGANTE.

Luy, mon frere?

Mr. HARPIN.

Ouy, luy-même. On me l'a fait entendre.

Me. ARGANTE.

Avecque des Voleurs mon néveu faufilé!
Ceux qui l'ont dit sont gens à pendre;
Et pour les croire, il faut avoir l'esprit troublé.

SCENE VIII.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. VILAIN, FINETTE.

FINETTE.

VOicy Merlin, qu'en hâte icy je vous amene
Pour vous dire, Monsieur...

HAR-

Mr. HARPIN.

Qu'il vien

Peut-être sçaura-t-il le fait dont il s'agit.
Nous allons voir.

SCENE IX.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. LAIN, MERLIN, FINETTE.

MERLIN.

J'Accours comme je vous ay
Et sans m'être en chemin permis la moin
pause,
Vous avertir....

Mr. HARPIN.

Fort bien. Mais avant toute chose
N'as-tu point ouy parler de certains Diama

MERLIN.

Fy donc, Monsieur.

Mr. HARPIN.

Non, parle.

MERLIN.

Bouche cl
Il faut avoir certains ménagemens....
C'est un vilain endroit, souffrez que je le ca

Mr. HARPIN.

Vous voyez bien... Mais dis, je
qu'on sçache
De mon fripon de fils tous les égaremens:

MERLIN.

A vous les déguiser, vous sçavez si je tâch
Mais je crains que cecy vous fâche.

Mr. HARPIN.

Il sçait la chose.

MERLIN.

Ouy, je la sçais tres-

Me. ARGANTE.

Est-ce un vol? dis.

MERLIN.

Un vol ; on le diroit à tort,
Et tres-mal à propos vous seriez allarmée :
Mais comme enfin le feu ne va point sans fumée...

Mr. HARPIN.

Au fait, au fait.

MERLIN.

J'y vais. Mais sur ces Diamans
J'obéïs à regret à vos commandemens.
De son Usurier ordinaire.
Mon Maître les a pris pour six fois mille écus,
Et le boureau ne les a revendus
Que deux mille à Monsieur son pere.

Me. ARGANTE.

A vous, mon frere ?

Mr. HARPIN.

A moy ?

MERLIN.

Nous le nierions en vain,
Vous en avez la preuve en main.

Mr. HARPIN.

Je ne sçais.

MERLIN.

Vous avez la memoire trop bonne.
Et tantôt Madame Brichonne...

Mr. HARPIN.

Je suis trahy.

Mr. VILAIN.

Monsieur Harpin !

Mr. HARPIN.

Ciel !

FINETTE.

Ecrivez Monsieur Vilain.

Me. ARGANTE.

Vous faites-là, Monsieur, un fort joly negoce.

MERLIN.

Si vous voulez, Monsieur, nous irons à la nôce
Tout se dispose pour cela,
Et mon Maître s'apprête incessamment.

SCENE X.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. VI
LAIN, MERLIN, FINETTE, UI
LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Voila
Avec Monſieur votre fils, une Dame.

Me. ARGANTE.
Qu'on les faſſe entrer.

Mr. HARPIN.
Le fripon!

MERLIN.
Au bout du compte, il a quelque raiſon.
Avant la nôce au moins vous devez voi
femme

SCENE XI.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. V
LAIN, CLITANDRE, CLIMENE
MERLIN, FINETTE.

Mr. HARPIN.
Je vay la recevoir d'une belle façon.
Comment, Pendart, dans ma maiſ
Oſes-tu bien venir avec cette effrontée
Etaler à mes yeux tes indignes amours?
Tu reconnois par de beaux tours
L'amitié que je t'ay portée!

CLITANDRE.
De vos bontez pour moy je connois la portée
Et je m'en ſouviendray toujours.
Moderez les tranſports de votre ame irritée.
Vous changerez, Monſieur, d'idée & c
diſcours
Quand vous verrez Madame Dorothée
Elle-même à vos yeux me prêter ſon ſecours,
Po

Pour vous faire souscrire au bonheur de mes jours.
De cet espoir mon ardeur s'est flattée.

Mr. HARPIN.

Et de cet espoir, moy, je vais rompre le cours.

CLIMENE *ostant son voile*

Non, Monsieur, je m'en suis trop hautement vantée,
Et je n'y feray pas un inutile effort.

Mr. HARPIN.

Que vois-je? Ah! tout le monde est contre moy.

FINETTE.

D'accord.

CLITANDRE.

J'adore Madame, elle m'aime.
Pour notre hymen donnez-nous votre voix.
Vous ne pouvez pour moy desaprouver un choix
Que vous aviez fait pour vous-même.

Me. ARGANTE.

Ah, ah, mon frere!

Mr. VILAIN.

Mon Cousin!

Mr. HARPIN.

Ouf!

FINETTE.

Ecrivez, Monsieur Vilain.

Mr. HARPIN.

Dans les derniers excéz on pousse ma colere;
Mais vous n'aurez jamais un seul sou de mon bien.

Me. ARGANTE.

Le grand mal! ils auront le mien.
Rendez-nous seulement celuy de feû leur mere,
Et nous ne vous demandons rien.

Mr. HARPIN.

Vous êtes de concert avec eux?

Me. ARGANTE.

Ouy, mon frere.

Mr. HARPIN.

Nous allons voir comment tout cecy tournera.

Je vais de ce pas à la grille
Malgré vous en tirer ma fille,
Luy donner un Epoux tout comme elle voudra,
Et me faire une autre famille.

FINETTE.

Vous n'irez pas bien loin, Monsr., car la voila.

SCENE XII.

Mr. HARPIN, Me. ARGANTE, Mr. VILAIN, CLITANDRE, CLIMENE, ANGELIQUE, VALERE, FINETTE, MERLIN.

Mr. HARPIN.

Comment donc ? qu'est-ce encor ? que veut dire cela ?

ANGELIQUE.

Mon retour ne doit point vous causer de surprise,
Vous revoyez une fille soumise
A suivre aveuglément vos loix.
Entre Monsieur & le Couvent, mon Pere,
Vous m'avez commandé tantôt de faire un choix,
Et c'est Monsieur que je préfere.

VALERE.

De sa haine, Monsieur, enfin j'ay triomphé,

Mr. HARPIN.

Le Monsieur Boniface est un fourbe fieffé.

VALERE.

Non, Monsieur, mais je suis Valere.

Mr. HARPIN.

Je suis trompé par tout, & tout me desespere.
Contre tous tant qu'ils sont, mon courroux va s'armer.

Mr. VILAIN.

Monsieur Harpin, c'est vous, qu'il faut faire enfermer.
Adieu.

SCE-

SCENE DERNIERE.

Me. ARGANTE, CLITANDRE, CLIMENE, VALERE, ANGELIQUE, Mr. VILAIN, FINETTE, MERLIN.

Me. ARGANTE.

Jusqu'au revoir, mon frere.
Grace au Ciel, mes enfans, l'injuste traitement
Qu'il avoit dessein de vous faire,
Tombe sur luy tres-justement.

FINETTE.

De cet exemple-cy faites un bon usage,
Profitez de sa honte & de son châtiment.
Quiconque veut prêcher aux autres d'être sage,
Doit commencer par vivre sagement.

FIN



ANGELIQUE
ET
MEDOR,
COMEDIE.
DE
MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

Mr. GUILLEMIN.

Mad. BELISE.

ISABELLE, fille de Mad. Belise.

ERASTE, son Amant.

MERLIN, Valet d'Eraste.

LISETTE, servante de Belise.

DORISE.

CLEANTE, Musicien.

Mr. NICOLAS.

LANGEVIN, Valet de Guillemin.

Violons.

La Scene est à Paris.



ANGELIQUE ET MEDOR, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, MERLIN, ERASTE.

LISETTE.

IL n'y a point d'autre moien de vous rendre heureux, qu'un bon enlevement, j'en demeure d'accord ; mais je doute qu'Isabelle y veuille consentir.

ERASTE.

Mais n'as-tu point essayé deja de la persuader.

LISETTE.

Oui, mais il y a bien des choses à dire là-dessus.

MERLIN.

Morbleu, si j'avois comme elle une Mere qui me fit enrager, & que quelqu'un me voulut enlever, le marché seroit bientôt fait, je t'en repons.

LISETTE.

Monsieur Guillemin son Amant n'est pas moins incommode que sa Mere. Ils ne la quittent jamais de vuë, & quand l'un la quitte, l'autre la reprend. Mais enfin vous voici dans la maison, c'est déja une grande avance, & vous jugez bien que ce n'est pas sans raison que je me suis hazardée de vous faire venir.

MERLIN.

Ah vraiment tu ne fais jamais rien que par compas & par mesure, & tu es la raison même.

LISETTE.

Aucun de ces gens ici ne vous a jamais veus ni l'un ni l'autre.

ERASTE.

Je ne croi pas.

MERLIN.

Nous avons pris pour cela toutes les precautions que tu nous avois recommandées.

LISESTE.

Vous avez fort bien fait. Il est important qu'on ne vous connoisse point ici, afin que vous y puissiez passer pour toute autre chose que ce que vous étes.

ERASTE.

Comment?

MERLIN.

Je suis fort content de ce que je suis, & ne me veux point changer pour un autre.

LISETTE.

Monsieur Guillemin pour plaire à sa Maîtresse veut lui donner un grand regal.

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Pourquoi tant pis.

MERLIN.

C'est que quand on regale les Dames on n'est pas longtems sans leur plaire.

LISETTE.

Oh, va, va, il y a des gens qui ne feroient autre chose toute leur vie que regaler sans qu'on les regale de la moindre chose.

ERASTE.

Et quel regal pretend-il lui donner ?

LISETTE.

Devinez.

ERASTE.

Dis-le moi, je te prie, je ne sçai point deviner.

LISETTE.

Un Opera.

ERASTE.

Isabelle va aujourd'hui à l'Opera?

LISETTE.

Non, c'est un Opera que l'on chantera ici, & où Isabelle même doit chanter.

ERASTE.

Mais vraiment voilà une grosse depense.

LISETTE.

Oh, ce ne sera qu'un diminutif d'Opera.

ERASTE.

Mais de quel secours nous peut-être ce dessein, où il est de faire un Opera.

LISETTE.

Il cherche des Musiciens de tous côtez.

MERLIN.

Voilà une marchandise bien rare. Il n'aura pas de peine à en trouver, toutes les rues en sont pleines; ce n'est pas que les bons se font bien valoir, & l'on n'en trouve pas comme on veut.

LISETTE.

Va, va, les plus mediocres seront excellens ici, nous n'avons pas affaire à un habile homme. Je lui ai dit que j'en connoissois d'admirables.

MERLIN.

Ah je te vois venir, tu nous va faire chanter à l'Opera.

LISETTE.

Justement.

MERLIN.

Je m'en suis bien douté.

ERASTE.

Mais je ne sçai presque point chanter.

LISETTE.

Je serai bien de la partie moi qui ne fais que heurler. Vous ferez comme vous pourrez, & vous aurez du moins ainsi les moiens d'entretenir Isabelle, & de la disposer, s'il est possible, à se delivrer de la tyrannie où elle est.

ERASTE.

Je ferai ce que tu voudras.

MER-

MERLIN.

Mais moi qui ne sçais point chanter du tout.

LISETTE.

Tu moucheras les chandelles.

MERLIN.

L'ignorante, est-ce qu'on mouche les chandelles à l'Opera?

LISETTE.

Eh bien tu feras aller les machines.

MERLIN.

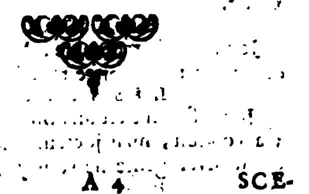
Oh pour cela je m'en acquiterai fort bien. Tu n'as qu'à faire mettre Monsieur Guillemin dans quelqu'une, je lui ferai bientôt casser le cou.

LISETTE.

Cela ne seroit point trop mal-aisé, mais j'ai peur qu'il n'y ait point de machines à cet Opera-ci; car ce n'est plus la mode, & cela coûte trop.

MERLIN.

Je chanterai de mon mieux en tout cas, & je tiendrai toûjours bien mon coin dans les chœurs. Je me souviens que je chantois au Lutrin de nôtre Village.



SCENE II.

ISABELLE, ERASTE, LISETTE, MERLIN.

ISABELLE.

AH bon Dieu, Erafte, que venez-vous faire ici?

ERASTE.

Ce que j'y vien faire, Mademoifelle, helas! pouvez-vous me le demander. Il y a huit jours que je ne vous ai vuë.

ISABELLE.

Cette abfence m'auroit fait mourir de chagrin, fi Lifette ne m'avoit rendu de vos lettres.

LISETTE.

Mais que diantre venez-vous faire ici-bas vous, & comment avez-vous pu échaper des pattes de Madame vôtre Mere?

ISABELLE.

Je ne fçaurois te le dire Lifette, mais je fçai bien que c'eft un bon genie qui m'a conduite ici, puifque j'y trouve Erafte.

ERASTE.

Je vous fuis redevable, Madame. Eh comment reconnoître tant de bontez.

LISETTE.

Je ne fçay fi c'eft un bon genie qui vous y a conduit, mais je crains bien que quelque mauvais genie ne vous y vienne trouver.

ver. Eh remontez auprés de Madame vôtre Mere si vous m'en croyez.

ERASTE.

Ah souffre-nous, Lisette, un moment d'entretien.

LISETTE.

Elle prendra mieux son tems une autre fois. Laissez-la aller.

ISABELLE.

Nous ne dirons qu'un mot.

LISETTE.

Ah tout est perdu, j'entens quelqu'un, vous verrez que ce sera Monsieur Guillemin lui-même, heureusement il a toûjours quelques musiciens avec-lui.

ISABELLE.

Comment ferons-nous?

LISETTE.

Entrez vite dans cette salle, il y a des portes, & si l'on veut vous surprendre par l'une, vous vous echaperez par l'autre.

MERLIN.

Oui, & il faudra nous aller cacher parmi les fagots. Le grenier est-il ouvert encore?

LISETTE.

Eh mort de ma vie entrez donc si vous voulez. Je m'en vais tâcher d'amuser vôtre Mere, & je redescendrai tout aussitôt pour te presenter à Monsieur Guillemin.

MERLIN.

Ne me fais guere attendre au moins, car il m'ennuye comme tous les diables quand je n'ai personne avec qui causer.

LISETTE.

Va vite.

SCENE III.

Mr. GUILLEMIN, LISETTE, Deux MUSICIENS.

LISETTE.

AH par ma foi, Monsieur, vous faites bien de venir. Il est deja venu plus de vingt musiciens & autant de danseurs pour vous parler; car c'est ici le bureau d'adresse aussi bien que chez vous.

GUILLEMIN.

Que ne leur disois-tu d'attendre.

LISETTE.

Je leur ai dit aussi. Mais vriament ces Messieurs-là; & les danseurs sur tout sont bien des gens à demeurer en place.

GUILLEMIN.

Celà est vrai. Que fait Isaballe?

LISETTE.

Elle est là haut avec Madame.

GUILLEMIN.

Je vais leur donner le bon soir.

LISETTE.

Attendez, Monsieur, voilà un de ces Messieurs dont je vous ai parlé, qui n'a pas eté si impatient que les autres, & qui attendoit pour vous faire la reverence.

GUILLEMIN.

Est-il bien habile celui-ci?

LISETTE.

Comment ! c'est un des premiers hommes du monde. Recevez-le bien honnetement au moins.

GUILLEMIN.

Qu'il vienne, il faut le voir, & s'il est si habile, je ferai bien-aise de me decharger sur lui de tout cet embarras ci, car je commence à en avoir la tête bien rompue franchement.

SCENE IV.

MERLIN, LISETTE, Mr. GUILLEMIN.

LISETTE.

PRens bien garde de ne le laisser pas echaper, il viendroit surprendre nos amans.

MERLIN.

Hé, va, va, quand il les surprendroit, la musique remediera à tout.

LISETTE.

Ne te fie point trop à celà, & ne le laisse point aprocher d'ici.

MERLIN.

Ne te mets point en peine, va.

GUILLEMIN.

Voilà un musicien plaisamment bati.

SCENE V.

Mr. GUILLEMIN, MERLIN.

MERLIN.

MOnsieur, je vous souhaite le bon jour.

GUILLEMIN.

Serviteur, Monsieur.

MERLIN.

J'ai apris, Monsieur, que vous vouliez faire jouer un Opera, & je viens ici pour vous en feliciter, & pour vous assurer que j'en suis fort aise.

GUILLEMIN.

Et l'on m'a dit à moi que vous etiez un fort habile homme, Monsieur.

MERLIN.

Oh Monsieur, on vous a dit juste: Et vous en serez convaincu, si mes petits services vous sont agreables.

GUILLEMIN.

Vous me faites plaisir.

MERLIN.

Je puis dire sans vanité que je suis le premier homme du monde pour la composition.

GUILLEMIN.

J'en suis ravi, je vous assure.

MERLIN.

Je fis l'année passée un Opera Turc qui est la plus belle chose du monde.

GUILLEMIN.

Un Opera Turc.

MERLIN.

Oui vraiment un Opera Turc. Celà vous étonne ! Oh je fais de Opera de toutes façons moi, & tenez j'en ai fait un où il y a toutes sortes d'airs & toutes sortes de langues, & celà est si beau, celà passe si fort l'imagination que les plus habiles gens n'y comprennent rien.

GUILLEMIN.

Comment diantre.

MERLIN.

Laisse-moi faire seulement, je vous servirai un plat de mon métier, dites-moi un peu, vous avez déja quelques musiciens apparemment.

GUILLEMIN.

J'en ai déja retenu quelques-uns, mais il m'en manque encore trois ou quatre.

MERLIN.

Trois ou quatre, hem. Ce n'est rien que celà. Vous avez des danseurs.

GUILLEMIN.

Il m'en doit venir encore.

MERLIN.

Et des danseuses, en avez-vous de belles ?

GUILLEMIN.

Je n'ai point envie d'en prendre. Celà me paroit trop marionnette.

MERLIN.

Comment, mort de ma vie, point de danseuses! vous n'y songez pas, Monsieur, point de danseuses à un Opera; sçavez-vous bien que c'est le saupiquet d'un Opera que des danseuses.

GUILLEMIN.

Il en faudra donc avoir.

MERLIN.

Eh voyez l'effet qu'elles font dans Roland avec ces petites baguettes dorées. Cela n'est-il pas admirablement beau.

GUILLEMIN

Celà est vrai, mais celà coutera de l'argent.

MERLIN.

Bon, presque rien. Il ne vous en faudra que quatre.

GUILLEMIN.

En connoissez-vous quelques unes.

MERLIN.

Oh nous en trouverons de reste.

GUILLEMIN.

J'ai ouï parler d'une certaine Mademoiselle Mandane, qui danse parfaitement bien dit-on.

MERLIN.

Elle est à la campagne.

GUILLEMIN.

Pour long-tems?

MERLIN.

Pour quelques mois.

SCENE VI.

Mad. BELISE, Mr. GUILLEMIN, MERLIN.

BELISE.

AH, ah, bon jour, Monsieur, où est donc ma fille ?

GUILLEMIN.

Est-ce qu'elle n'étoit pas là haut avec vous ?

MARTON.

Gare la musique.

BELISE.

Lisette m'avoit dit que vous etiez ici bas ensemble.

GUILLEMIN.

Et la même Lisette vient de me dire qu'elle étoit dans vôtre chambre aves vous.

MERLIN *à la porte de la Salle.*

Air Dandimion.

Separez-vous, separez-vous heureux Amans.

BELISE.

Qu'est-ce à dire celà, Lisette.

MERLIN *à Guillemin.*

Voilà un des plus beaux airs qu'on ait jamais fait, Monsieur.

GUILLEMIN.

Il n'est pas maintenant question de la beauté d'un air, Lisette.

MERLIN *à Belise*

C'est Diane & Endimion qui sont ensemble.

BELISE.

Je n'ai que faire de Diane ni d'Endimion. Lisette...

MERLIN *à Mr. Guillemin.*

Le Soleil cherche à les surprendre.

GUILLEMIN.

Hola, Lisette.

MERLIN.

Mais l'Aurore qui est une fort bonne personne vient toute effrayée qui leur chante. Separez-vous heureux Amans.

GUILLEMIN.

Hé, de grace, Monsieur, laissez là le Soleil & l'Aurore en repos.

GUILLEMIN & BELISE.

Lisette!

SCENE VII.

Mad. BELISE, Mr. GUILLEMIN, LISETTE, ERASTE.

LISETTE.

LIsette, Lisette, hé bien Lisette. Vous aimez bien à faire du bruit.

BELISE.

Eh! d'où viens-tu coquine?

LISETTE.

On ne sçait auquel entendre dans cette diantre de maison ici. Tenez, voilà encore un musicien qui vous demande, parlez-lui si vous voulez.

GUILLEMIN.

Où est Isabelle?

LISETTE.

Que sçai-je moi. Me l'avez-vous donnée à garder?

BELISE.

Tu m'as dit qu'elle étoit avec Monsieur.

LISETTE.

Je le croyois comme celà, parce que je ne le voyois pas avec vous.

GUILLEMIN.

Et tu m'as dit à moi qu'elle étoit avec Madame.

LISETTE.

C'est que je ne vous voyois point avec elle.

BELISE.

Et où est-elle maintenant?

LISETTE.

Oh par ma foi, je ne sçai que repondre à cette heure, car vous voilà tous deux ici, & elle n'y est pas. Il faut pourtant bien qu'elle soit quelque part. Vous voilà bien en peine, elle ne se perdra pas dans cette maison une fois. Je m'en vais la chercher, & lui dire que vous la demandez.

BELISE.

Non, non, j'y veux aller moi-même. Il y a là-dessous quelque intrigue que je decouvrirai peut-être.

GUILLEMIN.

C'est fort prudemment fait.

LISETTE.

Oh par ma foi je vous en defie. Je ne crains rien moi, & j'y vais avec vous pour vous montrer que je n'y entens point de finesse.

MERLIN.

Les moineaux étoient drus, mais ils sont denichez.

SCENE VIII.

Mr. GUILLEMIN, ERASTE, MERLIN.

ERASTE.

J'Ai peutetre mal pris mon tems, Monsieur, pour venir chez vous.

GUILLEMIN.

Pardonnez-moi, Monsieur.

MERLIN.

Ah! que vois-je? Et quel bonheur vous ameine ici? que je suis aise de vous voir.

ERASTE.

Tire-moi d'ici, je te prie, j'y vais faire une mauvaise figure.

MERLIN.

Laissez-moi faire. Voilà le premier homme de la profession, & je vous trouve bien heureux s'il vient ici pour être de vôtre Opera.

Mon-

GUILLEMIN.

Monsieur, je suis vôtre serviteur. Il a fort bon air vraiment, & l'on voit peu de Musiciens d'aussi bonne mine.

MERLIN.

Faites-lui bon accueil, ce sera la meilleure piece de vôtre sac.

GUILLEMIN.

Oui, oui, Monsieur me dit tous les biens imaginables de vous.

ERASTE.

Je lui suis fort obligé.

MERLIN.

Oh je lui en dis moins qu'il n'y en a.

GUILLEMIN.

Que vous etes le plus habile homme du monde.

ERASTE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

MERLIN.

Je voudrois bien en savoir autant que lui, & s'il vouloit bien chanter quelque chose devant vous...

ERASTE.

Es tu fou.

MERLIN.

Mon Dieu, non, je ne suis point fou, laissez-moi faire, vous dis-je; Vous venez aparemment ici pour étre de l'Opera de Monsieur?

ERASTE.

Si celà peut lui faire plaisir, c'en sera un fort grand pour moi de lui étre utile à quelque chose.

MERLIN.

Voilà un Musicien qui sçait vivre, celui-là.

GUILLEMIN.

Je le voi bien, vraiment. Il a la phisionomie heureuse tout-à-fait.

MERLIN.

C'est un charme de lui voir chanter de ces grands airs, là, de ces airs qui enlevent.

GUILLEMIN.

Je serois ravi de l'entendre.

MERLIN.

Il fera tout ce que vous voudrez.

ERASTE.

Il a perdu l'esprit.

MERLIN.

Il n'est pas comme ces impertinens Musiciens qui se font tirer l'oreille pour chanter, & qui ne chantent aprés rien qui vaille, n'est-il pas vrai.

ERASTE.

J'enrage. Ce maraut-là prend plaisir à me chagriner.

MERLIN.

Ce n'est pas que vous n'avez point ici de gens pour accompagner.

GUILLEMIN.

Il y en a chez moi qui concertent. Il ne faut que les envoyer querir. Haye, Langevin, Langevin.

SCENE IX.

Mr. GUILLEMIN, LANGEVIN. ERASTE, MERLIN.

LANGEVIN.

QUe voulez-vous, Monsieur?

MERLIN.

Attendez. Faisons encore autre chose; s'il y avoit quelque personne ici avec qui il put chanter une Scene entiere, celà seroit beaucoup mieux.

ERASTE.

Qu'est-ce que cet animal là veut faire?

SCENE X.

Mr. GUILLEMIN, ERASTE, MERLIN, LISETTE, LANGEVIN.

LISETTE.

ISabelle est trouvée, Monsieur.

GUILLEMIN.

Va-t-en lui dire que je la prie de venir ici chanter avec un habile Musicien.

ERASTE.

Ah! je commence à respirer.

MERLIN *à Lisette.*

Non, non, attendez. Il vaudroit mieux je croi qu'ils concertassent quelque tems avant que de chanter devant vous, & vous en auriez plus de plaisir.

GUILLEMIN.

Vous avez raison.

LISETTE.

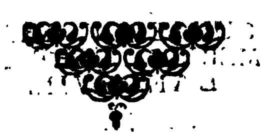
Assurement, & quand les choses sont concertées, elles en vont beaucoup mieux.

ERASTE.

Me voilà prêt à faire tout ce que vous voudrez.

GUILLEMIN.

Eh bien, Lisette, conduisez Monsieur à l'appartement de Madame, & priez Isabelle de concerter avec lui quelque Scene de Roland pour chanter ici dans un moment. Et vous, Langevin, allez avertir les gens qui sont chez moi de venir ici tout à l'heure avec leurs instrumens.



SCENE XI.

Mr. GUILLEMIN, MERLIN.

MERLIN.

Voilà qui est de fort bon sens. Et cependant qu'ils concerteront tous ensemble, achevons nous de prendre les mesures qu'il faut pour vôtre Opera.

GUILLEMIN.

C'est fort bien dit. Où en étions-nous demeurez.

MERLIN.

Nous en étions sur la campagne de cette Demoiselle, je croi.

GUILLEMIN.

Ah vous avez raison. Eh bien comment ferons nous pour ces Danseuses.

MERLIN.

Si vous voulez me laisser le soin de tout celà, vous n'avez que faire de vous mettre en peine de rien, & j'aurai soin de tout.

GUILLEMIN.

Parbleu vous me ferez grand plaisir.

MERLIN.

Oh ça quel Opera voulez-vous?

GUILLEMIN.

Mà foi, je ne sçai pas bien encore. Conseillez-moi un peu là-dessus.

MERLIN.

Mais vous ne voulez pas faire faire un Opera tout exprés ?

GUILLEMIN.

Celà feroit trop long ; & cela couteroit trop.

MERLIN.

Vous avez raiſon, & il faudroit avoir à faire à quelque miſerable Poëte qui vous vendroit bien cher de mehante marchandiſe, & qui vous feroit enrager.

GUILLEMIN.

Vous avez raiſon.

MERLIN.

Je ſçai ce que c'eſt que tout celà : mais pour y avoir paſſé : il n'y a rien qui faſſe tant jurer un muſicien qu'un Poëte, & la Muſique & la Poëſie ne s'acordent jamais bien enſemble quand elles travaillent par interêt l'une pour l'autre. C'eſt pourquoi vous ferez beaucoup mieux de vous ſervir de quelque Opera que vous trouverez tout fait.

GUILLEMIN.

Aſſurement.

MERLIN.

Et comme il aura déja fait enrager quelqu'un, vous n'aurez pas tant à y enrager vous.

GUILLEMIN.

Celà eſt vrai.

MERLIN.

Voulez-vous prendre Cadmus avec le Prologue du Serpent Pithon. Il n'y a rien de plus beau que celà.

GUIL-

GUILLEMIN.

Oh non, il y a là dedans une certaine pluye de feu qu'il faut faire avec de la poudre à canon, & cela n'est bon qu'à faire crever les gens.

MERLIN.

Athys vous acommoderoit-il mieux ?

GUILLEMIN.

Athys ?

MERLIN.

Oui.

GUILLEMIN.

Non, il y a dans cet Opera une vieille sempiternelle qui veut debaucher un jeune Prêtre, & celà n'est point du tout de bon exemple.

MERLIN.

Alceste sera peut-être mieux vôtre fait.

GUILLEMIN.

Point du tout. Il y a dans celui-là un enterrement qui est trop triste & ennuyeux.

MERLIN.

Ah, Monsieur, c'etoit quelque chose de beau que l'assaut qu'on donnoit à cette Ville sur le Theatre. Vous souvient-il d'Alcide qui prend le pont à coups de baton, il y a quelque chose de grand là-dedans.

GUILLEMIN.

Cet Opera là ne me plait point.

MERLIN.

Il faut donc prendre Amadis.

GUILLEMIN.

Amadis. N'est ce point où il y a des

fantassins armez de fer blanc qui courent la bague les uns contre les autres.

M E R L I N.

Justement.

G U I L L E M I N.

Celà est joli. Mais j'aime mieux Roland que tout celà.

M E R L I N.

Eh bien Roland, soit. Vous choisissez fort bien.. C'est le plus beau de tous les Opera que Roland.

G U I L L E M I N.

Et voiez le mauvais gout du siecle, on disoit d'abord qu'il ne valoit rien, & qu'il n'y alloit personne.

M E R L I N.

Oh, Monsieur, quelque mechant que soit un Opera, il ne manquera pourtant jamais d'y avoir du monde, & il y a un certain commerce & une certaine liaison des troisiémes loges avec le parterre qui attire bien des gens. Venons à Roland. Il faudra bien un monde là-dedans. Il y a des troupes d'Insulaires, des troupes d'Indiens, d'Amours, de Sireines, de Dieux de Fleuves, d'Amans enchantez; des Troupes de Bergeres, & de Fées, sans compter les ombres des Heros, & ce sont là bien des troupes au moins. J'aimerois presque autant lever une Armée.

G U I L L E M I N.

Il n'en faudra guere avoir de chaque façon.

MERLIN.

Si c'etoit encore comme ces autres Operas, où il n'y a quasi que des Nimphes, nous en aurions facilement un bon nombre, & c'est comme vous sçavez une marchandise dont on ne manque pas dans ce pays-ci. Mais voilà une petite personne du bois dont on les fait qui vous en veut, je croi.

SCENE XII.

Mr. GUILLEMIN, MERLIN, DORISE.

GUILLEMIN.

Souhaitez-vous quelque chose, Mademoiselle.

DORISE.

Je cherche Monsieur Guillemin.

GUILLEMIN.

C'est moi-même.

DORISE.

Je suis vôtre servante, Monsieur.

GUILLEMIN.

Puis-je quelque chose pour vôtre service ?

DORISE.

On dit que vous faites un Opèra, Monsieur, & je viens vous prier que j'en sois.

GUILLEMIN.

Fort volontiers. Elle est fort jolie, & je croi qu'elle parera bien le Theatre.

MERLIN.

Oui vraiment.

GUILLEMIN.

Quel age avez-vous, ma belle.

DORISE.

Quinze ans & demi, Monsieur.

MERLIN.

Voilà un veritabla age d'Opera.

GUILLEMIN.

Et sçavez-vous la musique?

DORISE.

Non, Monsieur.

GUILLEMIN.

Mais vous chantez un peu.

DORISE.

Oh, Monsieur, je sçai presque tous les airs du dernier Opera.

GUILLEMIN.

De Roland?

DORISE.

Oui, Monsieur.

MERLIN.

Voilà justement ce qu'il nous faut.

GUILLEMIN.

Qu'elle est migonne.

MERLIN.

Oui vraiment, & on feroit un fort joli Opera avec une demi-douzaine de filles comme elle.

GUILLEMIN.

Vous avez déja chanté quelque part?

DORISE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais on m'a dit que je n'avois qu'à chanter à un Opera pour me faire connoître & avoir de la reputation.

MERLIN.

Oh tout d'abord, celà est seûr.

GUILLEMIN.

Hé bien, attendez ici quelque tems, & nous verrons ce que vous savez faire.

SCENE XIII.

Mr. GUILLEMIN, DORISE, CLEANTE, MERLIN.

CLEANTE en chantant.

Je quitte l'Opera,
Y chante qui voudra,
Puisqu'on y veut retrancher nos gages,
Je n'y veux plus chanter davantage.

Qui est Monsieur Guillemin de vous deux, est-ce vous?

MERLIN.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi.

GUILLEMIN.

Que voulez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ah c'est donc vous, Monsieur, qui voulez faire un Opera.

GUIL-

GUILLEMIN.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

CLEANTE.

Par ma foi vous ferez un fort bel Opera si vous en venez à bout.

GUILLEMIN.

Eh la raison?

CLEANTE.

La raison, c'est que vôtre Opera ne vaudra rien du tout, à moins que je n'en sois, & que si vous ne m'en priez bien fort, & que vous ne m'en donniez bien de l'argent, je n'en veux pas être.

GUILLEMIN.

Il s'en faudra passer: Mais voyez qu'il prend bien de la peine de venir ici pour me dire qu'il ne veut point être de mon Opera...

MERLIN.

Je n'ai jamais rien vu de plus insolent que la musique.

CLEANTE.

Et comment ferez-vous pour vous passer de moi.

GUILLEMIN.

Comment? Comme si vous n'etiez pas au monde.

MERLIN.

Fort bien. Allons ferme.

GUILLEMIN.

J'ai de plus habiles gens que vous ne serez de vôtre vie.

MERLIN.

Assurement.

GUIL-

GUILLEMIN.

Et je n'ai que faire de vous.

CLEANTE.

Vous n'avez que faire de moi! .....

GUILLEMIN.

Non.

CLEANTE.

He bien, je veux être des vôtres.

MERLIN.

Ah je reconnois bien ici la musique. Elle fait toûjours le contraire de ce qu'on souhaite.

GUILLEMIN.

La musique est une extravagante.

MERLIN.

Oh, il y a musique, & musique Monsieur, & ma musique à moi est musique de fort bon sens.

CLEANTE.

J'ai encore quelques-uns de mes camarades qui en seront aussi.

GUILLEMIN.

Je ne veux point d'eux, s'ils sont faits comme vous.

MERLIN.

Ne vous chargez point de ces gens-là, Monsieur.

GUILLEMIN.

Je n'ai garde.

MERLIN.

Ce sont de ces brouillons d'Opera, qui ne peuvent demeurer en repos.

CLEANTE.

J'ai un de mes amis qui est le premier homme du monde pour abattre les mai-

sons

sons, pour deraciner les arbres, pour faire le possedé enfin, & c'est le plus agreable enragé que l'on aye vu depuis longtems.

MERLIN.

Voila quelque chose de bien difficile à un musicien que de faire le fou. Il n'y en a pas un qui ne jouat un Role comme celui-là en perfection.

CLEANTE.

Il n'y en a pas un qui puisse approcher cet homme là.

MERLIN.

Ah vraiment il me falloit voir à Brusselle dans un certain Opera. Je ne me souviens plus quel Role j'y jouois. Attendez, c'etoit Hercule mourant. Justement quand j'entrois dans cette fureur je trouvois un homme auprés de moi, je le prenois par les pieds, & je lui cassois la tête contre les murailles. Tout le monde étoit charmé de celà.

GUILLEMIN.

Comment diantre, celà devoit être fort beau.

MERLIN.

Eh tenez, je m'en vai repasser cette Scene-là avec vous. Tenez-vous bien.

GUILLEMIN.

Non, s'il vous plaît, celà n'est pas necessaire.

MERLIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est pour lui faire voir seulement.

GUILLEMIN.

Je n'ai que faire de celà.

MER-

MERLIN.

Eh bien je la repasserai avec lui. Ce sera la même chose.

CLEANTE.

Avec moi? Oh je n'ai jamais joué que de grands Roles, & je ne me veux pas abaisser à en joüer de petits comme celui de cet homme-là. Repassez vôtre Scene avec Madamoiselle si vous voulez.

MERLIN.

Oh, ce n'est pas la même chose. La tête d'une femme ne se manie pas comme celle d'un homme. La peste, qu'elle est bien plus dure à casser.

SCENE XIV.

Mr. GUILLEMIN, DORISE, CLEANTE, MERLIN, LANGEVIN.

LANGEVIN.

MOnsieur, voilà ces Messieurs les Instrumens, voulez-vous qu'ils entrent?

GUILLEMIN.

Dis-leur qu'ils attendent là-dedans. Va demander là-haut en même tems si l'on veut prendre la peine de decendre.

SCENE XV.

Mr. GUILLEMIN, DORISE, MERLIN, CLEANTE.

CLEANTE.

VOus allez donc repeter quelque chose de vôtre Opera?

GUILLEMIN.

Oui, Monsieur, & vous nous ferez plaisir de nous laisser en repos.

CLEANTE.

Ah parbleu, je veux voir celà.

MERLIN.

Nous ne pouvons rien faire quand on nous regarde.

CLEANTE.

Il n'importe, puisque je suis ici, je demeurerai avec vôtre permission.

GUILLEMIN.

Oui.

MERLIN.

Allons dehors.

CLEANTE.

Mon petit ami......

MERLIN.

Oh que diantre, Monsieur, laissez-le là, plus on est de fous, plus on rit.

SCENE XVI.

Mr. GUILLEMIN, DORISE, CLEANTE, MERLIN, LANGEVIN, Mr. NICOLAS, Violons.

LANGEVIN.

LEs voilà qui vont descendre. Mais Madame ne peut pas venir, elle.

GUILLEMIN.

Et pourquoi?

LANGEVIN.

C'est qu'elle est là-haut avec un Fripier Pour des habits.

GUILLEMIN.

Ah, ah.

LANGEVIN.

Il y a encore un accommodeux de plumes qui attend pour lui parler.

GUILLEMIN.

Fort bien. Oh ça, afin que personne ne nous interrompe, allez dire qu'on ferme la porte à la clef, & qu'on ne laisse entrer qui que ce soit.

MERLIN.

Comment diantre, fermer la porte à la clef, celà ne vaudroit rien pour vous. Attendez attendez Monsieur, les valets sont des maraunts qui ne font jamais bien ce qu'on leur

leur commande, & qui nous feroient entrer ici mille gens par compere & par commere. Je vais faire fermer la porte moi-même, & en prendrai la clef dans ma poche.

GUILLEMIN.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de vous donner cette peine. Allez vite, je vous en prie.

MERLIN.

Laissez moi faire.

SCENE XVII.

Mr. GUILLEMIN, CLEANTE, DORISE, Mr. NICOLAS, Violons.

GUILLEMIN.

ÇA, Monsieur, assez-vous donc, & vous Mademoiselle mettez-vous là, & ne nous faites point de bruit, s'il vous plaît. Oh ça, Monsieur, tous vos gens sont-ils-ici.

Mr. NICOLAS.

Oui, Monsieur.

GUILLEMIN.

Ne vous manque-t-il point quelque dessus?

Mr. NICOLAS.

Non, Monsieur.

Ont

GUILLEMIN.

Ont-ils bien tous leurs parties ?

Mr. NICOLAS.

Oui, Monsieur.

GUILLEMIN.

Voilà un diable d'Opera ; qui me donne deja bien de la peine.

SCENE XVIII.

Mr. GUILLEMIN, ISABELLE, ERASTE, LISETTE, MERLIN, CLEANTE, DORISE, Mr. NICOLAS, Violons.

MERLIN.

Personne n'entrera sans mon congé, & n'en sortira point que je ne le mette dehors.

GUILLEMIN.

Fort bien, qu'allez-vous chanter.

ERASTE.

Une Scene de Roland, Monsieur, comme vous l'avez dit.

GUILLEMIN.

Et quelle Scene encore ?

ERASTE.

C'est une Scène qui vous paroitra toute nouvelle, & qu'il faut que vous supposiez, s'il vous plait, au commencement du quatrieme Acte lors qu'Angélique &

Medor sont tous prets à partir.

GUILLEMIN.

Mais nous n'avons que faire de cette Scene-là nous.

MERLIN.

Pardonnez-moi vraiment, & ce sera le beau d'encherir sur l'autre Opera.

LISETTE.

Monsieur a raison.

GUILLEMIN.

Mais ces Messieurs n'ont point les parties de cette Scene-là.

MERLIN.

Oh bien, ils n'ont qu'à jouer à la rencontre.

GUILLEMIN.

Vraiment à la rencontre, cela ne vaudra rien.

ERASTE.

Nous n'avons pas besoin d'instrumens pour cette repetition.

GUILLEMIN.

Allons donc.

MERLIN *à Eraste.*

Vôtre Scene est bien concertée.

ERASTE.

Tout va le mieux du monde. Mais il nous manque encore quelque voix.

MERLIN.

Je vous seconderai comme il faut.

LISETTE.

Et moi je vais vous donner vôtre ton.

Elle chante.

Que Medor est heureux,
Angelique a comblé ses vœux.

ERASTE chante.

Pour jouir d'un bonheur extreme
Il faut s'eloigner de ces lieux,
Thersandre peut nous être utile.

ISABELLE chante.

Voudra t-il servir nôtre Amour,
Et nous conduire au Port par quelque heureux detour.

MERLIN.

Je suis donc Thersandre, moi.

GUILLEMIN.

Fort bien.

MERLIN.

Et que faudra t-il que je reponde à tout ce que vous me dites?

ERASTE.

Rien du tout. Vous nous accorderez ce que nous souhaitons. Vous passez devant nous pour nous conduire au Port, & nous vous suivons.

LISETTE.

Celà irà parfaitement bien comme celà.

MERLIN.

Ah j'entens; repetons celà encore une fois, s'il vous plait, comme si nous étions sur le Theatre, & donnons-y bien tout le tems qu'il faut. Allons, recommencer cette fin.

ISABELLE repete.

Voudra-t-il servir nôtre amour,
Et nous conduire au Port par quelque heureux detour.

MERLIN.

Fort bien. Et quand vous avez achevé, je fais une grande reverence, & je passe

comme cela le premier, vous marchez aprés avec precipitation. Allons donc, faisons bien cette fuite-là. C'est le principal.

SCENE XIX.

Mr. GUILLEMIN, LISETTE, CLEANTE, DORISE, Mr. NICOLAS, Violons.

LISETTE.

EH bien, ne voilà-t-il pas des musiciens comme il faut pour un Opera?

GUILLEMIN.

Assurement.

LISETTE.

Ce sont des gens qui entendent bien le Theatre.


SCE-

SCENE XX.

Mr. GUILLEMIN, MERLIN, LISETTE, CLEANTE, DORISE, Mr. NICOLAS. Violons.

GUILLEMIN.

AH, ah, où sont-il donc allez ?

MERLIN chante.

J'ai vu partir du Port cette Reine si belle.

LISETTE.

Angelique est partie ?

MERLIN chante.

Et Medor avec elle ;
Je viens de leur ouvrir la porte, heureusement
J'en avois la clef.

GUILLEMIN.

Qu'est-ce que celà veut dire ?

MERLIN.

Celà veut dire qu'Isabelle & le Musicien sont allez achever l'Opera.

GUILLEMIN.

Isabelle & le Musicien ?

MERLIN.

Ils vont se marier ; c'est leur unique soin.

GUILLEMIN.

Ils vont se marier ?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

GUILLEMIN.

Ah ! me voilà tout hors de moi-même.

MERLIN *chante.*

Il s'agite.

LISETTE *chante.*

Il menace.

MERLIN *chante.*

Il pâlit.

LISETTE *chante.*

Il soupire.

CLEANTE.

Morbleu cet Opera me fait crever de rire.

MERLIN.

Monsieur ne joüe pourtant pas mal Roland.

GUILLEMIN.

Ah traître c'est toi qui m'as fait cette piece-là.

Il jette son chapeau, sa perruque & se deboutonne.

MERLIN.

Il est vrai que je les ai aidez de mon mieux.

GUILLEMIN.

Ah pendart, il faut que je t'assomme.

MERLIN.

Oh par ma foi, si vous vous mettez à repasser le Rolle de Roland, je repasserai celui d'Hercule, je vous en avertis.

GUILLEMIN.

Coquin.

SCENE XXI.

Mr. GUILLEMIN, Mad. BELISE, DORISE, CLEANTE, LISETTE, MERLIN, &c.

BELISE.

QU'est-ce donc que tout le bruit qu'on fait ici.

LISETTE.

C'est que Medor a enlevé Angelique.

BELISE.

Comment donc?

GUILLEMIN.

C'est un traitre de Musicien qui a enlevé vôtre fille.

BELISE.

Ma fille est enlevée par un Musicien?

GUILLEMIN.

Oui Madame, & c'est ce maraut & vôtre coquine de servente qui ont conduit toute l'affaire.

BELISE.

Allons, allons, il faut les faire pendre.

LISETTE.

Comment dieutre, nous pendre?

MERLIN.

Eh, va, va, ne te mets pas en peine.

Il chante.

Par le secours d'une douce harmonie,

LISETTE chante.

Calmons leur courroux pour jamais.

DORISE.

Vous ne ferez donc point d'Opera, Monsieur?

GUILLEMIN.

Otez-vous d'ici, petite effrontée, vous étiez peut-être aussi de l'affaire.

CLEANTE.

Par ma foi, voila un beau denoument d'Opera.

BELISE.

Allons, Monsieur, il n'y a point de tems à perdre. Il faut faire informer au plus vite contre le coquin qui à fait le coup.



SCENE DERNIERE.

Mr. GUILLEMIN, Mad. BELISE, ERASTE, MERLIN, LISETTE, &c.

ERASTE.

NE vous en donnez pas la peine, Madame, c'est moi qui a enlevé Mademoiselle vôtre fille, & je viens de la mener dans un Convent. Je me nomme Eraste. Vous connoissez mon nom, mon bien & ma famille, & je croi qu'aprés un éclat comme celui-ci, vous ne pouvez mieux faire que de consentir à nôtre mariage.

BELISE.

Je n'y consentirai point, & Isabelle n'aura jamais d'autre mari que Monsieur.

GUILLEMIN.

Non, Madame, Roland ne se vangea d'Angelique que par des mepris, & je pretens faire de même.

LISETTE.

Ma foi, je vous en estime davantage.

BELISE.

Puisque celà est ainsi, Monsieur, je veux donc bien que vous epousiez ma fille.

GUIL-

GUILLEMIN.

Il m'en coutera un Opera de moins.

MERLIN.

Allez, allez, Madame vous n'y perdrez rien, & nous vous donnerons la Comedie.

GUILLEMIM.

Madame, je vous baise les mains.

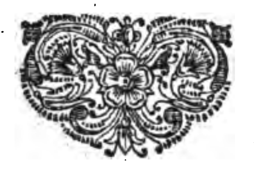
MERLIN.

Adieu Monsieur Roland.

FIN.



RENAUD
ET
ARMIDE.
COMEDIE.
DE
MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

ACTEURS.

Mr. GROGNAC, Pere d'Angélique.

Mad. JAQUINET, Sœur de Mr. Grognac.

Mr. FILASSIER, Pére de Clitandre.

ANGELIQUE, } Filles de Mr. Grognac.
MIMI, }

CLITANDRE, Fils de Mr. Filassier.

LOLIVE, Valet de Clitandre.

LISETTE, Servante de Mr. Grognac.

La Scene est à Paris chez Mr. Grognac.

RENAUD

RENAUD ET ARMIDE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr. GROGNAC.

L'Etrange chose que le monde, & qu'il est mal-aisé de vivre content. Je suis riche & veuf, éxempt d'avarice, sans ambition, sans amour, & je ne suis pas heureux. Il est vrai que j'ai une sœur tout à fait folle, & deux filles qui ne seront pas trop sages, peut-être. Ah, qu'on est sot de faire des enfans, & de n'être pas tout seul de sa famille.

SCENE II.

Mr. GROGNAC, LISETTE.

LISETTE.

QU'avez vous donc, monsieur, vous êtes toûjours chagrin, & depuis dix ans que je vous sers, je ne vous ai jamais vû de bonne humeur, pas même à la mort de madame vôtre femme. En verité je ne vous comprens point, & j'avois toûjours oui dire, moi, que les plus grands foux avoient quelquefois de bons intervales.

Mr. GROGNAC.

Ecoutez, ma mie, vous êtes une insolente qui vous ferez chasser, je vous en avertis, vous prenez des libertez qui ne me plaisent point du tout, &...

LISETTE.

Ah, le petit brutal, comme il prend les choses! quelle vivacité, en verité la jeunesse d'aujourd'hui a l'esprit tourné d'une étrange maniere.

Mr. GROGNAC.

Qu'est-ce à dire la jeunesse, je ne suis point jeune, &...

LISETTE.

Vous n'êtes pas jeune, & fy donc, monsieur, ne dites pas cela.

Mr. GROGNAC.

Que je ne dise pas cela.

LISETTE.

Non.

Mr. GROGNAC.

Et pourquoi ne le dirai-je pas, j'ai cinquante-huit ans bien comptez.

LISETTE.

Eh, paix, paix, monsieur, on ne vous croira point.

Mr. GROGNAC.

On ne me croira point.

LISETTE.

Non, vous dis-je, ne voyez vous pas vous-même que vous n'êtes point assez raisonnable pour avoir cet âge-là.

Mr. GROGNAC.

Comment, coquine, je ne suis pas raisonnable.

LISETTE.

Eh, non vraiment, si vous l'étiez, auriez-vous fait le dessein ridicule de donner vôtre fille à un subalterne de Robe, un vieux Conseiller de Présidial, un crasseux qui...

Mr. GROGNAC.

Ah, ah, voici qui est admirable, & qui suis-je donc moi pour prétendre un parti plus considerable.

LISETTE.

Vous êtes un peu crasseux aussi, j'en demeure d'accord, puis que vous le voulez; mais comme vous avez du bien... croyez-moi, monsieur; je ferois un peu décrasser ma fille si j'étois à vôtre place.

Mr. GROGNAC.

Tu ferois, tu ferois, comme je ne ferai pas.

LISETTE.

Tant pis pour vous: mademoiselle Angélique est une personne propre, qui se fera décrasser d'elle-même, je vous en avertis.

Mr. GROGNAC.

Oui, oh je t'entens. Ecoute si les sentimens de ma fille ne sont pas conformes aux miens, je sçaurai bien à qui m'en prendre, &... que je trouve quelque obstacle à mes intentions seule-

ment, tu verras ce qui en arrivera.

SCENE III.

SISETTE.

IL en arrivera ce qui pourra, nous ne laisserons pas d'y en mettre si nous pouvons. Mais voyez un peu quelle extravagance, vouloir forcer une jeune fille de bon goût & de bon esprit à se contenter d'un homme de Robe, & en Hyver encore: En Eté passe, on prend ce qu'on trouve; mais dans le bon temps on seroit bien sotte de n'en pas profiter: allons, allons, mort de ma vie, je n'en aurai pas le démenti, & je ne veux pas qu'il soit dit dans le monde qu'aucune fille de la connoissance de Lisette se soit engencée d'un Robin.

SCENE IV.

MIMI, LISETTE.

MIMI.

MA chére Lisette que je t'embrasse.

LISETTE.

Ah, ah, quels nouveaux transports de joye & d'amitié sont-ce là.

MIMI.

Je ne retournerai plus dans le Couvent, ma chére enfant, je ne retournerai plus dans le Couvent.

LISETTE.

Vous n'y retournerez plus, en êtes-vous bien sûre.

MIMI.

On ne peut pas l'être davantage. On marie ma sœur aujourd'hui ou demain, ma tante vient de me le dire. Je serai de la nôce premierement, & quand ma sœur sera une fois mariée, il faudra bien que je demeure à la maison moi, afin que mon tour vienne.

LISETTE.

Cela est fort bien reglé dans vôtre petite imagination; mais vôtre pere & vôtre tante ne seront pas de vôtre avis, peut-être, &....

MIMI.

Oh si fait, si fait, ma tante m'aime bien, je te répons d'elle, je la caresse tant, je lui dis qu'elle est jeune, jolie, bien faite, spirituelle, elle croit tout cela, car elle est un peu folle, & elle me baise, elle me baise, & moi je me moque d'elle au moins, je t'en avertis.

LISETTE.

Voila qui est bien pour vôtre tante, mais vôtre pere de qui la chose dépend le plus....

MIMI.

Bon, mon pere, c'est le plus facile à attraper, on le gouverne comme un enfant, il querelle toûjours sans sçavoir pourquoi. Vous l'obstinez tous, vous le chagrinez, & moi je lui dis toûjours qu'il a raison de quereller, que vous êtes des canailles. Il ne faut que cela pour être de ses amis, tien, mon enfant, il ne trouve que moi de raisonnable dans toute la maison, je gage.

LISETTE.

Oh, sur ce pied-là vous y demeurerez, il n'y aura plus de Couvent pour vous; je vois bien cela.

MIMI.

Je suis sûre de mon fait, te dis-je, & le mari de ma sœur parlera aussi pour moi en cas de besoin.

Mad. JAQUINET.

Qu'on n'y manque pas, au moins, cela est plus de consequence qu'on ne s'imagine. Ah, ah, que faites-vous donc là petite fille?

MIMI.

Je contois à Lisette comme je vous aime, & combien je suis heureuse d'avoir une belle tante comme vous.

Mad. JAQUINET.

Vous n'avez point été à vôtre Clavessin d'aujourd'hui.

MIMI.

Pardonnez-moi, ma tante, toute la matinée.

Mad: JAQUINET.

Hé bien, vôtre Maître d'Italien va venir, allez vous-en l'attendre dans ma chambre.

MIMI.

J'y vais, ma tante.

SCENE VI.

Mad. JAQUINET, LISETTE.

LISETTE.

VOus avez là une aimable petite niece, Madame.

Mad. JAQUINET.

C'est la seule que j'aime de toute la famille: Elle a un si bon petit cœur, c'est une simplicité, une complaisance, une discretion... Il n'y a point de secrets que je ne confiasse à cet enfant là.

LISETTE.

Ils seroient en bonne main. Vous en ferez vôtre heritiere apparemment.

Mad. JAQUINET.

Mon heritiere, elle mon heritiere. Oh, si par malheur j'ai jamais des heritiers, je pretens bien qu'ils soient de ma façon, s'il vous plait.

LISETTE.

De vôtre façon, Madame.

Mad. JAQUINET.

Hé, vraiment oui de ma façon.

LISETTE.

Vous avez donc des vûës pour le mariage, Madame.

Mad. JAQUINET.

Si j'en ai, la plaisante demande, si j'en ai, oui vraiment j'en ai, & de trés-belles, & de trés-vives, & de trés-prochaines.

Au temps heureux où l'on sçait plaire,
Il est doux d'aimer tendrement.

LISETTE.

C'est l'Opera tout pur, Madame. Je vous entens, vous aimez.

Mad. JAQUINET.

Oui, ma chere Lisette, le plus aimable enfant, le plus joli petit homme, tu le verras, il doit venir ici, je veux lui donner aujourd'hui un petit régal dans mon appartement, j'ai pris toutes mes mesures pour cela, & ....

LISETTE.

Vous n'y songez pas, Madame, & Monsieur vôtre frére est un bourru, comme vous sçavez.

Mad. JAQUINET.

Monsieur mon frere, c'est un plaisant animal que Monsieur mon frere, est-il mon Tuteur?

LISETTE.

Oh pour cela, non, vous êtes hors de tutelle sans contredit.

LISETTE.

Oui? Il est donc de vos amis à ce compte.

MIMI.

S'il en est. Il en doit être plus qu'un autre. Je me fais si grande violence pour lui dire des honnêtetez, ah le vilain homme, Lisette, le vilain homme.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que c'est un laid mâtin.

MIMI.

Oh pour cela oui. Je ne suis pourtant pas fâchée qu'on le donne à ma sœur.

LISETTE.

Hé que vous a-t'elle fait, pourquoi cela?

MIMI.

Pourquoi, mon pere sera fâché dans quelque temps de lui avoir fait épouser ce magot là, & cela fera qu'il me mariera mieux, ou qu'il me laissera peut-être choisir moi-même un petit mari comme je le voudrai.

LISETTE.

Mort de ma vie vous ne choisiriez pas mal, je pense.

MIMI.

Ah, ah, mieux que mon pere & ma tante, je vous en répons, si tu sçavois comme elle est amoureuse.

LISETTE.

Vôtre tante amoureuse!

MIMI.

Paix, qu'elle ne sçache pas que je vous ai dis cela au moins.

LISETTE.

Non, non, ne craignez rien.

MIMI.

Elle ne croit pas que j'y prenne garde, mais je vois tout, moi.

LI-

LISETTE.

Et que voyez-vous.

MIMI.

Il vient un petit homme causer avec elle dans la loge toutes les fois que nous allons à l'Opera.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'elle y aille si souvent; & entendez-vous ce qu'ils disent.

MIMI.

Si je l'entends, oh, ils sont tous deux bien amoureux & bien ridicules. Il l'appelle Armide, elle appelle son petit Renaud, & quand quelqu'endroit de l'Opera leur fait plaisir, ils se serrent les mains, ils se regardent, ils font des mines, & moi je creve de rire.

LISETTE.

Voila une bonne petite personne. Mais voici vôtre tante, je pense; c'est elle-même.

SCENE V.

Mad. JAQUINET, LISETTE, MIMI, JASMIN.

Mad. JAQUINET.

HE' Laquais, Laquais hola, Laquais, petit Laquais.

JASMIN.

Madame.

Mad. JAQUINET.

Qu'on aille dire à la Coliquet de me garder mes places pour demain: Entendez-vous?

JASMIN.

Oui, Madame.

Mad. JAQUINET.

Qu'on n'y manque pas, au moins, cela est plus de conséquence qu'on ne s'imagine. Ah, ah, que faites-vous donc là petite fille?

MIMI.

Je contois à Lisette comme je vous aime, & combien je suis heureuse d'avoir une belle tante comme vous.

Mad. JAQUINET.

Vous n'avez point été à vôtre Clavessin d'aujourd'hui.

MIMI.

Pardonnez-moi, ma tante, toute la matinée.

Mad: JAQUINET.

Hé bien, vôtre Maître d'Italien va venir, allez vous-en l'attendre dans ma chambre.

MIMI.

J'y vais, ma tante.

SCENE VI.

Mad. JAQUINET, LISETTE.

LISETTE.

Vous avez là une aimable petite niece, Madame.

Mad. JAQUINET.

C'est la seule que j'aime de toute la famille: Elle a un si bon petit cœur, c'est une simplicité, une complaisance, une discretion... Il n'y a point de secrets que je ne confiasse à cet enfant là.

LISETTE.

Ils seroient en bonne main. Vous en ferez vôtre heritiere apparemment.

Mad. JAQUINET.

Mon heritiere, elle mon heritiere. Oh, si par malheur j'ai jamais des heritiers, je pretens bien qu'ils soient de ma façon, s'il vous plait.

LISETTE.

De vôtre façon, Madame.

Mad. JAQUINET.

Hé, vraiment oui de ma façon.

LISETTE.

Vous avez donc des vûës pour le mariage, Madame.

Mad. JAQUINET.

Si j'en ai, la plaisante demande, si j'en ai, oui vraiment j'en ai, & de trés-belles, & de trés-vives, & de trés-prochaines.

Au temps heureux où l'on sçait plaire,
Il est doux d'aimer tendrement.

LISETTE.

C'est l'Opera tout pur, Madame. Je vous entens, vous aimez.

Mad. JAQUINET.

Oui, ma chere Lisette, le plus aimable enfant, le plus joli petit homme, tu le verras, il doit venir ici, je veux lui donner aujourd'hui un petit régal dans mon appartement, j'ai pris toutes mes mesures pour cela, & ....

LISETTE.

Vous n'y songez pas, Madame, & Monsieur vôtre frére est un bourru, comme vous sçavez.

Mad. JAQUINET.

Monsieur mon frere, c'est un plaisant animal que Monsieur mon frere, est-il mon Tuteur?

LISETTE.

Oh pour cela, non, vous êtes hors de tutele sans contredit.

Mad. JAQUINET.

S'il vouloit me chagriner sur l'âge, je trouverois fort bien les moyens de me faire émanciper.

LISETTE.

Assurément.

Mad. JAQUINET.

Oh ça donc, ma chere Enfant, tu es une fille d'esprit, je veux te faire voir mon petit homme, afin que tu m'en dises ton sentiment.

LISETTE.

Trés-volontiers, Madame.

Mad. JAQUINET.

Il sera de ton goût j'en suis sûre, il est enchanté de moi, tien mon enfant;

Il fait sa gloire de me plaire,
Et tout son bon-heur de me voir.

LISETTE.

Cela est bien tendre.

Mad. JAQUINET.

N'est-il pas vrai? Il perd l'esprit, te dis-je, & il me le fait perdre à moi, voila ce qui est admirable.

SCENE VII.

Mr. GROGNAC, Mad. JAQUINET, LISETTE.

Mr. GROGNAC.

AH, je vous trouve à propos, ma sœur, & je reviens exprés pour vous dire, que vôtre procés se juge demain, & que si vous negligez de

de voir aujourd'hui vôtre Raporteur, vous pouvez compter vôtre affaire perduë.

Mad. JAQUINET.

J'irai, mon frere, j'irai; voila qui est bien, je vous remercie.

Mr. GROGNAC.

Tu diras à ma Fille, toi, que le Mari que je lui destine soupe ici ce soir, & que nous aurons les violons ensuite. Qu'elle se pare, qu'elle s'ajuste, je vai faire dresser son Contract de mariage, & nous le signerons demain; qu'elle songe à être de bonne humeur sur toutes choses.

LISETTE.

Oui? Elle sera fort gaye. Monsieur, voila une nouvelle bien réjouissante.

SCENE VIII.

Mad. JAQUINET, LISETTE.

Mad. JAQUINET.

MOn procés se juge demain; Mais voyez cet animal de Raporteur, précipiter ainsi les choses sans qu'on l'en prie, dans le temps que je me propose une partie aussi gracieuse.

LISETTE.

Avec le petit homme n'est-ce pas? nous ferons vos Niéces & moi les honneurs du logis, Madame.

LISETTE.

Vraiment oui, chacun a sa foiblesse dans le monde, Madame a la bonté de le prêter à la vôtre, il faut bien que vous lui passiez la sienne.

Mad. JAQUINET.

Ah, l'heureuse foiblesse, ma chere Lisette, l'heureuse foiblesse que celle qui me domine.

ANGELIQUE.

Quoi! sérieusement, ma Tante......

LISETTE.

Eh oui, vous dis-je, vous aimez un joli petit homme, Madame aime un joli petit homme aussi, & vous aurez chacune vôtre joli petit homme. Oh, cela sera fort joli, au moins.

Mad. JAQUINET.

Ce sera une petite partie quarrée bien aimable & bien assortie, ma Niéce. Tien, Lisette, je veux faire de mon appartement une espece de petit Palais enchanté, où nous les mettrons ensemble de peur qu'ils ne s'ennuyent:

LISETTE.

Que cela est bien imaginé, Madame, ce sont de fort jolis oiseaux à tenir en cage, au moins, il n'y a qu'une petite difficulté qui nous embarasse nous autres.

Mad. JAQUINET.

Comment?

LISETTE.

Nous ne sçavons où prendre le nôtre, nous ignorons où il est, il ne sçait où nous sommes, & il y a prés de trois mois que nous n'avons eu de ses nouvelles.

Mad. JAQUINET.

Trois mois, trois mois, il faut le faire afficher, Amant perdu, dix pistoles à gagner, vous le retrouverez, j'ai retrouvé ma chienne.

LISETTE.

Oui, il n'y a qu'à bien marquer dans l'affiche

che le poil & les oreilles, quelque curieuse le ramenera, peut-être.

Mad. JAQUINET.

En attendant que le vôtre revienne je vous ferai voir le mien; Mais au moins, ma Niéce, écoutez donc....

LISETTE.

Non, non, ne craignez rien, Madame, nous n'irons point sur vos brisées.

Mad. JAQUINET.

J'ai quelques ordres à donner pour recevoir ce pauvre enfant, & il faut que je sorte: je ne vous dis pourtant pas adieu, ma Niéce. Que nous allons passer d'heureux momens, Lisette.

C'est aux Jeux, c'est aux Amours,
Qu'il faut donner les beaux jours.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA Tante devient tout à fait folle, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Je voudrois qu'elle le fût cent fois davantage, & que sa folie pût nous être utile à détourner, ou à differer, du moins, ce maudit mariage que vôtre Pere s'est mis dans la tête.

ANGELIQUE.

Quelle apparence d'y réüssir par là, & de quelle utilité.....

LISETTE.

Si nous pouvions ménager un conflict d'extravagance entre Monsieur vôtre Pere & Mada-

-me vôtre Tante, & que cela pût nous donner le temps.... Ecoutez, il arrive quelquefois de certaines choses à quoi l'on ne s'attend point du tout.

ANGELIQUE.

Que peut-il arriver qui me fasse plaisir dans la cruelle situation où je me trouve.

LISETTE.

Mort de ma vie vous le meritez bien. Voilà ce que vous coûte vôtre dissimulation & vos scrupules chimériques d'une bienséance ridicule que vous enragez d'avoir eus, je gage.

ANGELIQUE.

Que voulois-tu que je fisse davantage? Je vais avec toi l'Eté dernier aux Thuilleries, un jeune homme tout des mieux faits & des plus spirituels nous aborde.

LISETTE.

Que son Valet de chambre avoit bonne mine, vous en souvient-il, Madame?

ANGELIQUE.

La phisionomie du Cavalier me prévient en sa faveur.

LISETTE.

L'air insinuant du Valet de chambre me donna dans la vûë.

ANGELIQUE.

Sa conversation m'enchante.

LISETTE.

Ses petits quolibets me toucherent l'ame.

ANGELIQUE.

Nous nous voyons plusieurs jours de suite.

LISETTE.

Sans nous ennuyer, n'est-il pas vrai.

ANGELIQUE.

Il me parle de son amour.

LISETTE.

Il me fit ses petites propositions.

AN-

ANGELIQUE.

J'y deviens sensible plus que je ne devois.

LISETTE.

Je ne m'éloignai pas trop de les accepter.

ANGELIQUE.

Je lui cache mon nom & mon logis.

LISETTE.

Et vous fistes fort mal.

ANGELIQUE.

Je lui deffens de me faire suivre.

LISETTE.

Il a trés-fortement fait de vous obéïr. Voyez où nous en sommes.

ANGELIQUE.

Pouvoit-on prévoir que mon Pere nous emmeneroit si précipitamment à la campagne.

LISETTE.

Et que nous ne reviendrions qu'à la Saint Martin. C'est une saison morte pour les Amans des Thuilleries que la Saint Martin, ils décampent avec les feuilles.

ANGELIQUE.

Seroit-il possible qu'il fût tranquile quand je ne suis occupée que de son souvenir.

LISETTE.

Oh, pour cela oui, cela est fort possible, il n'y a rien de plus naturel même.

ANGELIQUE.

Non, Lisette, il paroissoit m'aimer si tendrement, son inquiétude est égale à la mienne, il me cherche par tout avec empressement, je gage, à l'Opera, aux Comedies.

LISETTE.

Il ne vous trouvera pas à coup sûr, & comme ce sont les Spectacles qui ont fait tourner la cervelle à *Madame* vôtre Tante, vôtre Pere ne permettra jamais que vous y alliez.

ANGELIQUE.

Qu'il est étrange de ne nous pas laisser cette

liberté, & que....

LISETTE.

Il n'eſt ma foi pas trop mal inſpiré, Madame, & vous en feriez, comme vous voyez, un uſage fort contraire à ſes intentions.

SCENE XI.

ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

FAites-moi, s'il vous plait, la grace de m'enſeigner l'appartement de Madame Jaquinet, je ne trouve perſonne ici.

LISETTE.

Miſericorde, que vois-je, Madame!

LOLIVE.

Aurois-je la berluë?

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, qu'as-tu donc, Liſette?

LISETTE.

Le Valet de chambre de vôtre petit homme qui demande vôtre Tante.

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas poſſible!

LOLIVE.

Je ne me trompe point, ce ſont elles-mêmes. Hola, ho, Monſieur mon Maître, montez vîte.



SCE-

SCENE XII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE, LOLIVE.

CLITANDRE.

HE' bien, Lolive, as-tu trouvé...

LOLIVE.

Ho, par ma foi oui, j'ai trouvé, & j'ai trouvé mieux que nous ne cherchions même.

CLITANDRE.

Comment?

LOLIVE.

Regardez, Monsieur, regardez, hem?

CLITANDRE.

Mon pauvre Lolive!

LISETTE.

Le voila retrouvé, Madame, & sans affiches.

ANGELIQUE.

Ah Ciel! quelle aimable surprise, tous mes sens sont troublez, ma force m'abandonne, soûtien-moi, Lisette.

LISETTE.

Hé, que faites-vous donc, Madame, vous n'y pensez pas.

LOLIVE.

L'occasion est belle, prenez-là dans vos bras, Monsieur.

CLITANDRE.

Quelle étrange revolution, je n'en puis plus, je me meurs, Lolive.

LOLIVE.

Monsieur, hola, Monsieur, mais écoutez donc....

donc.... Voila un beau contre-temps de simpathie, maugrébleu des sottes gens.

LISETTE.

Je ne puis plus vous soûtenir, je vous en avertis, Madame.

LOLIVE.

Il pese comme un diable. Je vous laisserai tomber, la peste m'étouffe.

LISETTE.

Voyons donc ce que nous en ferons.

LOLIVE.

Je meurs d'envie de t'embrasser moi, & de te dire bonjour de plus prés.

LISETTE.

Et moi aussi.

LOLIVE.

Cela est embarassant.

LISETTE.

Hé bien, qu'est-ce, Monsieur de Lolive, vous n'avez guere pensé à moi depuis que nous ne nous sommes vûs.

LOLIVE.

Si fait, mon enfant, quelquefois, par ci, par là, dans de certains momens.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

LISETTE.

Hé, allons, mort de ma vie, revenez à vous, vous prenez bien mal vôtre temps pour vous évanoüir.

LOLIVE.

Allons donc aussi vous.

CLITANDRE.

Hélas!

LOLIVE.

Hélas! le grand dadais avec son hélas! cela a non plus de force....

ANGELIQUE.

Je vous revois aprés une longue absence, Monsieur, mais je vous revois infidelle, peut-être.

CLITANDRE.

Moi, infidelle, Madame, ah, ne m'accablez point par un reproche aussi cruel qu'injuste, je vous jure....

ANGELIQUE.

Ne jurez point, Monsieur, ce n'est pas moi que vous cherchez ici.

CLITANDRE.

Ce n'est pas vous!

LISETTE.

Oh, pour cela non, c'est vôtre Tante, on a demandé Madame Jaquinet.

CLITANDRE.

Lolive.

LOLIVE.

Cela est vrai, Monsieur, nous sommes pris pour dupes.

CLITANDRE.

Croyez, Madame, que la seule passion que j'ai pour vous....

ANGELIQUE.

N'esperez pas m'abuser, Monsieur.

LISETTE.

Oh, pour cela non, on sçait de vos fredaines, c'est Madame Jaquinet à qui vous en voulez. Vous avez des rendez-vous avec elle tous les jours d'Opera, elle vous attend ici aujourd'hui, vous y venez, vous nous trouvez, vous vous évanoüissez, vous nous en recontez, mort de ma vie; vous êtes un fripon, qu'avez-vous à dire?

CLITANDRE.

Si je connois vôtre Tante, Madame, si je l'ai jamais vûë...

SCENE XIII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, MIMI, LISETTE, LOLIVE.

MIMI.

MA Sœur, ma Tante vous prie de lui venir parler tout à l'heure : elle veut vous montrer... Ah, ah, vous voilà ici, Monsieur, est-ce qu'on vous a permis d'y venir, qui vous a dit où nous demeurions ?

CLITANDRE.

L'embarassante conjoncture.

LISETTE.

Comment est-ce que vous connoissez ce Monsieur là, Mademoiselle Mimi ?

MIMI.

Si je le connois, c'est le petit Renaud de ma Tante ; si vous sçaviez, ma Sœur, toutes les caresses qu'il lui fait, & comme ils s'aiment. Oh, vous verrez cela, vous en mourez de rire.

LISETTE.

Cela sera bien divertissant.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez, Mimi, Monsieur ne connoît pas ma Tante, il ne l'a jamais vûë.

MIMI.

Il ne l'a jamais vûë qu'à la chandelle, peut-être, dans la loge de l'Opera, c'est ce qui fait qu'il l'aime.

LOLIVE.

L'enfant dit vrai, Monsieur, on se moque de nous, il faut tout avouër.

CLI-

CLITANDRE.

Je suis au desespoir.

LISETTE.

Je le sçavois bien moi, qu'on cherchoit Madame Jaquinet, & que c'étoit là son petit homme de l'Opéra.

MIMI.

Eh, vraiment oui, c'est lui même, vous dis-je; je m'en vais dire à ma Tante qu'il est ici, vous allez voir comme ils se connoissent.

ANGELIQUE.

Attens, attens, Mimi.

MIMI.

Non, non, je m'en vais vous l'amener, laissez-moi faire.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE, LOLIVE.

ANGELIQUE.

Vous m'avez trahie, Monsieur, le hazard vous trahit à vôtre tour, je suis fâchée que vôtre procedé,....

CLITANDRE.

Faites-moi la grace de m'écouter un moment, Madame, & vous verrez.....

LOLIVE.

Je me donne au diable, nous ne sommes point coupables: Il n'y a pas de quoi fesser un chat, ou la peste m'étouffe.

LISETTE.

Ecoutons-les, Madame, peut-être y a-t-il du mal entendu dans tout ceci.

ANGELIQUE.

Allez, Monſieur, le choix que vous avez fait me vange bien de vôtre legereté, je vous aſſure, cela ſuffit, & je ne pretens pas....

LOLIVE.

Comment le choix! Qu'eſt-ce à dire le choix, oh, ce n'eſt point par choix que nous voyons Madame Jaquinet, c'eſt par une neceſſité preſque indiſpenſable.

LISETTE.

Par une neceſſité indiſpenſable?

LOLIVE.

Oui il faut avoir de la conduite dans le monde, on ſe trouve dans de certaines ſituations... Tenez, avec tous ces grands airs que vous voyez à ce petit Gentilhomme-là, ce n'eſt qu'un écolier de Droit, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Ah malheureux, que vas-tu dire.

LOLIVE.

Paix, laiſſez-moi faire.

LISETTE.

Un écolier, Madame, un écolier,

LOLIVE.

Oui vraiment un Ecolier: Il eſt vrai que depuis que nous vous avons perduës, deſeſperez de ne point trouver dans le quartier de l'Univerſité de quoi nous conſoler de nôtre infortune, nous nous ſommes logez dans le Faux-bourg, & par les conſeils de Madame Jaquinet Monſieur poſtule pour être Officier de Dragons.

LISETTE.

Vôtre Tante aime furieuſement ce corps-là, Madame.

LOLIVE.

Nous n'y demeurerons que pendant l'Hyver juſques au commencement de la Campagne, en attendant qu'il nous vienne de l'argent pour

acheter une Charge. Nous songeons à nôtre établissement, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Dans la seule vûë de vous plaire, Madame, de me rendre digne de vous, & de vous aimer toute ma vie.

LOLIVE.

Voila le fait, Madame, pour vous aimer toute la vie, il faut vivre; pour vivre, il faut de l'argent, & comme une espéce de pére que nous avons en Province ne nous en envoye point, & que Madame Jaquinet a la reputation d'en avoir, que c'est une de ces ames charitables qui s'interessent aux petits besoins des jolis enfans de famille, une de ces genereuses personnes, que nous nommons entre nous autres les Dames de la Providence... Enfin, Madame, vous comprenez bien qu'il n'y a point d'amour dans nôtre fait, & que nôtre visite & nos intentions ne sont point criminelles.

LISETTE.

Ces excuses là ne sont point trop mauvaises, qu'en dites-vous, Madame? Il n'y a pas de mal de souper au solide; il faut vivre, une fois.

CLITANDRE.

Je vous proteste, Madame, que si vous me permettez de vous aimer, si vous me rendez vôtre coeur....

ANGELIQUE.

Si le vôtre étoit tout à moi.

LISETTE.

Et oui vous vous aimez tous deux, ce n'est pas là l'affaire, il y a une autre difficulté qui est bien plus embarassante: Son Pere la marie ce soir, ou demain, on dresse le Contract.

LOLIVE.

Ce soir, ou demain: Quel est le mari qu'on lui destine?

LISETTE

C'est un certain Monsieur Filassier de par le monde.

LOLIVE.

Monsieur Filassier, Monsieur.

LISETTE.

Oui, un Conseiller d'Amiens.

CLITANDRE.

Mon Pere, Lolive !

ANGELIQUE.

Vôtre Pere !

LOLIVE.

Oui, Madame, cette espece de Pere qui ne nous envoye point d'argent. Ah le vieux penart, il nous reduit par son avarice à faire nôtre cour à des vieilles, pendant qu'il veut épouser les jeunes, lui. Oh par ma foi j'en suis bien aise ; il n'a qu'à se bien tenir.

CLITANDRE.

Te proposes-tu quelques moyens ?

LOLIVE.

Il en viendra. Nous allons raisonner Lisette & moi, laissez-nous tête à tête seulement, & allez-vous-en trouver la Tante.

CLITANDRE.

Mais . . .

LOLIVE.

Mais, mais, allez joindre la Tante, vous dis-je, continuez avec elle sur le même ton ; & vous, Madame, point de caprice, ni de jalousie, vous aurez bien-tôt de nos nouvelles.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

ANGELIQUE.

Soyez sûrs d'une parfaite reconnoissance, si vous réüssissez à nous rendre heureux.

SCENE XV.

LISETTE, LOLIVE.

LISETTE.

TU nous embarques là dans une affaire.....

LOLIVE.

Nous en sortirons bien, ne te mets pas en peine; nôtre Monsieur Filassier aime Monsieur son Fils à la folie, quoi qu'il n'en use pas bien avec lui; il n'a que cet enfant là.

LISETTE.

Et tu dis qu'il ne lui donne pas un sol.

LOLIVE.

Oh diable, c'est qu'il aime l'argent encore plus que le Fils, & s'il trouvoit occasion de l'établir sans.... Elle a la reputation d'être un peu folle, Madame Jaquinet.

LISETTE.

Elle l'est en perfection, la reputation n'est point fausse.

LOLIVE.

Bon; mais quelle heureuse folie est à present en quartier chez elle?

LISETTE.

Celle de l'Amour, & de l'Opera sur tout, ce sont les dominantes.

LOLIVE.

Et sçais-tu ce que c'est, que l'Opera toi, y as-tu été?

LISETTE.

Si je le sçais? J'ai vû Armide trois ou quatre fois avec Madame Jaquinet dans les commen-

cemens, avant que vous eussiez fait connoissance.

L O L I V E.

Trois ou quatre fois, tu dois sçavoir cet Opera là par cœur.

L I S E T T E.

Ma foi, je n'en ai guere retenu. Je ne suis pas fort pour la Musique moi. Le Prologue m'ennuye, le premier Acte m'assoupit, cet endroit du sommeil m'endort, & je ne me réveille qu'à ce grand tintamarre de la fin.

L O L I V E.

Mais enfin, n'en as-tu rien retenu du tout?

L I S E T T E.

Fort peu, te dis-je, quelques petits endroits par-ci, par-là, ceux que tout le monde chante.

L O L I V E.

Cela suffit, en voila de reste.

L I S E T T E.

Mais quel est ton dessein?

L O L I V E.

Tu le sçauras, il faut....

L I S E T T E.

Voici le Pere de ma Maîtresse, & Monsieur Filassier, il ne seroit pas à propos qu'ils te vissent.

L O L I V E.

Tu as raison. Comment nous en débarasser?

L I S E T T E.

Ma foi je ne sçais.

L'O L I V E.

Attens, attens, je vais faire Ubalde, & le Chevalier Danois. Voici tout à propos une espece de Sceptre.

Il prend un bâton de chaise qu'il trouve rompuë.

L I S E T T E.

Que diantre veut-il dire? Il est aussi devenu fou, je pense.

SCE-

SCENE XVI.

Mr. FILASSIER, Mr. GROGNAC, LISETTE, LOLIVE.

Mr. FILASSIER.

AH te voila, bonjour, Lisette.

LISETTE.

Vôtre servante, Monsieur.

Mr. FILASSIER.

Avec qui es-tu là! N'est-ce pas là .... Oui vraiment. Ah, ah, que faites-vous de ce coquin là chez vous, Monsieur.

Mr. GROGNAC.

Moi, je ne sçais. Qui est cet homme-là, parle.

LISETTE.

Est-ce que je le connois moi, qu'il vous le dise lui-même.

Mr. FILASSIER.

C'est un maraut que je veux faire pendre.

Mr. GROGNAC.

Quelque voleur que cette coquine-là m'attire chez moi.

LOLIVE.

Ah que d'objets horribles ;
Que de monstres terribles.

Mr. GROGNAC.

Que veut donc dire ce miserable là avec son impertinente chanson.

LISETTE.

C'est un pauvre diable qui a perdu l'esprit apparemment, laissez-le là si vous m'en croyez.

Mr. FILASSIER.

Non, non, c'est le laquais de mon coquin

de fils, il ne vient pas ici pour rien; mais si je prens un bâton....

MR. GROGNAC.

Oui, oui, c'est le moyen de lui apprendre à parler.

LOLIVE.

Laissez-nous un libre passage,
Monstres allez cacher vôtre inutile rage,
Dans l'abîme profond dont vous êtes sortis.

MR. GROGNAC & MR. FILASSIER.

Comment pendart.

LOLIVE.

Messieurs les monstres; si vous m'approchez de trop prés le sceptre enchanté jouëra son jeu, je vous en avertis.

MR. GROGNAC.

Attens, attens, je m'en vais te payer de ton avis.

LISETTE.

Et, Monsieur, qu'allez-vous faire? vous voyez bien que c'est un extravagant, vous n'auriez pas d'honneur de le battre, & il vous donneroit peut-être quelque coup qui vous feroit mal.

MR. FILASSIER.

On se moque ici de vous & de moi, je pense.

MR. GROGNAC.

Montons là haut, nous y trouverons ma Fille & ma Sœur, & nous en sçaurons davantage.

MR. FILASSIER.

C'est bien dit, allons.

LISETTE.

Ils vont surprendre ton Maître avec elles, ils ne sont encore avertis de rien.

LOLIVE.

Ne pourrions-nous point les retenir par quelque chose de bien amusant. Ces chan-

sons

sons du quatriéme Acte d'Armide, par exemple.

LISETTE.

Oui, cela est bien amusant, tu as raison.

Ils vont reprendre Mr. Grognac & Mr. Filassier au fond du Théatre, & les retiennent en leur faisant danser un branle, & en chantant.

L'OLIVE & LISETTE.

Voici la charmante retraite
De la felicité parfaite,
Voici l'heureux sejour
Des Jeux & de l'Amour.

Mr. GROGNAC.

Ouais, je pers patience, & je me fâcherai à la fin.

Mr. FILASSIER.

Mais qu'est-ce donc que cela, me fait-on venir pour m'insulter? Est-ce une Comédie que nous jouons, s'il vous plaît.

L'OLIVE.

Non, Monsieur, c'est un Opera.

Mr. FILASSIER *en prenant L'olive à la cravate.*

Un Opera, bourreau, un Opera, il faut que je t'étrangle.

L'OLIVE.

Hé, n'en faites rien, Monsieur, ce seroit trop grand dommage. Si vous sçaviez....

Mr. FILASSIER.

Quoi si je sçavois, chien que tu es.

L'OLIVE.

Je pers l'esprit, Monsieur, je vous l'avouë, & c'est Monsieur vôtre Fils qui me le fait perdre.

Mr. FILASSIER.

Mon Fils!

L O L I V E.

Oui, Monsieur.

L I S E T T E.

Je vous le disois bien que c'étoit un extravagant......

Mr. G R O G N A C.

Nous verrons la fin de tout ceci.

Mr. F I L A S S I E R.

C'est toi qui me le gâtes, coquin, & qui lui as fait quitter ses études pour mener une vie.....

L O L I V E.

Oh oui, il méne une vie fort agreable, & vous avez bien sujet de vous en plaindre. Ah, mon Maître, mon cher Maître, mon pauvre Maître.

Mr. F I L A S S I E R.

Je le renonce pour mon enfant.

L O L I V E.

Vous avez tort, il est bien vôtre Fils, je vous assure. Quel accident, le pauvre garçon!

Mr. F I L A S S I E R.

Il lui est arrivé quelque accident.

L O L I V E.

Vraîment, il est devenu fou, Monsieur.

Mr. F I L A S S I E R.

Mon Fils est devenu fou?

L O L I V E.

Oui, Monsieur, vous voyez bien qu'il tient furieusement de vous, ce garçon-là.

Mr. F I L A S S I E R.

Mon Fils est devenu fou, mon cher ami.

Mr. G R O G N A C.

Il faut voir ce que c'est, & s'il n'y a point de remède.

L O L I V E.

Va, va-t'en lui dire de venir ici, & de faire le fou, mais à outrance.

L I S E T T E.

Je lui ferai repeter son rôle, laisse-moi faire.

Mr.

MR. FILASSIER.

Hem, quoi, que dites-vous ?

SCENE XVII.

Mr. FILASSIER, Mr. GROGNAC, LOLIVE.

LOLIVE.

Nous disons, Monsieur, que c'est une telle cure à faire.

MR. FILASSIER.

Mais où est-il ? que fait-il ? que dit-il ?

LOLIVE.

Il est, Monsieur, il fait, il dit des choses qui vous feroient saigner le cœur.

MR. FILASSIER.

Et comment ce malheur là lui est-il arrivé ?

LOLIVE.

Il lui est arrivé par la poste, Monsieur, dans vos dernieres lettres.

MR. FILASSIER.

Dans mes dernieres lettres !

LOLIVE.

Oui vraiment, vous lui écriviez des choses si desesperantes, cela l'a saisi, il vous aime tendrement.

MR. GROGNAC.

Il est dangereux quelquefois d'avoir trop de severité, Monsieur Filassier.

LOLIVE.

Oui : N'est-il pas vrai, Monsieur, vous êtes un bon pere vous, je vois bien cela.

MR. FILASSIER.

Que je suis malheureux! mais de quelle espece de folie est-il attaqué encore.

LOLIVE.

Ah, Monsieur, d'une folie, d'une folie toute des plus folles, ou la peste m'étouffe.

MR. FILASSIER.

Mais comment cela a-t-il commencé encore dis?

LOLIVE.

Cela a commencé par une grande fâcherie. Desesperé de vous avoir déplû, & de voir que nous ne recevions plus ni de vos nouvelles, ni de vôtre argent, il s'est abandonné à la douleur, il s'est jetté dans le jeu à corps perdu; il a gagné sept ou huit cens pistoles.

MR. FILASSIER.

Sept ou huit cens pistoles. Il n'y a point de folie jusques-là.

MR. GROGNAC.

Non vraiment, il n'y a que du bonheur.

LOLIVE.

Du bonheur, ah Monsieur, c'est cet argent-là qui nous a perdus, cela lui a augmenté la folie du jeu, cela lui a donné celle des femmes & de la bonne chere. Si vous aviez vû, Monsieur, la vie que nous faisions, toûjours en partie de plaisir, toûjours au cabaret, ah, Monsieur, cela est bien chagrinant.

MR. FILASSIER.

Mais je ne vois point encore moi.

LOLIVE.

Vous ne voyez point, oh, vous allez voir, donnez-vous patience.

MR. FILASSIER.

Fini donc.

LOLIVE.

Tout à l'heure, Monsieur; le jeu, le cabaret, & les Femmes, sept ou huit cens pistoles ne-

ne ménent pas loin avec ces Messieurs-là. Il a dépensé, il a perdu, il a fallu avoir recours aux expédiens . . . . .

MR. FILASSIER.

Ah, le miserable a fait quelque mauvais coup.

L O L I V E.

Vous l'avez deviné, Monsieur, il est devenu amoureux d'une vieille.

MR. FILASSIER.

Amoureux d'une vieille: Et n'a-t-il que cette folie-là encore?

L O L I V E.

Et n'est-ce pas assez; Monsieur, c'est à l'Opera qu'il est devenu amoureux, & à l'Opera d'Armide encore. Figurez vous ce que c'est, Monsieur, qu'un amour qui prend naissance à l'Opera. Il s'est mis dans la tête des idées confuses de Palais, de démons, d'enchantemens, il croit être Renaud.

MR. FILASSIER.

Il croit être Renaud?

MR. GROGNAC.

Voila une plaisante folie.

L O L I V E.

Oui, Monsieur, & quand il ne voit point sa vieille, qu'il appelle Armide, parce qu'elle fait assez bien les choses.

MR. FILASSIER.

Hé bien, quand il ne la voit point?

L O L I V E.

Sa folie augmente, il est dans des agitations.. Quelques uns de mes amis & moi nous faisons ce que nous pouvons pour le divertir, mais il nous dit avec une colere qui tire un peu sur la fureur:

Allez, allez, éloignez-vous de moi,
Doux plaisirs attendez qu'Armide vous ramene.

Mr. FILASSIER.

Voila qui est étrange.

Mr. GROGNAC.

Cette folie-là n'est pas dangereuse, & dans la suite....

LOLIVE.

Elle n'est pas dangereuse. Si vous sçaviez ce qu'il nous a fait aujourd'hui.

Mr. FILASSIER.

Comment? Qu'a-t'il fait?

LOLIVE.

Nous étions auprés de lui trois ou quatre, car on le garde à vûë, afin que vous le sçachiez.

Mr. FILASSIER.

Hé bien!

LOLIVE.

Il nous a pris pour des démons, & il vouloit à toute force que nous l'emportassions au bout de l'Univers.

Mr. FILASSIER.

Le pauvre enfant!

Mr. GROGNAC.

Cela est chagrinant.

LOLIVE.

Nous n'en avons rien voulu faire, comme vous jugez bien, & pour y aller tout seul il a sauté par la fenêtre.

Mr. FILASSIER.

Par la fenêtre, mon cher enfant, misericorde.

LOLIVE.

Ne vous affligez point, Monsieur, il ne s'est point fait de mal.

Mr. GROGNAC.

Il ne s'est point fait de mal en se jettant par la fenêtre?

LOLIVE.

Non, Monsieur, dans les commencemens

de

de sa maladie j'ai eu de la précaution de le loger dans une salle basse.

MR. FILASSIER.

Que je te suis obligé, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

Oh, Monsieur, il n'y a pas de quoi; je vous assure, tout ce qui me chagrine, c'est que quand il a été échapé il s'est d'abord enfui chez sa vieille, qui le tient à l'heure qu'il est, & qui est aussi folle que lui pour le moins.

MR. GROGNAC.

On devroit faire un bon éxemple de ces coquines-là qui débauchent ainsi la jeunesse.

MR. FILASSIER.

Et qui est cette créature-là, dis?

LOLIVE.

Une extravagante de par le monde, qu'on appelle Madame Jaquinet.

MR. FILASSIER.

Madame Jaquinet, Monsieur Grognac.

LOLIVE.

Oui justement, la sœur d'un Monsieur Grognac, qui est un grand imbecile, à ce qu'on dit.

MR. GROGNAC.

Parle donc, hé, maraut, sçais-tu bien que c'est moi qui suis Monsieur Grognac?

LOLIVE.

Monsieur Grognac l'imbecile? Je vous demande pardon, Monsieur, je ne vous connoissois que de réputation.

MR. GROGNAC.

Tu es un insolent....

MR. FILASSIER.

Monsieur Grognac?

MR. GROGNAC.

Ce coquin-là....

MR. FILASSIER.

Un peu de patience.... Mon Fils est donc ici, apparemment?

LOLIVE.

Oui, Monsieur.

C'est ici le séjour enchanté
D'Armide, & du Heros qu'elle aime.

Quand vous êtes venu, Monsieur, je repétois le Rôle d'Ubalde, s'il vous en souvient, & vous voila tout à propos pour faire celui du Chevalier Danois, peut être quand il vous verra il rougira de sa foiblesse.

Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

MR. FILASSIER.

C'est bien dit, allons, méne-moi où il est, que je le voye.

MR. GROGNAC.

Oüais, qu'est-ce que tout cela signifie.

SCENE XVIII.

Mr. GROGNAC, Mr. FILASSIER, LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

AH! Messieurs, où allez-vous, le triste objet à voir, la folie de ce pauvre jeune homme, & l'extravagance de Madame Jaquinet ne font que croître & embellir. Ils sont dans l'accés à l'heure que je vous parle.

LOLIVE.

Ils sont dans l'accés, quelle pitié, Monsieur, ils sont dans l'accés.

MR. GROGNAC.

Il faut que je voye un peu cela de plus prés.
Il sort.

SCENE XIX.

Mr. FILASSIER, LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL a fallu leur aller chercher dans l'Office des feuilles & des fleurs pour faire des guirlandes, si vous voyez comme il est bâti, il se tourne quelquefois du côté d'Angelique, qu'il appelle la gloire, cela fait jaroter Madame Jaquinet.

LOLIVE.

Bon, bon, bon, Monsieur, il a encore du goût pour la gloire, cela veut dire quelque chose.

Mr. FILASSIER.

Comment ? qu'est-ce que cela signifie ?

LISETTE.

Cela signifie qu'un clou chasse l'autre, comme vous sçavez, & s'il pouvoit prendre de l'amour pour quelque jolie personne qu'on lui feroit épouser.... Vous comprenez bien, Monsieur ?

LOLIVE.

Tu n'y songes pas, marier un homme pour le remettre dans son bon sens, c'est le moyen de le faire devenir fou.

Mr. FILASSIER.

Point, point, elle a raison. Eh, plût au Ciel que cela pût réussir.

LOLIVE.

Oui, vous êtes de cet avis-là ; oh, bien, bien, laissez-nous flater un peu sa manie pendant quelques momens.

LISETTE.

Les voici avec Monsieur Grognac, je pense.

Mr. FILASSIER.

Ah, mon enfant, mon cher enfant!

LOLIVE.

Ne pleurez donc pas comme cela, Monsieur, vous ferez rire tout le monde.

SCENE XX.

Mr. GROGNAC, Mr. FILASSIER, Mad. JAQUINET, CLITANDRE. LISETTE, LOLIVE.

Mr. GROGNAC.

ALlez, ma Sœur, vous êtes une vieille folle, avec vos visions.

Mad. JAQUINET.

Taisez-vous, mon Frere, vous ne sçavez ce que vous dites.

Mr. GROGNAC.

Et vous, Monsieur, qui vous mettez dans la cervelle....

LOLIVE.

Comme il se tourmente, voyez-vous.

CLITANDRE *chante.*

Armide, vous m'allez quitter.

Mad. JAQUINET *une bourse à la main.*

On juge mon procés, je vais sollicitet,
Bon droit a toûjours besoin d'aide;
Mon Juge est un vieux fou que ma partie obsede,
Et que l'argent seul peut tenter.

CLITANDRE.

Armide, vous m'allez quitter.

Mad. JAQUINET.

Voyez avec qui je vous laisse.

CLITANDRE.

Puis-je rien voir que vos appas.

Mad.

Mad. JAQUINET.

N'en contez donc plus à ma Niéce.

CLITANDRE.

Volontiers; mais ne tardez pas.

Mad. JAQUINET.

Pour cela je fais de belles passions, n'est-il pas vrai?

LOLIVE.

Vous voyez bien, Monsieur, ce n'est pas un conte.

Mr. FILASSIER.

Hélas non, il n'est que trop vrai.

Mr. GROGNAC.

Mais vraîment oui, je pense que c'est tout de bon qu'ils ont perdu l'esprit l'un & l'autre.

Mad. JAQUINET.

Hé bien, mon frere, vous êtes témoin de nôtre amour extrême, ayez bien soin de ce pauvre garçon pendant mon absence, je ne serai pas long-temps sans revenir.

Mr. GROGNAC.

Il en faut rire malgré moi.

Mad. JAQUINET.

Je te le recommande aussi, Lisette.

SCENE XXI.

Mr. GROGNAC, Mr. FILASSIER, CLITANDRE, LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

ALlez, allez Madame, & nous
Jusques à son retour par d'agreables jeux
Occupons le Heros qu'elle aime.

LOLIVE.

C'est fort bien dit.

CLITANDRE.

Comment tout cela finira-t'il, mon pauvre Lolive ?

LOLIVE.

Cela finira bien, nous approchons du dénoûment. Allons, Messieurs, venez-vous-en faire de vieux diables sous la figure des plaisirs.

Mr. GROGNAC & Mr. FILASSIER.

Que nous fassions les Diables ?

LISETTE.

Eh vraiment oui, il faut bien amuser cet enfant-là en attendant qu'Armide revienne.

Mr. FILASSIER.

Mais c'est entretenir son extravagance, au lieu de songer à la guérir.

LOLIVE.

Point du tout ; au contraire, Monsieur, donnez-vous patience ; Lisette & moi nous le divertirons bien tous seuls ; allons, ma Reine, la passacaille d'Armide chorus vous autres.

LISETTE & LOLIVE *chantent.*

Si mon Maître est atteint de folie,
C'est l'amour qui cause sa manie,
Que d'Amans que je vois
Sont plus fous mille fois.

L'olive danse.

LOLIVE *chante en montrant Clitandre.*

C'est l'amour qui le tient dans ses chaînes,
C'est moi seul qui travaille à le rendre content,
Sans l'espoir de voir payer ses peines,
Par la mort non d'un diable on n'en prendroit pas tant.

L'olive danse.

Mr. FILASSIER.

Oh, si tu le tires de là je te payerai bien, je t'en répons.

LOLIVE.

Vous n'avez qu'à vouloir, Monsieur.

SCENE

SCENE XXII.

Mr. FILASSIER, Mr. GROGNAC, ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE, LOLIVE.

ANGELIQUE.

Est-il vrai, mon Pére, que ce jeune Monsieur qui a perdu l'esprit est le Fils de Monsieur Filassier ?

Mr. GROGNAC.

Oui, ma Fille, mais cela n'empêchera pas...

LOLIVE.

Que vois-je, Monsieur, ah Ciel !

Mr. FILASSIER.

C'est Angelique, la Fille de Monsieur Grognac.

LOLIVE.

Voila le reméde qu'il faut à vôtre Fils, Monsieur, que cette grande fille-là.

Mr. GROGNAC.

Ah, voici qui est plaisant. Le valet est aussi fou que le Maître, je pense.

Mr. FILASSIER.

Comment donc ?

LOLIVE.

Oui, vous dis-je, voulez-vous en faire l'expérience ?

Mr. FILASSIER.

Et de quelle maniére en faire l'expérience.

LOLIVE.

Cela ne sera pas bien difficile, tenez.

Bas à Clitandre. Haut.

Tout va bien : Profitez d'un temps si précieux.

CLITANDRE.

Que vois-je ? quel éclat vient de fraper mes yeux !

LISETTE.

O merveilleux effet de la simpathie !

LOLIVE.

Le Ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

CLITANDRE.

Ciel, quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je suis.

LOLIVE.

Hé bien, Monsieur, n'avois-je pas raison, qu'en dites-vous ?

Mr. FILASSIER.

Cela est fort bien, mais....

LOLIVE.

Mariez-le avec cette fille-là si vous m'en croyez. Je vous le garentis fou à lier s'il ne l'épouse.

Mr. FILASSIER.

Mais est-il aussi fou que tu le dis ?

LOLIVE.

Oh, pour cela oui, le diable m'emporte, il ne tient qu'à lui de l'être davantage même, vous n'avez qu'à dire.

Mr. GROGNAC.

On nous jouë, Monsieur Filassier, sur ma parole.

Mr. FILASSIER.

De quelque maniére que la chose puisse être, je vous demande vôtre fille pour mon fils, me la refuserez-vous ?

Mr. GROGNAC.

Pour vous, ou pour lui, cela m'est indifférent, pourvû que ce ne soit pas une vraye folie, & que ma Sœur....

LISETTE.

La voici, nous n'avons qu'à nous bien tenir.

LOLIVE *à Clitandre.*

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide.

CLITANDRE.

Mon Pére, je vous demande...

Mr. FILASSIER.

Entrons là-dedans, nous y parlerons sérieusement de cette affaire. Allons, Monsieur Grégnac, venez.

SCENE DERNIERE.

Mad. JAQUINET, LOLIVE, LISETTE.

Mad. JAQUINET.

HE' bien, ma chére Lisette, ce pauvre Renaud ne s'est-il point bien ennuyé pendant mon absence?

LISETTE.

Lui, Madame, ennuyé, il est gai comme un Pinson, le voila qui décampe avec la Gloire.

Mad. JAQUINET.

Avec la Gloire, c'est ma Niéce.

Vous partez Renaud, vous partez,
Suivez ses pas démons, démons...

Ah je suis au desespoir.

LOLIVE.

Ne vous desespérez point, Madame.

Vous serez, aprés la Gloire,
Ce qu'il aimera le mieux.

Mad. JAQUINET.

Ah, je n'en puis plus, je me meurs, perfide, barbare.

Tu jouis en partant
Du plaisir de m'ôter la vie.

LISETTE.

Hé, allons, Madame; contre fortune bon cœur.

MADAME JACQUINET.

Traître, attens, je le tiens, je le tiens son cœur perfide. Ah, je ne tiens rien, je suis trahie, je suis outrée, mais je me vangerai, je me vangerai.

L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste,
Démons, démons, détruisez ce Palais, détruisez ce Palais.

Elle s'en va.

LOLIVE.

La folie de mon Maître étoit plus facile à guérir que celle de Madame Jacquinet. Si tu voulois m'épouser aussi tôt pour guérir la mienne, qu'en dis-tu?

LISETTE.

Moi, je dis que....

La chaîne de l'hymen m'étonne.

LOLIVE.

Et va, va, mon enfant, tu n'en mourras pas non plus qu'une autre.

LISETTE.

M'en répons-tu!

LOLIVE.

Oui vraiment.

LISETTE.

Allons donc, & si nos Maîtres sont d'accord, nous n'aurons pas de peine à nous accorder.

FIN.

LE GALAND JARDINIER,

COMEDIE.

Par. Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

Mr. DUBUISSON Pere de Lucile.

Me. DUBUISSON.

LUCILE, fille de Mr. Dubuisson.

Mr. CATON.

Mr. BAVARDIN.

Mr. ORGON, Pere de Leandre.

LEANDRE, Amant de Lucile.

LUCAS, Jardinier.

MATHURINE, femme de Lucas.

LA MONTAGNE, Valet de Leandre.

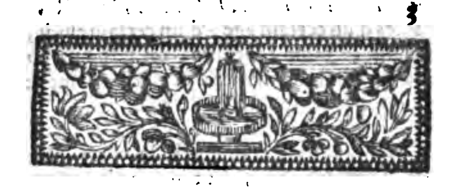
MARTON, Suivante de Lucile.

LA BOHEMIENNE.

Un Garçon Rôtisseur.

Troupe de Masques.

La Scene est dans la Maison de Campagne de Mr. Dubuisson.



LE GALAND JARDINIER,

COMEDIE.

SCENE PRENIERE.

Mr. & Me. DUBUISSON.

Me DUBUISSON.

OH pour cela, Monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal vôtre temps pour faire ce mariage.

Mr. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sçais bien ce que je fais. Quand on a des

 filles

filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, & il n'y a point de contre-temps pour s'en défaire.

Me DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un Couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours...

Mr. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie, cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoissance, & il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Couvent pour la marier, elle sera mariée, & tout au plus vîte.

Me DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

Mr. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'Avocat, je m'étois resolu de la donner au fils de Mr. Orgon, un de mes anciens Camarades de College, homme fort riche, qui n'a que ce fils là; nous étions en paroles pour cela Mr. Orgon & moi : mais, outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait

Ca-

pitaine malgré son Pere, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Me DUBUISSON.

Le grand malheur ! vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes ; & si ma famille y avoit regardé de si prés....

Mr. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Mr. Orgon devoit être rendu à Paris, il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son Pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a ni vent, ni nouvelle : cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la repugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez vous que je vous dise ? si je me hâte de la marier à ce Mr. Caton qui ne me plaît gueres, c'est que je suis prevenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je me veux mettre hors d'état d'être persecuté par Mr. Orgon, qui comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Me DUBUISSON.

Mais sçavez-vous bien que vôtre fille hait à la mort ce Mr. Caton que vous voulez qu'elle épouse ?

Mr. DUBUISSON.
Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme, mais il est fort riche, & en chemin de le devenir davantage; cela sera une bonne maison; c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal-à-propos.
Me DUBUISSON.
Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécû jusqu'ici d'une maniere fort serrée, & qui faute d'experience, se repandra au premier jour en des dépenses excessives pour la premiere guénon qui lui donnera dans la veuë. Je ne dis pas que ma fille ne merite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendroit de ces bagatelles-là; nous sommes ici à nôtre maison de Campagne.
Mr. DUBUISSON.
Je suis venu pour éviter le fracas, & la cohuë, & pour faire la nôce à moins de frais.
Me DUBUISSON.
Et de quoi s'avise donc vôtre Mr. Caton que vous trouvez si œconome, de regaler tous les jours tout le Village ?
Mr. DUBUISSON.
Ce n'est pas lui qui fait ces sottises là.
Me DUBUISSON.
De faire tirer des fusées, des feux d'artifices.

Mr. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Me DUBUISSON.

De donner des Violons & de la Musique dans les avenuës de nôtre bois ? L'impertinent, le sot ! à quoi cela est-il bon ?

Mr. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je. Il y a quelque chose là dessous que je soupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Me DUBUISSON.

Bon, bon ! quelque chose là-dessous ! que pourroit-ce être ?

Mr. DUBUISSON.

Le Neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'est un coquin qui n'est pas malentendu.

Me DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il cet animal-là ? il y a déja dix ou douze jours qu'il est ici à pot & à rôt dans la maison.

Mr. DUBUISSON.

C'est le Neveu de vôtre Jardinier, un Sergent de Milice, qui vient voir son Oncle en allant à la garnison.

Me DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom ! vôtre Jardinier vous en fait bien passer, Mr. Dubuisson !

Mr. DUBUISSON.

A moi ?

Me DUBUISSON.

A vous-même Je voudrois bien sçavoir de quoi ce Marouffle s'avise de prendre encore un garçon Jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

Mr. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

Me DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, & tout cela vit aux dépens du Maître. Tenez, Mr. Dubuisson, vous étes trop bon, trop facile, & cela me rend malade; outre la fatigue du voyage, & le mouvement de ce vilain Carosse de voiture dont je ne sçaurois me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

Mr. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre sur vôtre lit, & ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire; voila justement le Neveu du Jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conference.

Me DUBUISSON.

Je vous laisse, Mr. Dubuisson: mais si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCENE II.

Mr. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

Mr. DUBUISSON.

HE bien, qu'as-tu apris ? sçais-tu quelque chose ? as-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE.

Oh vraiment oüi, Monsieur, vous avez soupçonné juste. Toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard, & qui nous éveille si matin...

M. DUBUISSON.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monsieur ! c'est quelque joli homme amoureux de Mademoiselle vôtre fille, qui fait toutes ces galanteries-là assurement.

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Mr. Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de Mr. Caton ? ce vilain Monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que ?... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oüi, justement... Mais cet animal là auroit il l'esprit ?... Oüi da, oüi da.

 Quel

Quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des manieres quelquefois. Allez, Monsieur, je me rappelle des choses, il faut que ce soit lui sur ma parole.

Mr. DUBUISSON.

Mais sur quoy fonder tes conjectures?

LA MONTAGNE.

Surquoi! Il est fort riche, Mr. Caton?

Mr. DUBUISSON.

Oh beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement, fat, à ce qu'il me paroit?

Mr. DUBUISSON.

Oh pour cela... C'est ce que...

LA MONTAGNE.

C'est lui, Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot, qui puisse faire ces dépenses là.

Mr. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village encore?

LA MONTAGNE.

Dans le Village, Monsieur! Je ne m'en suis pas tenu là, j'ay été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

Mr. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oüi vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieuë d'icy, & il y envoye, lui, deux ou trois fois par jour. Il y a trois ou quatre personnes dans ce Village qui ne font autre

tre chose qu'aller & venir.

Mr. DUBUISSON.

L'Extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

Mr. DUBUISSON.

Hé bien ? hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monsieur ! nous sommes arrivez, l'un a été dans la ruë Saint Honoré, chez des Marchands d'étoses, l'autre chez des Joüaillers, sur le Quay des Morfondus ; celui-ci chez Crepi ; celui-là chez la Morliere.

Mr. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Mr. Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les emploiât ?

LA MONTAGNE.

Non vraiment. Ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voye fort bien que des Joüaillers, des Marchands de Vin, des Rotisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner vôtre fille à un homme comme cela.

Mr. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui, mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vray. . Il n'y a rien de positif, mais c'est déja beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclurre, Monsieur.

Mr. DUBUISSON.

Non. Je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sçauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira, si....

Mr. DUBUISSON.

Je l'attendray l'éclaircissement. Toy, ne pars point pour ta Garnison, que ce mistere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ay garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci, Monsieur.

Mr. DUBUISSON.

J'ay pris confiance en toy.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

Mr. DUBUISSON.

Et je connoîtray tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis point en peine de la reconnoissance; & pour le peu que j'en meriterai de sa part... Mais voici la Jardiniere.

SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

AH ! vous voila, Mr. de la Montagne, il y a une heure que vôtre Maître ...

LA MONTAGNE.

Hé paix, paix, Madame Mathurine, estes-vous folle de m'apeller vôtre Neveu ?

MATHURINE.

Ah ! vous avez raison, & je n'y songeois pas. Vôtre Maître donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore ? Ah ! tout est perdu. Avez-vous le Diable au corps, ma Tante Mathurine? Est-ce que j'ay un Maître, moy ?

MATHURINE.

Ouy, voirement vous en avez un. Ce jeune Monsieur qui a baillé de l'argent à nôtre homme pour être garçon Jardinier, n'est pas vôtre Maître ? Que voulez-vous dire ? est-ce que je suis une bête

LA MONTAGNE.

Oh, pour cela oüi, trés fort. Vôtre garçon Jardinier est un Jardinier, & moi, je suis vôtre Neveu, Sergent de Milice.

On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

C'à est vray, j'ay tort, je n'y serai plus attrapée....

LA MONTAGNE.

A la bonne heure. Mais pour éviter les inconveniens, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma Tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que nôtre Maî...., Le garçon Jardinier vous cherche pour vous parler, mon Néveu de la Milice.

SCENE IV.

MATHURINE *seule.*

ILs avont biau faire, & biau dire, je ne sçaurois m'accoûtumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce Monsieur de se faire Païsan, & à son homme de Chambre de vauloir être le Neveu de Lucas? Le voila lui-même, il faut qu'il me dise pourquoy çà se fait.

SCENE

SCENE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

BOn-jour, Mathurine, je ſis bien aiſe que ce ſoit toy. Es-tu toute ſine ſeule?

MATHURINE.

Hé parguenne, tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il perſonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non, voirement.

LUCAS.

Ce ne ſont pas ici des vetilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? je ne t'ay jamais veu ſi étrange.

LUCAS.

Je le crois margué bian; ma fortune eſt faite.

MATHURINE.

Ta fortune, da? & la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix, *Motus*, Mathurine; Et la tienne itou. O çà, acoute, te ſens-tu capable de garder un ſecret bien ſecretement?

MATHURINE.

Oh, pour ça oüi: Tien, il m'eſt arrivé je ne ſçais combien de-choſes, que je me ſe-

ſerois plûtôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon. Il faut toûjours faire comme ça, c'eſt une belle choſe que le ſecret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, & dis-moy tout au plûtôt....

LUCAS.

Aga tien, Mathurine, je ne ſçais pas encore trop bien ce que c'eſt. Morgué, pourquoi faut-il que je ne ſçachions pas lire ni l'un, ni l'autre.

MATHURINE.

Hé, qu'eſt-ce que ça fait à nôtre fortune.

LUCAS.

Ce que ça y fait? Tien, vela un papier qui eſt tombé de la poche de ce drôle que j'appellons nôtre Néveu.

MATHURINE.

Hé bien?

LUCAS.

Hé bien! c'eſt le factoton de ce jeune Capitaine qui s'eſt fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le ſçais bien.

LUCAS.

Or ces gens-là, tu ſçais, remuont l'argent à la pelle; ils faiſont joüer, tu ſçais, jour & nuit les Menetriers dans le Village; ils tiront, tu ſçais, des fuſées & des artifices ſur l'iau; ils m'avont baillé, tu ſçais quinze pieces d'or, pour que le Capitai-

pitaine devenît nôtre garçon, & son homme de Chambre nôtre Néveu, tu sçais.

MATHURINE.

Hé bien, je sçais, je sçais? Si je sçais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah marguenne, bellement, Mathurine, tredame, tu es bien prompte. Ce que je te dis-là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine là est un homme riche, vois tu, queuque fils de Maltotier; que c'est-là, vois tu, queuque bon papier de consequence, queuque contrat de constrution, vois tu, queuque Lettre de change.

MATHURINE.

C'a pourroit bien être.

LUCAS.

J'ay marguenne opinion que ça est. Tatigué que d'envieux, que de gens fâchez dans le Village, quand ils verront Mathurenne & Lucas dans un biau Carosse, car vois tu, je ne sommes pas pour en demeurer-là. Si j'ay une fois de l'argent, crac, je me boutte dans les affaires, je me fais Partisan, tu séra Partisanne, j'acheterons queuque charge de Noblesse, & pis, & pis on oublira ce que j'avons été, & je ne nous en souviendrons morgué peut-être par nous même.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas? j'aurions Carosse?

LU-

LUCAS.

Pourquoy non? Je ne sommes pas les premiers Païsans qui auriont fait fortune.

MATHURINE.

Mais écoute, Lucas, n'est-ce pas voler que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il appartient?

LUCAS.

Bon, voler une feuille de papier! & puis aprés tout, il n'y a pas de mal à ça. Un Païsan prendre à un Capitaine, & au fils d'un Maltotier encore, ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas; donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc; ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé, Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit des livres, je pense.

LUCAS.

Hé oüi, tant mieux, c'est de la meilleure, stella là, de la plus veritable, de celle qu'on croit davantage... Hé, margué! que fais tu? t'es mal adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça. J'ons déja quelque connoissance, vois-tu, tien, Mathurenne, que je te montre; tout ce qui est blanc, voistu, c'est le papier, & tout ce qui est noir, est les lettres.

MA-

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sçais déja lire.

LUCAS.

Tredame, toy-même. N'est ce pas biaucoup que de sçavoir faire la difference: mais voici nos deux drôles, ils donnont à plein collier dans l'orniere; car je me doute qu'ils parlont de ſça. Retourne ten à la Cuiseine pendant que je m'en vais les acouter, moy, sans faire semblant de rian. Ah tatigué, que je sis un rusé marle!

SCENE VI.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS *écoutant*.

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-cy d'une maniere, ou d'une autre, Monsieur; & si Monsieur vôtre Pere est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LEANDRE.

Il est donc bien en peine de moy?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LEANDRE

LEANDRE.

Maraut...

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, Monsieur. Vous avez mandé, il y a un mois, que vous reveniez; on vous sçait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point; tout le monde veut que des Chenapans que nous avons, dit-on, trouvé en chemin, nous ont vous & moy greffé tous deux sur quelque vieux Chêne.

LEANDRE.

La ridicule imagination!

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la verité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons icy? Vous voila garçon Jardinier, vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris? tu t'es informé de tout sans t'exposer?...

LA MONTAGNE.

Oh, pour cela oüi, je vous en répons. Mais j'ay pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé, pourquoy?

LA MONTAGNE.

Pourquoy, morbleu? Tenez, Monsieur, voila les billets que fait courir Monsieur vôtre pere. Il y en a même d'affichez au coin

coin des ruës. Où diantre auray-je mis ce billet? Il sera tombé de ma poche. Vous verrez que je l'auray perdu.

LUCAS *à part.*

Et que je l'aurai trouvé, moy. La belle chienne de fortune!

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet? que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais ce que j'en ay fait: mais je vous en diray le sens. *Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Mr. Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne, le jeune homme de taille ni petite, ni grande, l'encolure déchargée la jambe seche, & qui porte au vent,*

LEANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS. *à part.*

Trente pistoles à gagner! C'est toûjours quelque chose. Achevons d'acouter, c'est le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon Pere n'y songe pas, le pauvre bon homme! j'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plûtôt son bon naturel. Allons, Monsieur que cela vous touche, arrachez vous à cette passion extravagante

qui vous retien icy?

LEANDRE.

Hé, le moyen de m'en arracher! Regarde ce Portrait, mon pauvre la Montagné?

LA MONTAGNE.

Voila une jolie personne, je vous l'avoüe.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile, je pars de l'armée dans la resolution d'obeïr aux ordres de mon Pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentimens-là ne vous on pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LEANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vôtre.

LEANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Postes.

LEANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait passer par-là tout-à-propos.

LEANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LEANDRE.

Que sa mere vient de retirer du Couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroit de charmes & de merite.

LEANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieuës de Paris, qui se seroit défié de l'embuscade ? Tous les ennemis ne sont pas au-delà de la Frontiere, Monsieur.

LEANDRE.

Quel ennemi ! Il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de ceder ?

LA MONTAGNE.

Bon, bon, les plus grands hommes ! Morale d'Opera, Monsieur, fades discours! On ne se rend que quand on veut bien ne pas resister. Mais venons au fait, s'il vous plaît, j'ai eu la complaisance de m'accommoder à vos visions, il faut continuer puis que j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LEANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sçait rien encore de vôtre amour?

LEANDRE.

J'attens l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver ensuite ?

LEANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son Pere.

LA MONTAGNE.

Il a des engagemens avec un autre.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LEANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LEANDRE.

Voila ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monsieur. Vous avez réponse à tout. Malepeste quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre ; & ce n'est pas là la bourse uniforme du Regiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crepi ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai vôtre Rival dans l'esprit de Mr. Dubuisson, je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... presens, bijoux, cadeaux, serenades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voila de l'argent, laissez-moi faire. Les mesures ne manqueront pas sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile....

SCENE VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

HE garre, garre, enfuyez-vous-en ? Vela Monsieur Dubuisson, qui viant envars ici, il soupçonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LEANDRE.

Il a raison, je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Hé ! là, là, bellement ! ne vous enfuyez pas vous ? ce n'est pas pour vous qu'il viant, Mr. Dubuisson, ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS.

Avec vôtre parmission, mon neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE *à part*.

C'est encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamais veu de coquin plus interessé.

LUCAS.

Allons pallsanguë, bouté dessus ; puis que vous étes mon neveu, point de çarimonie; Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là....

LA MONTAGNE.

Je ne vous entens pas.

LUCAS.

Parguenne, je vous ay bian entendu, moi je sçais tout le contenu de l'affiche que vous avez perduë, & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente Pistoles à gagner, foin de ma curiosité ! je voudrois morgué pour biaucoup ne sçavoir rien de ça, voyez-vous ?

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc ?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront perdre l'esprit, oh pour ça, oüi, elle me renversont la cervelle, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé ! par quelle raison ?

LUCAS.

Il me vient des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi ?

LUCAS.

Oüi, voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

LA MONTAGNE.

Hé bien, quinze pistoles ! voudrois-tu les rendre ?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent ! vous n'y songez pas, je sis filliot d'un Procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? sur ce que pour servir mon maître, tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh, palsanguenne non, vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hébien donc ?

LUCAS.

Ca n'eſt rien, ça ſe paſſera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et mais, vous m'avez baillé quinze piſtoles pour ne pas dire que c'eſt vôtre Maître qui eſt ici.

LA MONTAGNE.

Hébien ?

LUCAS.

Et ſon Pere en promet trente à ſti qui li dira où il eſt, je me fais comme ça des ſcrupules.

LA MONTAGNE.

Voila un Maître Marouffle avec ſes fantômes.

LUCAS.

Je ne ſçaurois ſarvir ſti ici, ſans tromper ſtila, voyez-vous, & j'ai dans l'imagination que ce ſeroit bleſſer ma conſcience ſi je ne ſarvois pas ſti qui promet le plus au prejudice de ſti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oüi da, oüi da, il y a quelque choſe à dire à cela. *bas.* Le dangereux Coquin !

LUCAS.

Conſeillez moi un peu là-deſſus, Mr. de la Montagne, vous qui êtes un ſi honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a affaire. Tien voila encore quinze Loüis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué que vous êtes de bon conseil, Mr. de la Montagne! Mais attendez un peu. Oüi... Tout juste, me voila un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment tu réves! seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué oüi. Je ne sçais plus queu parti prendre avec vôtre peste d'équilibre. Pour que la balance panche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voila encore quatre Loüis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oüi, tu nous es d'un grand secours vraiment!

LUCAS.

Morguenne, vous ne sçavez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuisson, ou Madame sa femme me venont à sçavoir que je me suis baillé pour Compagnon de Jardinage

un Jardinier qui n'est pas Jardinier...

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux tu qui leur dise, gros animal ?

LUCAS.

Et que sçais-je, moi ? Mademoiselle Lucile elle-même peut être, elle est fille & jaseuse par consequent, elle dégoisera queuque chose; & sa suivante Mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde, & pis vela tout justement comment les choses se découvront, Mr. de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crain rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre; & Mademoiselle Lucile ne sçait encore rien de la passion de mon Maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé, fidonc ! vous m'en baillez à garder. Queu peste de conte ! si alle ne se connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tai-toi. Ne parle pas de cela. Il ne faut pas qu'elle sçache que mon Maître a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Hé comment, par surprise ? Expliquez-moi ça, Mr. de la Montagne ? Effectivement ça est bian surprenant ?

LA

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entieres sur le grand Balcon du côté de la ruë, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon Maître porte au bras, & que le hazard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué, l'habile Peintre! j'ons veu le portrait, ça li ressemble comme deux goutes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais vela bien des secrets à garder, Mr. de la Montagne! c'est une nouvelle augmentation de peine; ne fauroit-il point encore queuque petit salaire pour cette peine-là?

LA MONTAGNE.

On te payera tout à la fin, si nos projets peuvent reüssir.

LUCAS.

Ils reüssiront dés que vous ne serez pas épargnant; car voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avertis?

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais, dis moi un peu une chose, ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Mr. Dubuisson?

LUCAS.

Et palsanguenne oüi. Ils sont un tas de

Bourgeois & de Bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils sçavont que nôtre Maître est un tantinet ladre. Oh parguenne, il y a de quoi manger! j'avons, morgué, deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros alloiau, quatre gigots, & une tarinnée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE.

Voila une petite chere bien delicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, & nous en ferons honneur à Mr. Caton.

LUCAS.

Hem; plait-il, que dites-vous?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t-en voir ici prés à l'Epée Royale, s'il n'y est point encore arrive trois carossées d'hommes & de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois carossées, vela bian du monde! Qu'est-ce que vous velez faire de tout ça?

LA MONTAGNE.

Tu le sçauras. Vas vîte, & viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oüi, oüi, je m'en vas vîte, allez. *bas.* Mais j'irai plus loin que l'Epée Royale, & je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCENE VIII.

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LEANDRE.

MOn pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton, qui viennent de ce côté-ci, elles parlent ensemble, je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde, je voudrois bien en sçavoir davantage, comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, & faites semblant de dormir. Il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle ! & que je suis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez, parlez à propos, & me laissez faire le reste.

SCENE IX.

LEANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Mort de ma vie, Mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi ? Vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! vous voila fraichement sortie du Couvent, où je sçais bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier, & vous avez du chagrin ? Je ne comprens pas.

LUCILE.

Helas, Marton !

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au Ciel. Oh, je comprens à present ; vous êtes amoureuse, Mademoiselle.

LUCILE.

Ah, Marton, ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste, & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine, que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre, vous, en vôtre petit particulier, sans prendre leur avis, & vous n'avez pas grand tort. Leur Mr. Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié Mortel, avec son ticq, & son bégayement, je ne connois que vôtre Cousin, Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah, ma chere Marton ! que tous les hommes ne sont-ils fait comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien, je vous entens. Si tous les hommes étoient faits comme eux, vôtre petit cœur seroit moins agité, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marton ?

MARTON.

Hé bien oüi, volontiers. Mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, Marton, je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, & ne rien avoüer, cela me revolte. Vous rougissez, c'est une maniere de s'expliquer, dont je vous sçais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne; c'est dommage que la mode en passe. Oh ça, ça, remettez-vous : je sçai bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Couvent : mais cela viendra, le mot d'amour vous effarouche à present : mais l'usage adoucira le mot & la chose, & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une personne admirable, & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de resolution... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé, mort de ma vie, c'en est fait, le voila tout dit. Avoüez que vous voila bien soulagée; car aprés l'aveu de la chose, celui des circonstances est conté pour rien.

Il ne faut pas demander si le Cavalier que vous aimez a beaucoup de merite ?

LUCILE.

Oh tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien-fait ?

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours, c'est ce jeune Amant sans doute.

LUCILE.

Helas non, Marton, ce n'est point lui ! Il ignore où je suis, & mon nom même ne lui est peut être pas connu.

MARTON.

Comment donc, vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui, ni à moi, ma chere Marton ; & si j'en crois ses yeux & mon cœur...

MARTON.

Ses yeux & son cœur ! Comment diantre, voila du stile le plus tendre, le plus delicat ! S'expliquer ainsi en sortant du Couvent ! Ah nature, nature !

LUCILE.

Mais ma Mere, qui comme tu sçais,

est venu me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observez l'un & l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc ? pendant toute la route ? c'est donc une avanture de Carosse que celle-ci ?

LUCILE.

Helas oüi, Marton !

MARTON.

La pauvre enfant ! que je la plains !

LUCILE.

Je sçais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire ; je sens tout le ridicule de ma passion : mais elle est telle, ma chere Marton, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, & que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage : mais ne sçavez-vous point à peu prés qui est ce jeune homme ?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne ; sa Chaise de Poste rompit en chemin, il prit place dans le Carosse, je fus surprise en le voyant, il me parut embarrassé, comme moi ; & tant que nous avons pû nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un & l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

Le pauvre enfant ! LU-

LUCILE.

Il me donnoit la main, quand nous descendions du Carosse, & il me la serroit avec tant d'ardeur...

MARTON.

Vous serriez la sienne?

LUCILE.

Non, Marton. Je n'osois pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oüi, Marton; mais si adroitement, si spirituellement...

MARTON.

Hé comment, encore?

LUCILE.

Il y avoit dans nôtre même Carosse une jeune fille qui n'avoit point de Mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse! Hé bien?

LUCILE.

Hé bien, Marton! Il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses, & tout cela, Marton, en me regardant toûjours. Oh, je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte?...

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arri-

vez

vez à Paris, la fin du voyage nous a separez, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voila une passion qui aura de belles suites ! Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, & de ne pas penser que vous l'ayez veu.

LUCILE.

Je ne sçaurois, Marton. Je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manieres, dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouvez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton. Mais je ne n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment, il n'est pas mal tourné ce jeune drôle-là!

LUCILE.

Je luy trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu près, les yeux un peu moins vifs à la verité, mais . . .

MARTON.

Vous regarde-t-il de même?

LUCILE.

Ah! pas si amoureusement, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voila qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah Ciel, Marton! que je serois fâchée qu'il m'eût entenduë!

MARTON.

Il n'y a rien à craindre. Ces Manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah, Marton! si c'étoit lui, & qu'il sentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh, je le crois bien. Mais que vois-je? quel bijou pend au bras de Mr. Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTON.

Oüi vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prens donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc! c'est un portrait, je crois.

LUCILE.

Un portrait.

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre ?

LUCILE.

Mon portrait ? tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait ? Ah Ciel, que vois-je !

MARTON.

Ah, par ma foy ! Mr. Colin est un Paysan de la façon de l'amour. C'est lui, Mademoiselle, c'est vôtre joli homme.

LUCILE.

Ah, ma chere Marton ! Mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade : mais qui m'assurera que ces desseins sont legitimes ? Qui me sera garant ? ...

LEANDRE *se levant de dessus le gazon.*

Moy, charmante personne.

LUCILE.

Ah ?

MARTON.

Colin ne dormoit pas sur ma parole.

LEANDRE.

Moy, qui brûlois de me découvrir à vous ; moy, qui ne respire, & qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, & qui n'a point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie.

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah, ma chere Marton, quelle surprise!

MARTON.

Il n'est point question de faire icy la fiere, Mr. Colin a tout entendu.

LEANDRE.

Oüi, mon adorable Lucile, vos sentimens me sont connus, ne doutez point, je vous en conjure de la vivacité, de la sincerité des miens.

MARTON.

Ah, Mademoiselle! Voila vôtre Pere, & ce vilain Mr. Caton.

LUCILE.

Ah Ciel!

LEANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.

SCENE X.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON, LUCILE, LEANDRE, MARTON.

Mr. DUBUISSON.

AH! ha! que veut dire cecy? un garçon Jardinier aux pieds de ma fille!

Mr. CATON *bégayant.*

M. Dubuisson...

LEANDRE *contrefaisant le langage Paysan.*

Com-

Comprenez-vous bian, Mademoiselle
Vela le Corps du Logis, la tarrasse c
comme-là, le potager envars icy, & p
tant vous voyez bian... Eh, vous vela
Monsieur. Je vous demande pardon, c'est
que...

Mr. DUBUISSON.

Que fais-tu-là ?

LEANDRE.

Rien, rien, Monsieur. C'est que j'ex
pliquois à ces Madames, que si vous vou
liez, j'aurois dessein de prendre vôtre po
tager pour mettre en parterre.

Mr. DUBUISSON.

Le beau dessein ! & de quoy te mêles
tu ?

LEANDRE.

De rien, Monsieur. C'est que de cette
maniere-là, il ne manqueroit plus rian à
vôtre Jardin.

Mr. DUBUISSON.

Oüi; mais tout manqueroit à ma Cui
sine.

LEANDRE.

En ce cas, n'an pouroit d'un autre cô
té....

Mr. DUBUISSON *en colere*

D'un autre côté ! Va-t-y-en toy d'un au
tre côté ? Et vous, Mademoiselle, allez
tenir compagnie à vôtre Mere. Mettre
mon potager en parterre ! le beau projet
& que mettre dans ma soupe ? des tulli
pes ?

SC I

SCENE XII.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON.

Mr. CATON. *bégayant.*

IL n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

Mr. DUBUISSON.

Oüi fort bien, vous vous decouvrez trop, Ecoutéz, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme reglé, grand ménager, bon œconome; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

Mr. CATON.

Moy?

Mr. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules, qui se font depuis quelque temps dans le Village, sont de vôtre façon.

Mr. CATON.

Non, ma ma foy.

Mr. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCENE

SCENNE XII.

Mr. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

HE' ! qu'est - ce que c'est donc que ça, Monsieur ? est-ce drés aujourd'huy que vous faites la Nôce ?

Mr. DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands Marmitons, & cinq ou six petits, qui pour vous accommoder à souper, s'établissont dans vôtre Cuisine aussi familierement que s'ils étiont chez eux.

Mr. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longes de viau, que j'avois mis à la broche, ils avont été chercher du bois & du charbon dans la Cave, qui étoit ouverte, & ils failont des feux de reculée, ils boutont tout par écuelle, & ils disont comme ça qu'il ne vous en coutera rian, qu'on les laisse faire. *Elle sort.*

SCENE

SCENE XIII.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON.

Mr DUBUISSON.

JE n'y comprens rien, Mr. Caton?

Mr. CATON.

Ça est plai plaisant.

Mr. DUBUISSON.

Oüi, fort plaisant, fort plaisant. Hé, le vieu fou!

SCENE IV.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON, UN ROTISSEUR.

UN PETIT ROTISSEUR *à Mr. Caton.*

MOnsieur, voila le Memoire du soupé. Vôtre Homme de Chambre a dit que si on ne le trouvoit pas icy, qu'on vous le donnât à vous même.

Mr. CATON.

A moy, mon homme de Chambre?

LE ROTISSEUR.

Oüi, Monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est luy qui payera.

Mr.

Mr. CATON.

Va, va, tu te méprens.

Mr. DUBUISSON.

Parbleu voyons, ce memoire nous éclaircira peut-être. *Il lit.*

Memoire du soupé porté chez Mr. du Buisson par ordre de Mr. son Gendre.

Mr. DUBUISSON.

De mon Gendre ! Oh, par la ventrebleu, il ne l'est pas encore.

Mr. CATON.

Si je sçay ce que c'est, Mr. Dubuisson...

Mr. DUBUISSON.

Hé fi fi, Monsieur, c'est se mocquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere, M. Caton.

Mr. CATON.

C'est une piece qu'on me fait, Monsieur Dubuisson.

Mr. DUBUISSON.

Deux potages, huit entrées. Fort bien ! *Un Marcassin, six Perdrix, une douzaine de Cailles, quatre Gelinotes de bois.* Quel Memoire ! Voyons la somme ; *Cent quatre-vingt-deux livres dix sols.*

Hé bien, voila un fort bon ordinaire bourgeois. Une femme ne mourroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

Mr. CATON.

Je vous jure que....

Mr. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCENE XV.

Mr. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

MOnſieur?

Mr. DUBUISSON.

Qu'eſt-ce encore? Le dîner de demain?

MATHURINE.

Non, Monſieur, c'eſt ſte Madame qui eſt toûjours ſi claire, ſi luiſante.

Mr. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Et là, je m'entens bian; cette grande Madame ſeche, qui ſe boute du varnis ſur le viſage.

Mr. DUBUISSON.

Madame la Marquiſe? C'eſt une Vieille qui n'a ni enfans ni heritiers, allons la recevoir. La peſte!

MATHURINE.

Il y a itou vôtre Couſin Monſieur l'Avocat qui eſt venu avec elle.

Mr. DUBUISSON.

Oh, pour cet animal-là, je me paſſerois

bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là, avec son baragouin?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir Monsieur Caton vôtre Gendre, qu'il n'a jamais vû. Le voila.

SCENE XVI.

Mr. DUBUISSON, Mr. BAVARDIN.

Mr. DUBUISSON.

AH, ha, c'est vous, j'en suis bien-aise, bon jour, Monsieur Bavardin, bon jour, soyez le bien venu, quand vous en retournez-vous?

Mr. BAVARDIN *bégayant.*

Je viens... je viens.

Mr. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez, pour voir Mr. Caton. Voyez-le, & luy tenez compagnie, pendant que je vais, moy, recevoir Madame la Marquise. Je ne tarderay pas à vous rejoindre.

SCENE XVII.

Mr. BAVARDIN, Mr. CATON.

Mr. BAVARDIN *bégayant.*

JE mou mou rois d'envie de vous saluer.

Mr. CATON.

Et moy de vous vous voir. Vôtre repu pu tation m'est co connue.

Mr. BAVARDIN *bas.*

Mr. Ca ca ton se mocque de moy, je pense, voyons un peu s'il continuera. *haut.* Je suis ravi que vous épousiez Lu lucile. Vous serez Cou cou cousin germain de ma mere.

Mr. CATON *bas.*

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où ça ira. *haut.* Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moy d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou un fou foudre d'éloquence.

Mr. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille, de vous vous avoir, vous qui êtes un fa, un fa favory de la Fortune.

Mr. CATON.

Vous avez tous les talents & toute la physionomie d'un Cu, d'un Cu cujas.

Mr. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on

on sçait bien que vous sortez de la quai de la quai de la quaisse, moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

Mr. CATON *bas.*

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

Mr. BAVARDIN *bas.*

Cet animal-là se mocque de moy.

Mr. CATON.

Mr. Ba bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

Mr. BAVARDIN.

Et vous, un plat plat bou boufon, Mr. Caton.

Mr. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, Mr. Bavardin.

Mr. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, Mr. Caton.

SCENE XVIII.

Mr. BAVARDIN, Mr. CATON, MARTON.

MARTON.

HE, qu'est ce donc que cecy, Messieurs? à qui en avez-vous? Déja de la mesintelligence! On voit bien que vous allez devenir parens.

Mr.

Mr. CATON.

De quoy ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

Mr. BAVARDIN.

Morbleu, vi visage vous-même; ça n'est pas vray, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah ha, la plaisante avanture! Allez, Messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre; & ce sont de petites manieres de parler, des agrémens de la nature que vous possedez en commun.

Mr. CATON *embrassant Mr. Bavardin.*

Ah ah, c'est c'est autre chose. Je vous demande pa pardon, Mr. Bavardin. *Ils s'embrassent.*

Mr. BAVARDIN.

Je suis vôtre valet, Mr. Caton.

SCENE XIX.

Mr. DUBUISSON, Mr. BAVARDIN, Mr. CATON.

Mr. DUBUISSON.

MAis parbleu, Mr. Caton, je ne vous comprens pas, Avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour

faires les choses que vous faites.

Mr. CATON.

Co comment donc?

Mr. DUBUISSON.

Célà est étrange! Je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes; ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

Mr. BAVARDIN.

Il n'est bruit icy que de vôtre gale galanterie.

Mr. CATON.

Je veux être pen-pendu, si je sçai ce que c'est.

SCENE XX.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VEnez donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrez, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

Mr. DUBUISSON.

Voila un bel embarras que vous nous causez-là! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous?

Mr.

Mr. CATON.

Mr. Dubuiſſon...

SCENE XXI.

Mr. DUBUISSON, Mr. CATON, Mr. BAVARDIN, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAme, Monſieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra deſarter, ſi vous ne faites agrandir la maiſon.

Mr. DUBUISSON.

Ah, j'enrage ! des Maſques chez moy, qui forcent ma porte !

Mr. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. *Il ſort.*

Mr. DUBUISSON.

Voila ma maiſon au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian; ce ſont d'honnêtes gens, ils ſe renommont trétous de Mr. Caton.

Mr. DUBUISSON.

Oüi juſtement, voila l'affaire. Ah, l'extravagant perſonnage !

Mr. CATON.

Que la la peſte...

Mr. DUBUISSON *en colere.*

Que la peſte t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oüi, vous avez raison; c'est un tour de son imagination; & il y a parmy la Mascarade une Joueuse de Gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoüé que tout cecy étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle vôtre fille des presens de nôces d'une maniere galante.

Mr. DUBUISSON.

C'est cela. C'est luy-même.

SCENE XXII.

Mr. & Me DUBUISSON, Mr CATON, LUCILE, LA MONTAGNE, MARTON.

Me DUBUISSON.

EN verité, Mr. Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de differer vos preparatifs de nôces, & vous commencez par donner le bal, pendant que je me meurs: le beau remede contre ma migraine, qu'une cohuë de masques & de violons!

Mr. DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'est Mr. Caton à qui il faut vous en prendre, c'est luy...

Me. DUBUISSON.

Mr. Caton est un sot, & je ne consen

tiray point à donner ma fille à un extravagant comme luy.

Mr. CATON.

Je ne m'en pen pendrav pas.

MARTON.

Place, place, voicy les folies de Mr. Caton qui s'avancent en Musique.

Mr. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

Mr. CATON.

Oüi, oüi, oüi, oüi.

MARCHE de plusieurs Jardiniers, & Paysannes, de Scaramouches, Arlequins & autres. Les Jardiniers portent sur leur tête des Corbeilles garnies de fleurs.

Aprés la Marche une Paysanne *chante.*

Sous cet agreable feuillage
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE *à Mr. Caton.*

Lucile! c'est pour elle que la fête se fait.

Mr. CATON.

Oüi, oüi, oüi.

LA PAYSANNE *recommence.*

Sous cet agreable feuillage
Lucile vient souvent rêver.

Quand vous la verrez arriver,
Vous, qui dans vôtre doux ramage
Des charmes de l'amour sçavez si bien parler,
Petits Oyseaux de ce bocage,
Prenez soin de lui reveler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

ENTRE'E *des Jardiniers qui portent leurs Corbeilles à Lucile.*

Mr. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, Mr. Caton.

Mr. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, Mon monsieur Dubuisson.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la Musique. Voyez la propreté de ces Corbeilles, la beauté de ces fleurs; encore faut-il bien que je me fasse un bouquet? *en ouvrant une Corbeille.* Ah Ciel!

LA MONTAGNE.

Comment aurois-tu trouvé-là quelque Serpent caché sous ces fleurs? tu ne serois pas la premiere Nymphe....

MARTON.

Ah l'ingenieuse imagination! Ce ne sont vraiment pas des serpens, que ces fleurs cachent.

Me. DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'as-tu trouvé?

MAR-

MARTON.

Des étofes magnifiques, Madame, & qui se soutiennent d'or, voyez. Ah, Mr. Caton, que vous êtes un royal homme!

Mr. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, Mr. Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTON.

Ah, Mr. avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vuë. Apparemment, cette autre Manne renferme la Petite Oye.

Mr. DUBUISSON.

La bile me monte ; & ces impertinences-là me mettent dans une colere...

LA MONTAGNE.

Ah, point d'humeur. Voyons jusqu'au bout. Où est la Joueuse de gobelets? Qu'on apporte une table.

LA BOHEMIENNE *chante.*

Chacun fait icy-bas des tours de gobelets,
Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais;
A qui mieux mieux chacun s'abuse.
Pour se fourber les Mortels semblent faits,
Il n'en est point que la feinte n'amuse;
La verité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse & la ruse.
Pour se fourber les Mortels semblent faits.
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.

Chacun fait icy-bas des tours de gobelets,
Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.
La Morale est fort bonne, mais elle est ennuieuse; allons, amusez-nous plus agreablement, & donnez-nous quelque joli tour de vôtre mêtier.

LA BOHEMIENNE.
Très volontiers. Je ne suis icy que pour cela.

(*Elle chante, en jouant des Gobelets.*)

Prenez bien garde à mes manches,
A ma baguette, à ma main:
Disant trois fois Prelin pin pin,
Ces trois Boulettes blanches
Se vont changer soudain.
Celle-cy, Beauté brillante
Qui sçavez tout charmer,
Est un Livre qu'on vous presente,
Le grand Art de se faire aimer.

(*Elle presente à Lucile un Livre, qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.*)

LUCILE.
Un Livre à moy?

MARTON.
Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. (*En l'ouvrant*) Ah Madame!

dame ! le beau Livre ! que le stile en est riche ! qu'il est brillant ! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendans, un carcan, un esclavage. Ah, Mr. Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes !

LUCILE.

Des Pierreries ! Mon Pere, il faut renvoyer tout cela.

MARTON.

Oüi, Mademoiselle ; mais je m'en vais toûjours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Hé attens, attens, ne te presse point, il faut voir la métamorphose des autres Boulettes.

LA BOHEMIENNE *chante.*

Celle-là, sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'Art d'adoucir la Marton
La plus fiere & la plus farouche.

(Elle lui donne un Livre plein de Loüis d'or.)

MARTON.

On me dédie aussi des Livres, à moi !
L'Art d'adoucir la Marton la plus farouche.
(Elle ouvre le Livre.)

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de Loüis ! Garde toi bien de prendre cela, Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, Mademoiselle ! Des Livres ne se refusent point : j'aime la lecture ; & celui là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah, Monsieur Caton, que vous écrivez noblement ! Dediez nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier ; mais il ne laisse pas d'avoir son merite, & j'aimerois assez une Biblioteque toute dans ce goût-là. Voyons le troisiéme.

LA BOHEMIENNE *chante*.

Voici le plus difficile
Et le plus beau de mon Art,
Voyez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

La Table sur laquelle la Bohemienne a joüé des gobelets, se change en une Table garnie de Corbeille de fruits, & de soucoupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh, pour ce dernier tour-là, il me fait plaisir, j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une Colation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh par ma foi, l'Auteur se dément, son stile baisse, & les premiers tours sont les

plus

plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe, tirons en partie, tout coup vaille.

SCENE DERNIERE.

Mr. & Me DUBUISSON, Mr. ORGON, M. CATON, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

Laissez faire, Monsieur, si je ne le trouvons pas là, je le trouverons... Il est morgué ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je ? le Pere de mon Maître !

LUCAS.

Tenez, voila déja son Valet. N'est-ce pas ?

Mr. ORGON.

Hé oüi, justement. C'est lui-même.

Mr. DUBUISSON.

Me Dubuisson, c'est Mr. Orgon, je pense !

Mr. ORGON.

Mr. & Me Dubuisson, par quelle avanture vous trouve-je ici ?

Mr. DUBUISSON.

Hé vraiment, il n'y a point là d'avantu-

ture. Nous sommes chez nous, Monsieur Orgon.

Mr. ORGON.

Ah, je vous demande pardon ! je sçavois bien que vous aviez une maison auprés de Paris ; mais je ne sçavois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

Me DUBUISSON.

Quel hasard, ou quelle raison vous y amene, vous ?

LA MONTAGNE.

Monsieur a sçû qu'il y avoit bal ici, il aime la joye, il vient prendre part à la fête. Allons, allons de la joye.

Mr. ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin qui débauche mon fils apparemment ?

Mr. DUBUISSON.

Vôtre fils ?

Mr. ORGON.

Oüi, mon cher Mr. Dubuisson, cet honnête Paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en Jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE *à Lucas.*

Ah, Boureau ! tu as fait-là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les 50. pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison, n'est-ce pas?

Mr.

Mr. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Mr. Orgon ? vôtre fils deguisé ici en Jardinier, & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes ? Me Dubuisson ?

Me DUBUISSON.

Mon fils ?

LUCAS.

Hé morgué, ne faut pas tant réver ; c'est de Mademoiselle Luçile qu'il est amoureux.

Me DUBUISSON.

De ma fille !

Mr. ORGON.

De vôtre fille !

Mr. CATON.

Moi voi voila le fait, Mr. Dubuisson.

Mr. ORGON.

Mais vraiment, ce seroit une chose fort plaisante que le hazard eût ainsi prevenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment, vos projets ? entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton Maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon ?

Me DUBUISSON.

Et je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que pour ce mariage là.

LA

LA MONTAGNE.

Cela eſt admirable ! Point de tricherie au moins.

Mr. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE *à Leandre.*

Oh bien en ce cas-là, demaſquez-vous, Mr. le Jardinier, tout eſt découvert.

LEANDRE *ſe mettant à genoux.*

Mon Pere, je vous demande mille pardons...

Mr. ORGON *en l'embaraſſant.*

Ah, mon fils ! mon cher enfant ! je t'ai crû mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Mr. Dubuiſſon ?

Mr. DUBUISSON.

Je ſuis tout prêt à vous tenir parole; mais cependant j'heſitois à donner ma fille à Mr. Caton, à cauſe des dépenſes exceſſives dont je le ſoupçonnois, & c'eſt nôtre faux Jardinier qui les faiſoit.

Mr. ORGON.

Que cela ne vous inquiéte point. Quelques dépenſes qu'il puiſſe faire, j'ai aſſez de bien pour les ſoutenir.

MATHURINE.

On a ſervi, Monſieur.

Mr. DUBUISSON.

Allons-nous mettre à table, & remettons le bal aprés ſouper.

Mr. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échaper belle.

LU-

LUCAS.

Et moi palſanguenne, j'ai fait un biau coup. Avoüez tretous que je fis un habile homme.

FIN.

LES TROIS COUSINES,

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

BELINDE.

MENONE.

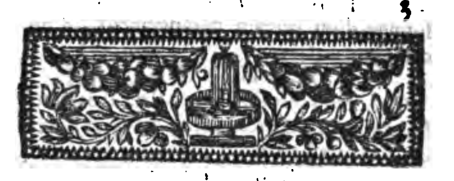
LE BARON.

LE CHEVALIER.

L'OUVREUSE DE LOGES.

LE PETIT TERRÉ.

Mr. TOUVENELLE, Musicien.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BELINDE, MENONE.

BELINDE.



Hé bien, commencera-t-elle bien-tôt, cette ennuyeuse, cette plate Comedie ? La détestable chose... Aurons-nous des places ?

MENONE.

La Concierge des Logis s'est engagée de nous en garder, ma favorite.

BELINDE.

Oüi, ma toute bonne, mais cette Concierge des Loges est une impertinente quelquefois, une ridicule, qui place le monde sans simmetrie, & qui vous met inconsiderément dans le même Balcon de certaines personnes, d'un certain rang, d'un certain merite, avec d'autres certaines per-

sonnes, d'un certain dérangement, d'un certain caractere . . .

MENONE.

Ouï, trés-certainement; il est très-constant que cela est trés-desagréable, & aprés ce qui m'arriva l'autre jour . . . . .

BELINDE.

Ce n'est rien en comparaison de mon avanture, je vais vous la dire.

MENONE.

Ecoutes la mienne.

BELINDE.

Non, ma toute bonne, je t'en prie.

MENONE.

Laisse-moi te conter, ma favorite.

BELINDE.

Tu sçais en quels termes j'en suis avec ce benest de Baron de Fonsecq, qui a une rage de m'épouser aussi violente qu'est celle de ses parens pour empêcher ce mariage.

MENONE.

Hé bien, ma chere?

BELINDE.

Hé bien, ma mignone, il étoit sur le Théatre, je me mis vis-à-vis de lui dans une Loge, j'y croyois demeurer seule avec une vieille Presidente de petite Ville qui est la vertu même; point du tout, cette impertinente Concierge de loges nous amena, devine qui?

MENONE.

Quelque femme du monde, quelque coquette.

BE-

BELINDE.

Une des plus coquettes qu'il ait au monde, Madame de S. Blaise.

MENONE.

Madame de S. Blaise, ne la connois-tu pas? je la croyois si fort de tes amies.

BELINDE.

Oüi, je la connois en particulier, elle est de mes amies dans la chambre, mais en public je lui baise les mains, & je ne prétens point afficher ces amitiez-là dans les Loges de la Comedie. Comment, le Baron de Fonsecq en a boudé plus de trois semaines, & j'ai eu toutes les peines du monde à le ramener; il m'est trés-important de ne ménager cet imbecile-là, c'est un homme qui me fait beaucoup de bien.

MENONE.

Tu as raison, mais qui est cette Madame de S. Blaise, je ne croyois pas sa reputation si fort...

BELINDE.

C'est une fort bonne femme, la fille d'un gretenier, on l'appelle Madame la Marquise, elle fait la jeune & elle passe pour veuve d'un Capitaine de Vaisseau, qui fut tüé au bombardement de Genes. La verité est que son mari est encore au monde; il a une petite commission du côté de ce Canada, & comme c'est l'autre monde que ce païs-là, en attendant qu'il en revienne elle a épousé en seconde nôces un vieux garçon de Robe avec qui

elle n'eſt pourtant pas tout à-fait mariée; mais elle le trompe comme un vrai mari, & c'eſt ce qui la décrie un peu dans le monde.

MENONE.

Ce décri-là n'eſt pas ſans fondement, & la jeune perſonne avec qui l'on me plaça dernierement eſt d'un caractere à peu prés ſemblable.

BELINDE.

Tu la connois donc, qui eſt elle?

MENONE.

Une Mademoiſelle Guettemine, jolie fille, bien faite, aimable, d'un air modeſte, & qui n'a contr'elle qu'un entêtement ridicule, dont ſa tante & ſa mere lui ont gâté l'imagination.

BELINDE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cet entêtement?

MENONE.

D'épouſer des étrangers?

BELINDE.

Comment, d'épouſer des étrangers? voila une plaiſante folie.

MENONE.

Avec cela elle eſt d'une regularité, d'une conduite merveilleuſe, elle n'écoute perſonne que ſur le pied de mariage.

BELINDE.

Mais vraiment, ma favorite, il n'y a point de déreglement là-dedans.

MENONE.

Oüi, mais elle en épouse autant qu'il en vient, à mesure qu'ils s'en vont, elle compte qu'ils meurent. Elle seroit presque aussi souvent veuve qu'il retourne d'étrangers dans leur païs ; ils lui font tous de fort gros presens, & elle pense de bonne foi que c'est le moyen de s'enrichir à force de doüaires ; mais au bout du compte, cette bonne foi-là lui fait un peu de tort dans le monde.

BELINDE.

Oüi vraiment, & il est important pour des femmes raisonnables comme nous, ma favorite, de ne pas figurer en public avec ces sortes d'extravagantes-là.

MENONE.

Pour éviter cet inconvenient plaçons-nous de bonne heure, & choisisons nôtre monde.

BELINDE.

Oüi, tu as raison, aussi bien je m'ennuye si fort dans ces foyers, on n'y voit point de jeunesse polie, point de petit Seigneur qui ait la conversation enjoüée ni les manieres galantes. Oh pour moi une de mes grandes passions c'est d'aller un de ces jours au Parterre.

MENONE.

Ouvreuse de Loges, Hola ho ma bonne.

SCENE II.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

MAdame.

BELINDE.

Ouvre-nous un Loges, mon enfant place-nous bien, avec qui nous mettras-tu, prens bien garde.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oh ç'a ç'a venez, ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES, LE PETIT TERRE'.

LE PETIT TERRE'.

MAdame Babiche.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Qu'est-ce qu'il y a.

LE PETIT TERRE'.

Mademoiselle Guettemine & Madame de

de S. Blaise sont ensemble, voila une piece de trente sols qu'elles vous envoyent afin que vous ne mettiez point ces Madames-là avec elles.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Vraiment çamom, vela bien des façons, c'est bien à elles de faire comme ç'a les difficiles.

LE PETIT TERRE'.

Elles disent qu'elles sortiront plûtôt; que cela feroit dire des sottises d'elles.

BELINDE.

Allons donc, ma bonne, à quoi t'amuses-tu? dépêche.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Dépêche, dépêche: dépêchez vous-même, il y a une heure que je vous attens. Je vous gardois deux places, & ce petit garçon dit qu'on vient de les prendre. Je n'en ai point d'autres.

MENONE.

Tu n'en as point d'autres.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Non, à moins que vous ne vouliez être avec cette Madame de saint Blaise que vous connoissez-là.

BELINDE.

Avec cette creature-là, moi.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oüi, elle est avec une certaine Mademoiselle Guettemine.

MENONE.

Voila un bel assemblage. Elles se sont

donné le mot. Oh non, nous ne nous mettrons point avec ces Dames-là.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Ce n'est pas ce qu'il vous faut, vous avez raison ; si vous voulez pourtant...

LE PETIT TERRE'.

Eh non, Mad. Babiche, vous n'entendez pas, c'est pour que vous ne mettiez point ces Dames-ci avec elles, que ces autres Madames que vous dites vous envoyent la piece de trente sols que je vous ai donnée.

BELINDE.

Comment, quoi, que dit-il ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Rien, rien, c'est un petit étourdi qui n'a pas le sens commun. Laissez-moi faire, je trouverai quelqu'endroit à vous mettre où vous serez bien & avec honneur.

MENONE.

J'aime mieux cette Ouvreuse de Loges-là qu'un autre; elle est prudente, & connoît son monde.

SCENE IV.

LE BARON, BELINDE, MENONE.

LE BARON.

OH ç'a ç'a, nous allons voir beau jeu. J'arrive assez-tôt, Dieu merci, la piece n'est pas encore commencée.

BELINDE.

Comment c'est vous, Monsieur le Baron de Fonsecq! l'heureuse rencontre!

LE BARON.

Ah, ah, Mesdames, quelle rage vous tient de revenir voir encore cette mauvaise piece,

MENONE.

On ne sçait où aller, ils ont la malice de ne la joüer que les jours où il n'y a point Opera; mais vous, vous avez la même rage à ce qui me semble.

LE BARON.

Je n'ai pas celle de la voir, c'est celle de la décrier qui me possede, & l'on n'a jamais été si fâché que je le suis de voir une mauvaise rapsodie de bagatelles toutes plus plates les unes que les autres usurper le nom de Comedie, & mettre tout Paris en mouvement.

MENONE.

Il a raiſon, tout le monde en parle mal, & tout le monde y vient.

BELINDE.

Cela eſt honteux, cela crie vengeance, il faut être bien deſœuvré pour venir ici. Je rougis qu'on m'y retrouve, & j'ai quaſi envie de m'en retourner.

MENONE.

Nous n'avons point de place, c'eſt une bonne raiſon pour n'y pas demeurer.

BELINDE.

Allons-nous en, ma favorite, allons.

LE BARON.

Comment, vous vous en allez parce que je ſuis ici? vous attendiez quelqu'autre perſonne avec qui vous ne voulez pas que je vous voye apparemment, & ma preſence vous embaraſſe.

BELINDE.

Pour vous ôter cette penſée nous demeurerons, Monſieur, vous n'avez qu'à dire.

LE BARON.

Oüi, je vous en prie, vous me ferez plaiſir, & je ſerai bien-aiſe que vous voyez de quelle maniere je me vais roidir contre le mauvais goût du public. Je le tirerai d'erreur ſur ma parole, & l'Auteur aujourd'hui n'aura pas beau jeu.

MENONE.

Il eſt à plaindre que vous vous déchaîniez ainſi contre lui.

LE BARON.

Je ne me déchaîne point ; mais je suis un homme de lettres, connu pour tel, je veux me distinguer, & éviter, autant qu'il m'est possible, de décider comme fait tout le peuple, & de donner dans des sentimens qui me paroissent generalement reçûs.

BELINDE.

Il a raison. Il y a de certaines choses dont tout le monde rit, qui me revoltent moi. Demadez-moi pourquoi ? je n'en sçai rien; mais au bout du compte elles font rire tout le monde, cela est trop commun, cela me déplaît.

LE BARON.

Mais il y a ici des choses outrées, & qui font souffrir ma pudeur, à moi, une femme qui paroit double, par exemple. Vous qui avez du monde & de l'esprit, dites moi un peu, Madame, qu'est-ce que c'est qu'une femme double, je vous prie.

MENONE.

C'est un homme yvre qui croit la voir telle.

LE BARON.

Et qui ne se trompe pas peut être, quelle idée !

BELINDE.

Ah pour l'idée elle est naturelle, & je vous ai oüi dire à vous même...

LE BARON.

Oüi, d'accord, elle est naturelle, & vous

m'avez oüi dire que mon pere & ma mere avoient souvent des querelles comme cela, mais ce sont des affaires de famille, des choses qui se passent dans un ménage, & qu'il ne faut point mettre sur un Théatre.

MENONE.

Je suis de son avis, cela n'est point plaisant pour des enfans dont les pere & mere ont souvent querellé pour de pareilles avantures.

LE BARON.

Cela attaque mille gens qui n'oseroient se déclarer, voyez-vous, il n'y a que moi assez entreprenant pour prendre parti, je suis un honnête homme, un homme franc, je me déclare.

BELINDE.

Voila un sot homme, mais j'en ai besoin.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

ALlons, Mesdames, voulez-vous venir, j'ai ménagé deux places dans un second balcon; mais dépêchez-vous.

LE CHEVALIER *yvre.*

Non, ne vous depêchez point, Mesdames, je viens de les prendre moi, ces deux places qu'elle a ménagées.

MENONE.

Comment, Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah vôtre valet, Madame. Bon jour, Mr. de Fonsecq, comment vous en va.

LE BARON.

Tu as pris les places que l'on gardoit pour ces Dames.

LE CHEVALIER.

Oüi; mon ami, j'en suis fâché, je leur demande pardon, je sçai que ce sont des Dames d'une qualité, d'une vertu, d'une distinction, d'une regularité... Ho, mais au bout du compte entre Dames & Dames je ne voi point moi d'autre difference, si ce n'est que les Dames de ma connoissance doivent avoir la préference, ho.

BELINDE.

Mais Monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER.

Cela sera, comme cela, Madame, avec vôtre permission. Croyez-moi, demeurons ici dans le foyer, nos petits discours vaudront mordis mieux que toute la Comedie.

LE BARON.

Il n'a pas tort; le Chevalier n'est pas ennuyeux, Mesdames.

P R
oüi dire
souvent
: font de
qui se pa
: faut poi
M
is de son a
ur des en
uvent qu
ires.
L E
a attaque
arer, voye
ntreprenar
honnête h
déclare.
B E
ila un sot hc



S C

BARON
ELINDE
REUSE

OUVRE
ons, Mesd
'ai ménagé
balcon; m

MENONE.

Il est yvre au moins, Mr. le Baron, il sent le vin.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, j'en ai bû; quel nez de femme !

LE BARON.

Et où t'es-tu accommodé comme cela ?

LE CHEVALIER.

Où ? chez l'Auteur de cette mauvaise piece. C'est un bon vivant qui aime la joye, la bonne chere, bon vin de Champagne; il nous a regalez... mais tout compté tout rabatu, sa Comedie ne vaut pas le diable.

LE BARON.

N'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Cela est pitoyable, abominable; mai je n'en dis point de mal, parce qu'il est de mes amis; j'ai beaucoup d'égard pour le gens qui me font bonne chere, moi, c'es ma grande folie.

BELINDE.

Vous le voyez souvent, Mr. le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Si je le voi, Madame, je travaille ave lui quand il a quelque yvrogne à mettre c'est ordinairement moi qui sers de modele Oh ce garçon-là copie bien d'aprés nature Il a besoin dans une piece qu'il fait d'un caractere de nigaud, de fat, d'imbecile; j veux lui donner ta connoissance, Baron

cel

a lui fera plaisir sur ma parole : il a pei-
à trouver de nouveaux caracteres.

MENONE.

Hé le moyen qu'il n'en ait pas ? c'est un
nme qui ne lit jamais, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

)h pour cela ce n'est pas sa faute, il n'a
le tems, nous sommes toûjours à table,
iis pour les bagatelles qu'il fait, dit-il,
'a besoin que du livre du monde, il y
lire, il le connoît, il pille là-dedans
me tous les diables.

LE BARON.

u'il fasse donc voir quelque chose de
eau, & qu'il ne tourne pas autour de
nême comme sur un pivot ; toûjours
Procureurs, des Bourgeoises ridicules,
igauds, des Païsans, des Meuniers,
Meunieres ; cet homme-là est né pour
oulin, il ne le peut quitter.

LE CHEVALIER.

h parbleu, Mr. de Fonsecq, je vous y
is, vous êtes un rude joüeur, c'est
qui avez fait le Quatrain qui court
re lui.

LE BARON.

Moi, point du tout.

LE CHEVALIER.

Oh si fait, si fait, vous êtes modeste,
vous en deffendez pas, ce Quatrain-là
st pas trop mauvais, il feroit deshon-
ur à tout autre, mais il est joli pour vous,
vous en répons.

MENONE.

Hé dites-nous ce Quatrain, Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Le voici Madame, je l'ai dans ma poche, car dans ma memoire je ferois scrupule de l'y mettre.

Le Public est fou, Dieu me damne;
De trouver à l'Auteur un esprit drôle & fin,

Un esprit drôle & fin! cela est bien écrit au moins, Mesdames.

BELINDE.

Trés-délicatement, il n'y a rien de plus joli.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai? écoutez la suite.

Le public est fou, Dieu me damne,
De trouver à l'Auteur un esprit drôle & fin;
Ce n'est qu'un ignorant, je le garentis âne,
Puisqu'il est toûjours au Moulin.

Que dites-vous de la chûte, elle est piquante, n'est-ce pas?

BELINDE.

Ah toute charmante, toute amoureuse, je le garentis âne! la jolie tournure de phrase, ma favorite, la jolie tournure de phrase!

MENONE.

Elle est vive, je vous l'avouë, & que dit le pauvre Auteur de ce Quatrain-là? il est bien fâché.

LE CHEVALIER.

Lui! point du tout, il s'en moque, il s'en divertit.

BELINDE.

Il s'en divertit !

LE CHEVALIER.

Hé parbleu oüi, tout le monde rit des sottises qu'il fait, il rit aussi des sottises que font les autres. C'est un garçon fort judicieux, ho.

LE BARON.

Ce Quatrain n'est pas de moi ; mais je le trouve bon, du dernier bon, & aussi excellemment bon que la Comedie est parfaitement mauvaise.

LE CHEVALIER.

Elle ne vaut pas le diable, te dis-je, je pense comme toi ; mais je suis jaloux de mes sentimens, & comme l'Auteur est de mes amis, si tu continuës à penser comme moi tu auras affaires à moi, je t'en avertis.

LE BARON.

Oh Dame.

MENONE.

Vous êtes un ardent ami, Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oüi j'aime chaudement. Madame, c'est ma maniere, & quand je suis chaud de vin sur tout ; l'Auteur m'a fait boire aujourd'hui de la Tocane... c'est un bon vivant, grace pour sa piece, mais je ne connois point le Musicien, je vous abandonne la Musique.

LE BARON.

C'est ce que j'y trouve de plus supportable moi.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il y a de plus mauvais ; vous ête un ignorant, je me connois en musique moi, comme en vin de Champagne. Je veux vous chanter un petit air qu'on m'apprit hier au soir, Mesdames, vous verrez ce que c'est que de bonne musique.

BELINDE.

Volontiers. Je m'y connois un peu sans vanité, & j'ai sur moi un air Italien que je vous chanterois aussi si je n'étois pas si fort enrhumée, si fort enrhumée.

MENONE.

Il faut prier le Musicien de la Comedie de vous le chanter. Le voici le plus à propos du monde, approchez Mr. Touvenelle. C'est un fort habile homme au moins, & qui chante presque tout à livre ouvert ; il a été mon Maître.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, Mr. TOUVENELLE.

Mr. TOUVENELLE.

CEla eſt vrai, Mad. & vous me redevez encore cinq Loüis d'or, j'ai été je ne ſçai combien de fois chez vous...

MENONE.

Ecoutons la chanſon de Mr. le Chevalier, Mr. Touvenelle, vous nous en direz vôtre ſentiment.

LE CHEVALIER *chante.*

Pluſieurs regardent le bon vin
Comme un remede ſouverain
Pour guerir la mélancolie;
Pour moi je cours au plus certain,
Et je trouve que l'eau de vie
Etourdit bien mieux mon chagrin.

Hé bien comment la trouvez-vous ?

MENONE.

Fort agréable, & fort bien traitée.

LE CHEVALIER.

Je l'ai un peu chantée à la rencontre, mais il n'importe, on ſe prête à cela. Voyons un peu vôtre Italien, j'aime les airs Italiens, c'eſt ma folie.

BE-

BELINDE.

Le voila, Mr. le Musicien, chantez-le avec attention, je vous prie, nous allons vous écouter de même.

LE CHEVALIER.

Oüi tendrement, là, beaucoup de cromatique.

Mr. TOUVENELLE *chante.*

Vendetta Cupido, vendetta sû sû,
Deh scocca strali
Ai colpi mortali,
Punisci,
Ferisci,
Quel impio traditor !
Amante infido si si no tardar più
Ma guarda ô Dio
Di non tocar gli' il cor
Che quello e mio
Vendetta, &c.

LE CHEVALIER.

Voila de belle & bonne musique, & le Musicien qui a fait cela n'est pas un sot.

LE BARON.

Nenni, vraiment cela fredonne bien:

LE CHEVALIER.

Ecoutez-moi, aprés cela vôtre musique de la Comedie, quelle difference !

Mr. TOUVENELLE.

Elle est du même Auteur, Monsieur.

BELINDE.

Comment du même.

Mr. TOUVENELLE.

Oüi, Madame, l'air qu'à chante Mr. le

le Chevalier, & vôtre air Italien ſont de Mr. Giliers qui a fait les airs de la Comedie. . . .

LE CHEVALIER.

Oh en ce cas-là ſa muſique eſt bonne, je ne l'abandonne plus. Allons morbleu, Mr. de Fonſecq, la muſique adoucit les bêtes les plus feroces, laiſſez vous adoucir, & allons tous quatre nous mettre dans quelque fonds de Loge où vous écouterez la Comedie, & où je dormirai moi, ſur ma parole.

Fin du Prologue.



ACTEURS
DE LA COMEDIE.

LE BAILLY.

LA MEUNIERE.

LOUISON. } filles de la Meunie-
MAROTTE. } re.

DE LORME, Pere de Colette, & beaufrere de la Meuniere.

COLETTE, niéce de la Meuniere.

Mr. DE LEPINE. } Amans de Loui-
Mr. GIFLOT. } son & de Marotte.

BLAISE, amoureux de Colette.

MATHURINE, Païsanne.

Plusieurs Meuniers & Meunieres.
Bohemiens & Bohemiennes.
Pelerins & Pilerines.

La Scene est à Creteil.



LES TROIS COUSINES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLY.

LA MEUNIERE.

OH ç'a. Mr. le Bailly, vous êtes bon homme, honnête homme, vous avez bon esprit, bonne conscience, tout Bailly que vous êtes. Feu mon mari pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce

ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre deffunt, vous lui promîtes tant que vous auriais soin de sa famille.

LE BAILLY.

Je lui tiendrai parole, & vous me trouverez toûjours prêt, Madame la Meuniere, à vous tous les services qu'on peut attendre d'un veritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous fis bian obligée, Monsieur le Bailly, je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai dit.

LE BAILLY.

C'est ce qu'on donne plus liberalement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raison, ç'a ne coûte rian. Allons dites donc, que ferias-vous si vous êtiais en ma place ?

LE BAILLY.

Mais qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIERR.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLY.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre vôtre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement vous moquez vous, je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, & qui ne veut rian faire sans la participation des honnêtes personnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans

que je ſis veuve, Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Comment deux ans! y a-t'il tant que cela?

LA MEUNIERE.

Oüi tout autant, vela le treiziéme mois, & pour ce qui eſt d'en cas de ces choſes-là, drés de la deuxiéme année eſt une fois commencée on la compte finie. Oh j'ai bian eu du regret au pauvre deffunt.

LE BAILLY.

Oüi je le voi bien, le tems vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé le moyen qu'il ne durit pas! j'ai bian de la charge au moins, deux filles qui devenont grandes, une niéce qui l'eſt itou, un moulin bian achalandé, biaucoup de tracas, il eſt bian mal aiſé de prendre garde à ç'a toute ſeule.

LE BAILLY.

Vos filles ni vôtre niéce n'ont pas beſoin qu'on veille ſur leur conduite; elles ſont bien ſages, bien élevées, & c'eſt ce qui me faiſoit de plus eſtimer le deffunt que le ſoin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, Mr. le Bailly, quand j'y ſonge, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne ſerois pas dans l'embaras où je ſis.

LE BAILLY.

Non ſans doute, mais il eſt facile de vous en tirer. Vôtre niéce & vos filles ſont gran-

des, vous êtes riche, il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIERE.

A chacune un ce seroit trois, & vela biàn des nôces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une.

LE BAILLY.

Oüi da, on peut les marier le même jour, cela vous épargnera des frais, de la dépense.

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, Mr. le Bailly, vous me donnez des conseils pour elles, & c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLY.

Comment?

LA MEUNIERE.

C'est moi qui fis d'avis de me marier, je croi que ç'a vaudra mieux.

LE BAILLY.

Oüi, mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles & cette niéce...

LA MEUNIERE.

Hé fy dont, les maris que je leur baillerois n'auroient soin que d'elles, & sti que je prendrai aura soin d'elles & de moi, ce sera faire d'une piarre deux coups, ç'a est bian plus commode.

LE BAILLY.

D'accord, mais Madame la Meuniere...

LA

LA MEUNIERE.

Tenez, Mr. le Bailly, ma resolution est prise, je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez beau dire.

LE BAILLY.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIERE.

Et si je ne veux pas que mes filles ni ma niéce en murmuriont la moindre chose.

LE BAILLY.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je prétens qu'elles demeuriont filles tant qu'il me plaira.

LA BAILLY.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois moi. Oh je sis une femme d'honneur, Mr. le Bailly, je n'entens point de raillerie.

LE BAILLY.

Cela est fort loüable. Et quel est le mari que vous prenez, Madame la Meuniere.

LA MEUNIERE.

Je ne sçai pas bien encore, il sont trois ou quatre, conseillez-moi itou un peu là-dessus, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Trés-volontiers, vous n'avez qu'à dire, voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déja le Concierge du Château premierement.

LE BAILLY.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIERE.

Et puis Mr. Giflot, le neveu de nôtre Curé, qu'on dit qui a de l'esprit, vous sçavez ce qui en est.

LE BAILLY.

Oüi vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le Valet de chambre de Mr. le President, qui est un bon gros réjoüi.

LE BAILLY.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage.

LA MEUNIERE.

Et puis Blaise, le garde-molin, qui est un franc nigaut, je n'ai qu'à choisir, lequel prendriais-vous, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Mais écoutez, ce Valet de chambre...

LA MEUNIERE.

Oh-stila a trop bonne protection, Mr. le Bailly, il me feroit enrager, & je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLY.

C'est une bonne raison. Vous préfererez Mr. Giflot.

LA MEUNIERE.

Le Ciel m'en préserve, il a trop d'esprit: On n'a que faire d'esprit dans un moulin, le mian souffit pour ç'a, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLY.

Je voi bien que le Concierge . . .

LA MEUNIERE.

Fy, c'est un grand flandrin, un grand sec maigre, il est quasi tout comme le deffunt, il me seroit avis que ce seroit la même chose, & il vaudroit presque autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'appercevoir du changement.

LE BAILLY.

Oüi cela est vrai, & ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIERE.

Dame acoutez, c'est un bon gros nigaut qui me reviant assez. Voila ce qu'il faut en ménage, ç'a va droit en besongne, ç'a est déja stilé à ma maniere, & je ferai tout ce que je voudrai de ce benest-là.

LE BAILLY.

Oüi, mais épouser vötre garde-moulin.

LA MEUNIERE.

Oh je sis butée à ç'a, Mr. le Bailly, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi vôtre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLY.

Mon avis est que vous l'épousiez, & tout au plus vîte. Vous ne sçauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'eſt-il pas vrai; je ne ſis bian aiſe que vous agréais ma reſolution; car au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du reſpect, de la croyance,& ſi vous m'aviais contredis, je n'en aurois toûjours rian fait qu'à ma tête, & ç'a eut été deſagriable. En vous remerciant Mr. le Bailly, je vous prie de la nôce. Je ſis vôtre ſervante.

LE BAILLY.

Juſqu'au revoir, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLY *ſeul.*

VOici une commere qui va faire un mauvais marché avec ſon garde-moulin, & quelque bon eſprit qu'elle paroiſſe avoir, ce n'eſt aſſurément pas l'eſprit qui la détermine, elle n'a nullement deſſein de pouvoir ſes filles, & les pauvres enfans ſont en âge, & peut-être dans l'impatience d'être pourvûës. Il faut avertir leur oncle de la ſottiſe que medite ſa belle-ſœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLY.

DE LORME.

VOtre valet, Mr. le Bailly, comment vous en va; je m'en allois chez vous.

LE BAILLY.

Je suis bien-aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose.

DE LORME.

He parguenne si je ne vous voulois rian je ne vous chercherois pas.

LE BAILLY.

Hé bien qu'est-ce? de quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que deffunt mon frere le Meunier d'ici est trépassé, comme vous sçavez, & que Madame sa femme est diablement vivant, à ce qu'il me paroît: cela ne vous paroît-il pas itou comme ç'a, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Oüi vraiment, je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entenduë, mais...

DE LORME.

Ce n'est morgué pas de sa bonté ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLY.

Hé dequoi donc s'il vous plaît Mr. de Lorme.

DE LORME.

Oh palſanguenne c'eſt de ſon allure, & au train qu'alle va, j'ai peure qu'alle ne bronche; je ne vas de fois au moulin que je ne trouve la nape miſe & du monde autour, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ila, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des Menétriers dans un batiau, la muſette & le hautbois ſous l'orme. Il eſt avis que ce ſont des nôces parpetuelles, & ſi parmi tout ç'a je ne vois ni Curé ni Tabellion, morgué cela me baille martel en tête; car voyez-vous j'ai, de l'honneur, & je ſis pour l'ame du deffunt preſque auſſi jaloux de ma belle-ſœur, que je l'aye jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde, & je ne l'étois pas mal, comme vous ſçavez.

LE BAILLY.

Vons ne l'eſtiez que trop, & vous aviez quelquefois des emportemens...

DE LORME.

Oh pargué je ne l'ai roſſée qu'une fois, mais je la roſſis bian, & dans le fond j'avois tort, au moins n'allez pas croire que j'avois raiſon.

LE BAILLY.

Non, non je ne ſuis point porté à croire le mal.

DE

DE LORME.

Je ne sçais morgué comment ç'a se fit, je devois aller ce jour-là à trois lieuës d'ici pour une coupe de bois que l'y avoit à vendre, je rencontris le Marchand en sortant du Village, il me ramenit au grand Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché copieusement pour ç'a : je ne nous quittismes qu'à minuit, je retournis chez moi, an ne m'y attandois pas, je trouvit ma femme dans le lit : Et voyez un peu quelle péste de vision, Mr. le Bailly, la carogne me paroissit double.

LE BAILLY.

Voila une vilaine vision, Mr. de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu varcarme, j'étois pis qu'un enragé, mais le lendemain je me rapaisis, & je compris facilement que c'est que j'étois yvre, & que c'étoit ma faute. Enfin bref tantia, Margot me pardonnit ma barluë, an nous racommodit; & voyez, Mr. le Bailly, queu benediction, avant ç'a je ne pouviesmes avoir d'enfans, & de ce racommodement-là il est venu cette petite fille qui est vôtre filiole, & qui a morgué plus d'esprit qu'alle n'est grosse, oh je ne sçai pas de qui alle tiant. je vous l'avoüe.

LE BAILLY.

Vous aimez bien cet enfans-là, Mr. de Lorme.

DE LORME.

Si je l'aime ! c'est une petite miévreté agréable, là de petites manieres semillantes, une maleigneté drôle, alle fait piece à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne, alle dit du mal de tout le monde, & si tout le monde l'aime, oh c'est une jolie creature. La voici, je pense, je lui ai donné charge d'observer sa tante la Meuniere, alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLY.

Je vous en apprendrai de plus seures que personne.

DE LORME.

Bon tant mieux. Mais accoutons un tantinet celles que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLY, COLETTE.

DE LORME.

HE' bian, mon enfant, tu viens du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de nouviau, que fait ta Tante !

COLETTE.

La voila qui vient d'arriver, & tout en arrivant elle est d'abord allé trouver Blaise

le garde-moulin, & elle s'est mise à babiller avec lui. Oh c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bonjour mon Parrain.

LE BAILLY.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu point acouté ce qu'alle disoit.

COLETTE.

Oh que si fait vraiment; mais comme elle est défiante, on ne la sçauroit écouter que de loin, on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh parguenne oüi, t'es une plaisante devineuse, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Je ne la croi pas fort habile franchement.

DE LORME.

Hom je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à nôtre voisine la belle cabaretiere qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLY.

Comment, petite fille...

Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailly & de la voisine.

COLETTE.

Vous faisiez comme ç'a, mon Parrain, vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, & dans ce temslà c'est que vous lui disiez que vous êtiez

amoureux d'elle, & elle vous repoussoit; elle secoüoit comme ç'a la tête, c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien, & vous tout aussi-tôt de faire comme ça. Vous lui juriez que ç'a étoit vrai, & j'entendis un peu le dernier mot, il y avoit, je croi, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh, oh, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Ah, ah.

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en répons; & la voisine faisoit comme ç'a, & je suis seure qu'elle disoit, paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLY.

Voila une rusée petite filiole, Compere de Lorme, si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué queul esprit, ç'a est marveilleux,. n'est-ce pas? Hé qu'est-ce que c'est que t'as devinez de ta tante? dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur; & que Blaise ne se soucie guere d'elle.

LE BAILLY.

Le premier article est vrai, je le sçai par elle-même : pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est ce qui vous le fait soupçonner, voyons.

COLETTE.

C'est ma Tante qui le va toûjours chercher, & puis quand ils sont ensemble il n'y a quasi qu'elle lui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, & Blaise est comme ç'a. Il fait une espece de mouë, & quand il lâche deux ou trois paroles c'est en levant le nez, ou en seçoüant les oreilles. Oh s'il est amoureux lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en répons.

LE BAILLY.

Cela pourroit être, & j'ai à vous avertir que la grande folie de vôtre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

Le dévargondée.

LE BAILLY.

La filiole a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut, & si il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, Mr. le Bailly ? Est-il possible qu'il y ait tant de foux que ç'a dans le Village, & qui sont ses nigauts-là avec vôtre parmission.

LE BAILLY.

Ce ne sont point des nigauts. La Meuniere est riche ; le Concierge du Château, le Valet de chambre de Monsieur le President, & le neveu du Curé ont des veuës pour elle.

COLETTE.

Oh que nenni, mon Parrain, je devi-

ne mieux que vous, ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLY.

Pour vos cousines, qui vous a dit cela?

COLETTE.

Bon qui me l'a dit, est ce qu'on me dit quelque chose? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je sçais tout, il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi, & qui n'oseroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi, comment sçais-tu cela?

COLETTE.

Voyez que cela est difficile à deviner, je ne l'aime pas moi au moins, mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avouë.

LE BAILLY.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous, allez vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voila qui vient, cachez-vous tous deux derriere ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira; je vais lui donner belle, & tout nigaut qu'il est, je le ferai parler, je vous en répons.

DE LORME.

La jolie enfant, Mr. le Bailly. Est-ce moi qui ai fait ç'a ?

LE BAILLY.

Voyons, voyons, si elle ne se trompe point, cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vîte qu'il ne vous voye point : car c'est un benest qui seroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'Est à moi qu'il en veut assurement, & le nigaut n'approchera point que je ne l'appelle. Hola Blaise, hola.

BLAISE.

Bon jour, Madame Colette, est ce que vous voudriais me parler, que vous m'appellez.

COLETTE.

Mais toi, mon garçon n'as-tu rien à me dire.

BLAISE.

Morgué nenni, vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie, je creverois

plûtôt que d'en ouvrir la bouche, à moins que ç'a ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Hé quoi dire ?

BLAISE.

Ce qui m'ameine envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hazard que j'y viens, ç'a n'est pargué pas, c'est tout exprés, & si je n'en fait pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne il faut être comme ç'a. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, & puis la masque s'en gausseta, nannin, morgué, nannin, il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ç'a.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre à moi.

BLAISE.

Hé oüi morguenne j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire, & drés que je vous vois, vous avez une certaine meine malicieuse qui me renfonce la parole, c'est que je sis timide, voyez-vous, & si pourtant avec les filles il m'est àvis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément, rassure-toi, va, va, parle.

BLAI-

BLAISE.

Oüi, mais si ce-secret-là vous est desagriable, il y a des secrets qui déplaisont queuquefois? Vôtre Tante m'a dit le sian par exemple, il m'a fâché, si le mian va vous faire de même.

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma Tante.

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi.

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous, mais vous n'en sçaurais rian que vous ne le deveniais. Je sens bian ç'a, je n'aurai jamais l'impartinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah tu feras fort bian de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh tatigué que je n'ay garde, vous en feriais de biaux contes.

COLETTE.

Oh oüi, je t'en répons.

BLAISE.

Stanpendant je crois que ç'a me fera torner la sarvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oüi voirement, & si vous aviais l'esprit

prit de deviner ç'a, & la bonté d'en être bian aise, je ne deviandrais peut être pas fou, voyez vous. Hé allons marguenne, empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Hé bien va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet.

COLETTE.

Oüi, oüi, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entre voyez-vous que je créve d'amour, & que c'est vous qui en êtes la cause.

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh morgué je dis vrai, je joüe le franc jeu, & tenez je ne bois point de vin queuque part où je me treuve que je ne m'enyvre, tout bas à vôtre santé, Mad. Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me vient point de pensée d'amour que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est itou pour vous, Madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien

fas

familierement à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne c'est que vous m'enhardissez, & quand je sis une fois enhardi dame acoutez, je ne sis plus honteux, il n'y a qu'à me mettre en train & à me laisser faire.

SCENE VI.

LE BAILLY, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLY.

DOucement, Monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Hé bian tatigué, ne vela-t'il pas, je n'étions pas seuls, on nous acoutoit, vous m'avez fait jaser pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échaufez, Mr. le garde-moulin, prenez garde.

BLAISE.

Oh dame, excusez, Mr. de Lorme, la hardiesse que j'ai la libarté de prendre; mais comme Madame la Meuniere a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frere, je me sis fouré dans la mienne qu'il vauroit mieux que ce fut mon biau-pere que vous devenissiais; ç'a dépendra de vous, voyez, il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE

DE LORME.

Oh pallangué je vous baise les mains; il y a de la difficulté des deux côtez, Mr. Blaise.

BLAISE.

Hé,oüi, ç'a est vrai. Je ne veux pas l'un, & vous ne velez peut être pas l'autre vous, & c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord; mais Madame Colette accommodera tout ç'a, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir.

BLAISE.

Hé parguenne oüi. N'est-il pas vrai, Mr. le Bailly. Il a comme ç'a queuquefois des parens bourus, des brutaux, qui ne voulant pas bailler leurs filles en maraige, & les filles par fois s'y baillont d'elles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin, & quelque part qu'alle viennent on ne laisse pas de les prendre, & le biau-pere est biau pere maugré li, mais il ne laisse pas de l'être; vous comprenez bian, Madame Colette.

DE LORME.

Comment biau pere maugré li, oh parguenne j'y boutrons queuque empêchement, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Sans emportement Mr. de Lorme. Mr. Blaise est un bon garçon, un honnête garçon, & pourveu qu'il nous promette de ne point épouser la Meuniere...

BLAI-

BLAISE.

Hé parguenne il y a bon moyen de m'en empêcher, qu'on me baille la niéce il est bian seur que je n'épouserai point la Tante.

LE BAILLY.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire ; mais en attendant promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai, je sommes déja trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'elle, & stanpendant je faisons la meine d'en vouloir biaucoup ; & voyez comme je jouë de malheur, Mr. le Bailly, je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLY.

Je le sçais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles, & comme je ne veux point dépousailles moi, il m'est avis que ces accordailles-là seriaint suparfluës.

DE LORME.

Hé oüi voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons avec des Menetriers par fois, de petites chansonnettes par ici, de petits regalemens par ila; quand je la trouvons trop bonne, je li faisons querelle, je devenons bons quand alle fait la meine, & drés qu'alle se radoucit je li charchons noise. Alle

nous

nous raime comme ç'a tour à tour, & tour à tour je faisons semblant de la raimer, mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLY.

Mais à quoi bon ces semblans-là.

BLAISE.

A quoi bon, Mr. le Bailly; morgué les semblans ne sont que pour elle; mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment du tout de bon.

BLAISE.

Oüi, Mr. Giflot en aime l'une, Mr. de Lepeine est amoureux de l'autre, & c'est moi qui envars elles manigance tout ç'a pour eux, sans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que Mr. de Lorme s'en apparçoive. Oh j'avons morgué bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh, oh, parguenne vela qui est admirable, Mr. le Bailly.

BLAISE.

Vous serez morgué les dupes de ç'a, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je suis le boudeux aujourd'hui moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles, Mr. de Lepeine est le regaleux, & Mr. Giflot sera le jaloux. Dame voyez-vous, je nous

divartiſſons comme de petits Rois. Les jeunes filles qui avont le mot, & qui ſçavont que ç'a ſe fait pour l'amour d'elles, prenont leur part du divartiſſement. La Meuniere qui ne ſçait rian de rian ſe divartit itou tout comme les autres, & par ainſi je ſommes tretous en joye.

DE LORME.

Je vous le diſois bian, Mr. le Bailly, ce ſont morgué des nôces parpetuelles.

BLAISE.

On entend un ſimphonie.

Oüi juſtement... entendez-vous, vela Mr. de Lepeine qui va leur bailler un plat de ſon métier.

LE BAILLY.

Nous parlerons à loiſir de tout cela, Mr. de Lorme, il faut ſe conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là bas; je penſe. Hé morguenne que ne venont-ils envars ici, la place eſt plus belle, & vous trouvariais peut être ç'a drôle.

LE BAILLY.

Oüi da, oüi da, j'aime à voir qu'on ſe réjoüiſſe.

BLAISE.

C'eſt un tas de filles & de garçons habillez tretous comme des Meuniers & des Meunieres, & Mr. de Lepeine à leur tête, & tout ç'a pour faire voir au monde qu'il ne mépriſe point le moulinage: Oh ç'a eſt bian galant, voyez-vous.

LE

LE BAILLY.

Assurément. Allez, ma filiolle, allez vous joindre à ces jeunes filles, & tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux mon Parrain, & ma Tante aussi, j'en suis seure.

BLAISE.

Oh palsanguenne, j'en répons itou, & j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLY.

DE LORME.

HE' bian, Mr. le Bailly, ne vela-t'il pas ce que je vous disois. Dame voyez-vous, je devine itou aussi bian que Colette; oh pour ce qui est de ç'a je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLY.

Oüi vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La Meuniere bronchera, prenons-y garde, & si alle bronche une fois, ses filles & la mienne broncheront itou peut-être; car les filles & les femmes c'est comme les mou-

moutons, voyez vous; drés que l'une a ſauté le foſſé, crac vela les autres aprés; & la Meuniere eſt une ſauteuſe, je vous en avartis.

LE BAILLY.

Il faut examiner la choſe avec attention pour pouvoir prendre des meſures juſtes.

DE LORME.

C'eſt bian dit.

LE BAILLY.

Obſerver la mere & les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, Mr. le Bailly, c'eſt une deſſalée.

LE BAILLY.

Laiſſez-moi faire, & ne dites rien à vôtre belle-ſœur ſur tout.

DE LORME.

Que je ne li diſe rian, j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLY.

Gardez-vous en bien, il ne faut pas lui donner ſoupçon qu'on ait deſſein de la contrequarrer.

DE LORME.

Vous avez raiſon, je ne ſonnerai mot.

LE BAILLY.

Voici Colette qui les ameine, prenons nôtre part de leur joye, feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaiſirs.

DE LORME.

Oh tatigué ne vous boutez pas en peine, que je vas faire ſemblant de me divartir.

I. INTERMEDE.

Plusieurs Habitans du Village vêtus en Meuniers & en Meunieres, & conduits par Mr. de Lepine, viennent en dansent prendre sur le Théatre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la Meuniere.

Mr. TOUVENELLE vêtu en Meunier.

Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce Village,
Et chacun y fait de son mieux.
Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux.

ENTRE'E.

Madlle HORTENSE Meuniere.

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas,
Quand on en fait un bon usage.

EN-

ENTRE'E.

Mr. TOUVENELLE Meunier.

En voyageant avec l'Amour ;
Telle aura fait cent fois naufrage ,
Qui s'y rembarque au premier jour ,
Tant agréable est ce voyage.

Celui d'himen est moins charmant
Et la veuve prudente & sage
Ne s'expose que rarement
Aux perils d'un second orage.

ENTRE'E.

BRANLE.

Mr. TOUVENELLE Meunier.

Ici l'Amour & sa mere
Vont d'un air badin ,
De la beauté la plus fiere
Enflamer le sein.
Le joli belle Meuniere ,
Le joli moulin.

Madlle HORTENSE Meuniere.

Le Dieu de la bonne chere
Fait à tous festin ,

Chacun s'ivre à sa maniere.
D'amour ou de vin.
Le joli, &c.

Mr. TOUVENELLE Meunier.

Tout le long de la riviere
Chacun par la main
Mene en chantant sa Bergere,
Exempt de chagrin.
Le joli, &c.

Madlle MIMY Meuniere.

Là d'une danse legere,
En blanc escarpin,
Thibaut avec sa commere
Foule le sain-foin.
Le joli, &c.

Mr. TOUVENELLE.

Richesse & grandeur pour plaire
Sont un seur moyen,
Mais mon cœur charmé préfere
A tout autre bien.
Ton joli, &c.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis pour grace entiere

Obtenir enfin.
Tonjoli, &c.

Tous les Acteurs & Actrices du divertissement sortent du Théatre en dansant, comme ils y sont entrez.

Fin du premiere Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLY, DE LORME, LA MEUNIERE.

DE LORME.

PARGUENNE la belle sœur n'a pas tort, Mr. le Bailly, vela une bonne petite vie, toûjours chanter, danser, boire & manger : gagne-t'on biau coup à ce métier-là ?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon tems, biau frere, n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie ?

DE LORME.

Hom masque.

LE BAILLY.

Mr. de Lorme.

DE LORME.

Oh rian, rian, je sis prudent, vous me l'avez enchargé, & je m'en vois m'en aller

ler de peur de fairqueuque sottise. Sans adieu, Mr. le Bailly. Nous nous revarrons, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLY, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A Qui en a cet animal là, Mr. le Bailly, & que veut-il donc dire ?

LE BAILLY.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjoüisse.

LA MEUNIERE.

L'impartinent! de quoi se mêle t'il ? Sont-ce là ses affaires ? Je veux me réjoüir moi, je veux passer le tems, je n'ai rien de mieux à faire.

LE BAILLY.

Vous le passez fort agréablement, vôtre maniere de veuvage a son merité, & si j'étois à vôtre place je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh voirement, Mr. le Bailly, ç'a est bian aisié à dire; mais tous ces plaisirs-là ce n'est que du vent, voyez-vous, & un mari c'est du solide.

LE BAILLY.

Il est vrai, vous avez raison, & puisque vous avez pris vôtre parti, que vôtre choix est fait...

LA MEUNIERE.

Hom ç'a n'est pas si déterminé que tantôt, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Comment donc?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est que Mr. de Lepeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLY.

Et peut-être demain Mr. Giflot vous plaira t'il mieux que Mr. de Lepine.

LA MEUNIERE.

Dame accoutez, ç'a se pouroit bian. C'est mon himeur, voyez-vous, je sis un peu changeuse.

LE BAILLY.

Oüi, cela est vrai, & du vivant du deffunt vous êtiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des inçartitudes, on ne sçauroit se refondre.

LE BAILLY.

Dans ces incertitudes-là mes avis vous seroient inutiles, quand vous aurez pris vôtre resolution je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre: Je vous donne le bon jour, Madame la Meuniere.

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains, Mr. le Bailly.

SCENE III.

LA MEUNIERE *seule.*

JE gouverne cet homme-là comme je veux, & queuque mari que je prenne il le tiendra en bride. Allons, vela qui est fini, ce sera Mr. de Lepine : il s'est habillé en Meunier pour me faire plaisir stila : il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le vela qui reviant, c'est moi qu'il charche, ce garçon-là ne sçauroit vivre sans moi.

SCENE IV.

LA MEUNIERE, LEPINE.

LEPINE.

LA désagréable situation que celle où je me trouve.

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi : ces amoureux-là se plaignont toûjours.

LEPINE.

Quel chargrin d'être reduite à tant de contrainte, & de ressentir tant d'amour!

LA MEUNIERE.

Mais voirement il ne sçait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LEPINE.

Il faut pourtant sçavoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, & m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je ly fait pardre l'esprit. Allez, allez, Mr. de Lepine, ne vous chagraignez point, vous me possederez.

LEPINE.

La fâcheuse rencontre.

LA MEUNIERE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point: Giflot est un sot, Blaise un nigaut, c'est vous qui aurais la préference.

LEPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions, Mr. de Lepine, qu'est-ce que ç'a des réflexions?

LEPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIERE.

Vela une vilaine drogue, ne vous serrez point de ç'a.

LEPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment, qu'est-ce que ç'a fait. Mr. de Lepine ? Hé bian oüi, je ne les renie pas, je sis leur mere, on ne vous trompe point, je me baille pour veuve, tredame.

LEPINE.

Un beau pere se trouvera chargé du soin de leur conduite, elles sont aimables, elles seront aimées, c'est une chose embarassante.

LA MEUNIERE.

Ce sera mon affaire, le biau pere n'aura que voir à ç'a, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE.

Ah les pourvoir ! Oh dans huit ou dix ans je parlerons de ç'a. J'ay du bian, je sis jeune, j'en prétens joüir, & je ne veux pas que des affamez de gendres me fassent rendre compte.

LEPINE.

Quoi si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIERE.

Je croi, Dieu me pardonne que je noyerois celle qui acouteroit ce queuqu'un là,

& le queuqu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en répons. Ne vous embarassez point de ç'a, laissez-moi faire.

LEPINE.

Vôtre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent, j'ay fait les miennes, faites les vôtres, tout mon bonheur dépend de vous.

SCENE V.

LA MEUNIERE *seule.*

OH bian, je ne le ferai pas, Mr. de Lepine, je le disois bian tantôt à Mr. le Bailly, c'est un obstiné qui a de la protection, & qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse, je me mocque de ç'a, vela qui est tarminè, Mr. Giflot me conviandra mieux, je m'en vois le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

OUi, c'eſt bian fait, véla qui eſt commode, n'y a qu'à choiſir, vous êtes à même, pargué, Madame la Meuniere, vous êtes une grande bête avec vôtre eſprit de ne vous aparcevoir pas qu'on ſe gobarge de vous.

LA MEUNIERE.

Comment, on ſe gobarge de moi; que voulez-vous donc dire, Mr. de Lorme?

DE LORME.

Tatigué ſi Mr. le Bailly ne m'avoit pas deffendu de parler; mais je voulons vous faire donner dans le panniau: car ſans ç'a morguenne....

LA MEUNIERE.

Hé bian ſans ç'a?

DE LORME.

Sans ç'a je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Mr. de Lorme!...

DE LORME.

Une ſotte, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIERE.

Mais Mr. de Lorme...

DE LORME.

Une masque avec vôtre remariage, que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles se mariront toutes seules, je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Elles se mariront toutes seules! Hé à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne à qui! on manque bian de ç'a.

LA MEUNIERE.

Mais encore.

DE LORME.

Oh tatigué j'ay promis de ne rian dire, vous en serais la dupe, ç'a sera biau à vôtre âge de vous laisser attraper par de jeunes nigauts qui se moquont de vous.

LA MEUNIERE.

Qui se moquont de moi! Je voudrois bian sçavoir qui sont ces impartinents-là, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Hé oüi tatigué c'est-là le hic. Oh pour ce qui est de ç'a c'est un sot animal qu'une femme.

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc, qu'est-ce que cela signifie?

DE LORME.

Et rian, rian. Dés que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, allés baillons là dedans si sottement...

LA MEUNIÈRE.

Ouais.

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caraissont la poule que pour atttaper les poussins; c'est morgué bian fait au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veux dire tout ç'a, qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards.

DE LORME.

Quel esprit bouché! la poule c'est vous, les poussins prennez que c'est vos filles, & Mr. de Lepine & Mr. Giflot sont les renards qui amadoüeont la poule, mais c'est les poussins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne sçavez ce que vous dites avec vos visions.

DE LORME.

Oüi c'est bian dit, ce sont des visions, comme c'a ne vous plaît pas, vous n'en croyez rian, si c'a vous plaisoit vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit c'a, biau-frere.

DE LORME.

Vôtre garde-moulin qui se gausse itou

de vous. Il eſt amoureux de Colette, mais morguenne je ne veux non plus de ly pour mon gendre, que vous voulais des autres pour les vôtres, & ſi pourtant ils ſe sont tous trois baillez le mot pour le deviner maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh pour ce qui eſt de moi je l'empêcherai bian, & quoi que je ne croye rian de c'a, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce ſont vos affaires, Mr. le Bailly & moi, voyez-vous, je ne ſerions pas fâchez que vos filles fuſſiaint pourveuës, & c'eſt juſtement ce qui fait que je ne vous avartiſſons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian.

DE LORME

Je ſommes convenus de ç'a par enſemble, ſi vous aviais queuque doute de la choſe, vous feriais du bruit, du vacarme, il vaut mieux que vous n'en ſçachiais rian, c'a ſe paſſera plus doucement.

LA MEUNIRE'

C'a ſe paſſera en cas que c'a ſoit, ſans adieu biau-frere.

SCENE

SCENE VII.

DE LORME *seul.*

LA vela morgué toute ahurie, Alle ne sçait où alle en est, & si je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant: oh palsanguenne, sans Mr. le Bailly je lui en aurais bian dit davantage. Ah te vela, Colette, acoute mon enfant, j'ay queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

QUoi mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande, les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh je n'empirerai point moi, je vous en répons.

DE LORME.

Ces divartissemens du moulin, ces Menétriers, ces danses, ces petites chansonnettes

nettes, tout ce train-là, vois-tu, ne miene à rian de bon : on s'accoquine à ç'a. C'a divartit, ç'a amuse, des jeunes garçons se mêlont là dedans, ils vous contont des fariboles, on les acoute, & ç'a accoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tentia, vela qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oüi, ç'a est vrai, j'ay eu tort, & je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéïssois en y allant. Je te deffens d'y aller, il faut m'obéïr en n'y allant pas, & c'est là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma Tante, mes Cousines que diront-elles ?

DE LORME.

Oh parguenne alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux, qui suffit, je m'entens bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Oüais...

COLETTE.

Il est arrivé dans le Village je ne sçais combien de Bohemiens & de Bohemiennes,

nes, Mr. Gissot les doit amener tantôt au moulin ; ils diront la bonne avanture de tout le monde, vous serez cause que je ne sçaurai pas la mienne, & je meurs d'envie de la sçavoir.

DE LORME.

Hé fy morguenne, est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-la, ce sont des ignorans ; tien, mon enfant, quand j'épousis ta mere, ils lui disirent qu'alle auroit des enfans, & ils me disirent à moi que je n'en aurois point, & si j'étions le mari & la femme, quelle apparence, ce sont des fripons qui ne faisont que mentir. Je ne veux point que tu ailles-là.

COLETTE.

Hé je vous prie.

DE LORME.

Morgué ç'a n'est pas bian, Colette, t'es desobeïssente quand je te deffens une chose.

COLETTE.

Ne me la deffendez que demain, mon pere, je vous le demande en grace.

DE LORME.

Hé bian vela qui est fait ; mais, à condition d'une chose au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon pere ?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde moulin, & que tu l'envoyeras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui mon pere ? helas le pauvre garçon; qu'eſt ce qu'il vous a fait ?

DE LORME.

Comment ce qu'il m'a fait, il dit qu'il ſera mon gendre maugré moi, ç'a ne ſçauroit arriver que par ſon moyen; & le moyen que ç'a n'arrive pas, c'eſt que vous n'ayez tant ſeulement pas de converſation enſemble.

COLETTE.

Mais mon pere.

DE LORME.

Or pour ſtila il n'y a point de demain; je te le deffens morgué drés aujourd'hui, & je ſçaurai bian ce qui en ſera. Je te mets la bride ſur le cou, je ne te contraints en rian; mais pour ce qui eſt d'en cas du garde moulin, il vaudroit autant que tu te fuſſes noyée que de l'y parler. Je t'en avartis, baille-t'en de garde.

SCENE IX.

COLETTE *ſeule.*

OUais, qu'eſt ce que cela veut dire ? pourquoi mon pere me fait-il cette deffenſe-là, & pourquoi cette deffenſe-là me fâche-t'elle ?

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

MA chere cousine ; ne sçavez-vous point à qui en a ma mere ?

COLETTE.

Comment à qui elle en a.

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Hé depuis quand donc ?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais veuë si grondeuse, & si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sçais.

COLETTE.

Vous a-t'elle querellées ?

LOUISON.

Comment querellées ! il n'a tenu qu'à nous d'être battuës, elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi.

MAROTTE.

Je m'en doute un peu moi, cousine.

LOUISON.

J'en soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Hé bien que soupçonnez-vous ? de quoi te doutes-tu ?

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici Monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur ! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle ? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oüi, mais en s'en allant il m'a baisé la main, & je l'ai laissé faire par mégarde en songeant à autre chose, & ma mere l'aura vû peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu toi, dis cousine.

LOUISON.

Hé, mais à peu prés la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi...

LOUISON.

Oüi, je croi, Monsieur de Lepine n'a cessé de me faire des mines, & je lui en faisois aussi moi pour le contrefaire, on s'accoûtume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines,

& ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oüi, mais c'est que ma jarretiere s'est défaite; il a voulu me la ratacher, & moi qui n'aime pas la dispute...

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mere se soit apperçûë de cela.

COLETTE.

Oüi, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables de parler jamais ni à l'un ni l'autre.

COLETTE.

Ah, ah, voici qui est admirable, mon pere vient de me défendre aussi de parler au garde moulin moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise.

COLETTE.

Oüi, vous dis-je, ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant; comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéïrai, mais cela me fera de peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela je ne songeois pas seulement que Blaise fût au monde, & à present je pense toûjours à lui malgré que j'en aye.

MAROTTE.

Et moi donc, je ne me souciois non plus de Monsieur Giflot, & de l'heure qu'il est je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable; quand Monsieur de Lepine me parloit je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre, & maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la deffense qui est cause de cela, & je voi bien que tu aimes Monsieur Giflot toi, & toi que tu ne hais pas Monsieur de Lepine.

MAROTTE.

Et qui te fais croire cela, dis cousine.

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela.

COLETTE.

Voyez que cela est difficile à comprendre, nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose; je sens bien de mon côté que c'est que j'aime Blaise, & je vois bien que du vôtre vous aimez Monsieur de Lepine & Monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi tu aime Blaise, ma cousine.

COLETTE.

Oüi, mais je ne lui ai jamais dit, & je voudrois bien qu'il le sçût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux : cousine, pourvû que tu dise pour moi la même chose à Monsieur Giflot, on ne t'a pas défendu de parler à celui-là.

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise : il n'y aura point de mal à tout cela, dis cousine.

LOUISON.

Non vraiment, cela sera fort commode au contraire, & voila nôtre marché bien-tôt fait ; mais Monsieur de Lepine qui est-ce qui lui parlera, j'ai aussi quelque chose à lui dire, & je veux aussi bien que ma sœur que ce soit sans desobéir à ma mere.

COLETTE.

Hé bien je m'en charge ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah que tu me feras de plaisir, cousine, je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avoüer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eut peut-être jamais rien sçû sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voila d'heureuses défenses.

LOUI-

LOUISON.

Mais comment ferons-nous dans la suite? car quand on s'aime c'est pour s'épouser, & ma mere ne me laissera jamais épouser Monsieur de Lepine.

MAROTTE.

Ni à moi Monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh dame je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise à nous deux voyez.

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Hé bien donc à quoi tout cela aboutira-t'il ? il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait, parlons toûjours, on verra aprés ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison; il y a des moyens pour tout : nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses, nous ne manquerons pas d'expediens.

MAROTTE.

Oh j'en trouverai quelqu'un moi, j'en uis seure.

LOUISON.

Si j'en manque ce ne sera pas faute d'y rer.

COLETTE.

Il m'en viendra sur le champ à moi, j'en répons. Voici vos deux Amans ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meunieres. Allez-vous en parler à Blaise, & ne negligez pas mon affaire, j'aurai soin des vôtres.

SCENE XI.

Mr. GIFLOT, MAROTTE, LEPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

VOus voyez, charmantes personnes, deux Amans outrez de desespoir s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, Mr. Giflot, ma mere m'a deffendu de vous écouter, & de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi vous pouvez.

MAROTTE.

Oh ne me suivez pas, s'il vous plaît, & ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LEPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, & l'executerez-vous avec autant de regularité.

LOUISON.

Oh pour cela oüi ; ma mere m'a aussi défendu de vous parler, je suis devenuë muette.

LEPINE.

Mais de grace au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionez point ? mais demeurez ici au moins, Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XII.

LEPINE, GIFLOT, COLETTE.

LEPINE.

Monsieur Giflot.

GIFLOT.

Mr. de Lepine.

COLETTE.

Voila deux filles bien obéissantes.

LEPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde.

COLETTE.

Oüi, il y a quelque chose à dire à cela, expli-

expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupez que de nôtre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LEPINE.

C'est pour nous approcher d'elles ; & vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir & de leur parler que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de vôtre tante.

COLETTE,

Cela est tout-à fait genant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel, vous avez raison.

LEPINE.

Elles se plaisent à nous desesperer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ay là ? Quoi aucune d'elles n'a jamais flatté vôtre amour d'une parole favorable.

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent.

LEPINE.

Non.

COLETTE.

Oh pour cela voila des filles bien dissimulées, & des amoureux bien peu pénettans.

GIFOT.

Comment?

LEPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a deffendu de vous parler, & comme je suis bonne moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Et que nous dites-vous encore?

LEPINE.

Expliquez, charmante Colette...

COLETTE.

Oh Mr. de Lepine expliquez vous-même, si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si fort amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettiez de croire que vos deux cousines nous aiment.

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela; comme vous saisissez les choses? Fy donc, ho non, non, elles ne vous aiment pas; mais elles vous estiment infiniment, & elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LE

LEPINE.

Adorable Colette.

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance...

COLETTE.

Oh doucement, doucement, point de ces complimens-là, ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LEPINE.

Hé ne sçavez-vous point surquoi vôtre tante leur a deffendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais pour empêcher qu'elle continuë de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coûtume, ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement, ne leur faites point de mines, & me laissez faire, J'ay dans l'esprit que tout ira bien, & que nous en aurons bonne issuë.

SCENE XIII.

GIFLOT, LEPINE.

GIFLOT.

VOila une adroite petite cousine, Mr. de Lepine.

LEPINE.

Je n'ay pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos interêts

GIFLOT.

Paix, taisons-nous, voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

AH palsangué bon. Voici de nos gaillards, je vas les faires jaser, je veux sçavoir un peu ce qu'ils avons dans l'ame. Serviteur, Monsieur Giflot, vôtre valet. Mr. de Lepine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon jour, Mr. de Lorme.

LEPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Hé bian, qu'est-ce, Messieurs, comment gouvarnez-vous la joye? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle oüi ç'a étoit bian troussé.

LEPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverty.

DE LORME.

Comment diverti, il n'y a pargué rian

de

de plus divartiſſant que tout ç'a: Allez morguénne c'eſt affaire à vous, que vous entendez bien ç'a, comme vous endormez la Meuniere.

GIFLOT.

Comment, comment donc, Monſieur de Lorme.

DE LORME.

Oh ce que j'en dis n'eſt pas que j'en parle, & Monſieur le Bailly & moi je ſerons ravis que vous l'attrapiais.

L'EPINE.

Que nous l'attrapions!

DE LORME.

Elle le merite bian, voyez-vous, & ſi c'eſt une maſque, une folle de vouloir que n'an la cajole, & de ne voir pas que n'an cajole les filles.

GIFLOT.

On les cajole & qui, Monſieur de de Lorme.

DE LORME.

Hé pargué vous-même, & vous faites bian da, il n'y a pas de mal à ç'a; les filles valent toûjours mieux à cajoler que non pas les merts.

LEPINE.

Il eſt vrai, mais...

DE LORME.

C'a eſt naturel, & je ſerais itou un fou moi, ſi je prétendois que n'an m'en contît plûtôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, Mr. Giflot, & Mr. de Lepeine itou, & mes niéces itou ne sont pas des sottes, il n'y a que la Meuniere qui est une bête.

LEPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'est que je n'aime morgué pas que des veuves songiaint à se remarier quand alles avont des filles à appourvoir ; ç'a est impartinent, voyez vous.

GIFLOT.

Vous avez raison ; mais parlez vous de bonne foi, Mr. de Lorme.

DE LORME.

Si je parle de bonne foi ! je fis toute bonne foi moi, hé parguéne demandez ly à elle-même, je vians de li faire la honte, & je l'y ai morgué dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'alle, & que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais ; mais tout ç'a sans l'avertir de rian, voyez-vous, car Monsieur le Bailly dit qu'il ne faut pas qu'alle le sçache.

LEPINE.

Et voila justement, Mr. Giflot, pourquoi elle leur a deffendu de nous parler.

DE

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliant.

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh bian, bian, je sis leur oncle, & je veux qu'alles vous parliant moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens qui vous gobargez de ma belle sœur, & qui êtes amoureux de mes niéces. Ces bonnes manieres-là m'avont gagné l'ame, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins.

DE LORME.

Oh morgué je vous le promets, & Mr. le Bailly veut bian pis faire.

GIFLOT.

Mr. le Bailly.

DE LORME.

Il prétend morgué que vous les épousiais tout-à-fait, & il tournera ç'a d'une cartaine maniere,,. Enfin je vians de le quiner, c'est un bian honnête homme.

LEPINE.

Mais ne sçavez-vous point à peu prés quelles mesures...

DE LORME.

Paix chut, il ne faut pas ébruiter ç'a je voulons vous surprendre en convarsation avec ces jeunes filles queuque part là aux

environs quand vous ne songerais à rian, & puis Mr. le Bailly qui sçait la justice dit qu'il faudra que vous les épousiais, ou que vous soyais pendus, & vela pourquoi il est bon qu'alles vous parliant, voyez-vous

GIFLOT.

La Justice ne se mêlera point de cette affaire, & il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non?

LEPINE.

Non je vous assure.

DE LORME

Tatigué que j'ay d'esprit, je l'ay dit comme ç'a à Mr. le Bailly, & il dit comme ç'a que pour ce qui est d'en cas de ç'a, ce sera le tant mieux, que moyennant ç'a il ne faudra, m'est avis dit-il, qu'un avis de parens & d'amis, & comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux, l'un vaut bian l'autre, & pour les parens alles n'avont d'autre parenté que moi, je fis toute la famille, ç'a sera bien-tôt bâty, comme vous voyez. Oh ce Mr. le Bailly est un habile-homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailly pour parvenir à ce bonheur.

L'EPINE.

Motus au moins. Le vela, je pense, ne lui témoignez rian, il m'a morgué bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCENE XV.

LE BAILLY, DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

LE BAILLY.

AH, ah, Messieurs, tous deux ensemble, voila des rivaux en bonne intelligence, & le prétendu beau-frere pour qui se declare-t'il! Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tatigué queu malin, comme il les cajole.

LEPINE.

Nous aurons aussi besoin de vôtre protection, Monsieur, & nous sçavons que Madame la Meuniere défere beaucoup à vos sentimens.

LE BAILLY.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, & elle aussi peut-être, mais c'est le choix qui l'embarrasse & vous la regalez si bien tour à tour: Comment je viens de rencontrer une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui par

les ordres de Mr. Giflot, à ce qu'on ma dit, doivent ici venir dire la bonne avanture à tout le Village, & donner à leur maniere une petite Fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt; cela est galant, Messieurs, & l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, Monsieur ...

LE BAILLY.

Voici Madame la Meuniere qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, Messieurs, faites avancer vôtre petite mascarade, je ne ferai rien contre les interêts de l'un ni de l'autre.

LEPINE.

Nous sommes persuadez de vos bontez, Mr. & nous y mettons toute nôtre esperance.

DE LORME.

Morgué je m'en vois itou avec eux, Mr. le Bailly, vous allez peut-être dire là queuque chose que vous me diriais encore de ne pas dire, & cela me fait de la peine.

LE BAILLY.

Oüi, vous avez raison, Monsieur de Lorme, allez, & avertissez vôtre fille & vos niéces de venir ici, la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCENE

SCENE XVI.

LE BAILLY, LA MEUNIERE.

LE BAILLY.

JE prens soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ç'a que me voulez-vous dire.

LA MEUNIERE.

Ah! Monsieur le Bailly, je sis dans de grandes parplexitez, mon animal de biau-frero m'a dit des choses qui me mettront bian de mauvaise hymeur.

LE BAILLY.

Le sot, & que vous a-t'il dit encore!

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, Mr. le Bailly, qu'on se moque de moi, que vous le sçavez bian, que vous êtes bian-aise, & que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour, ç'a seroit bian déplaisant au moins.

LE BAILLY.

C'est un marofle qui ne sçait ce qu'il dit, je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ç'a étoit vrai, voyez-vous, je croi que j'étranglerois ces deux masques-là, &

les amoureux itou, & ce seroit bian fait, n'est ce pas, Mr. le Bailli.

LE BAILLY.

Cela seroit un peu violent, mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extremitez, & je vous donnerai des expediens pour découvrir la vérité des toutes choses.

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire piece à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagriable; car j'ai de tarribles soupçons dans la carvelle.

LE BAILLY.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, & à y mettre ordre. Voici ces Bohemiens que Mr. Giflot vous ameine, ne marquez aucune défiance, entendez-vous, nous nous titerons ensemble à l'écart, & nous parlerons à fonds de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oüi, c'est bian dit; mais auparavant je veux me faire dire ma bonne avanture, ç'a ouvre bian l'esprit, & suivant ce qu'ils me diront j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

II. INTERMEDE.

Monsieur Giflot ameine une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui se joignent à plusieurs Païsans & Païsannes du Village, avec qui ils forment une espece de Fête dont ils régalent la Meuniere.

Mr. TOUVENELLE Bohémien.

NOus passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment;
Ne peut aprés sans qu'il s'ennuye,
Vivre autrement.

ENTRE'E.

Mr. TOUVENELLE continuë.

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant;
C'est nôtre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque Amant.

ENTRE'E.

Mr. TOUVENELLE,
Madlle HORTENSE Bohémienne.

Nous rappellons au souvenir,
Tout ce qui peut faire bien aise,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTRE'E.

Nous promettons Amant cheri
A jeune fille en mariage;
A Veuve lasse du Veuvage,
Nouveau Mari.

ENTRE'E.

BRANLE.

Mr. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtez
Rendre hommage à vos beautez.
La bonne avanture, oh gué,
La bonne avanture.

Ma-

Madlle HORTENSE.

Longue souffrance en aimant,
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux Amant
Plaît au premier compliment,
La bonne avanture, oh guai,
La bonne avanture.

Madlle M D M Y [illegible]

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure,
Mais pour un Amant cheri,
Tromper tuteur ou mari,
La bonne avanture, &c.

Mr. de LA VOY Meunier.

Si l'Amour d'un trait malin
Vous a fait blessure,
Prenez moi pour medecin
Quelque bon Garde moulin,
La bonne avanture,

Madlle HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure;
Est-il plus grande douceur,
Que celle que donne au cœur,
La bonne avanture, oh guai,
La bonne avanture.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE L'ORME *seul.*

OH vela palsanguć des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, & ces Bohémiens-là sont des dénicheux de marles sur ma parole. Vela ce que c'est, Madame la Meuniere, vous aimez la joye, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ç'a, alles n'entendont par çi par là que des morales d'amour, & vous ne voulez pas qu'elles songiaint au mariage? C'a est morgué impartinant, ç'a est ridicule: mais il m'est avis que la vela là bas qui jase bian d'action avec Monsieur le Bailly, nôtre belle-sœur la Meuniere, c'est un rusé manœuvre que ce Bailly, & sans que la Meuniere est une obstinée criature. Il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCE-

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

PArgué vous êtes bian malin, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Hé en quoi donc malin, Mr. Blaise.

BLAISE.

Morgué vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement, & hors deux coups de pieds & quelques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du depis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Hé qui vous a dit que je l'y aye fait cette défense-là, Mr. Blaise?

BLAISE.

Hé pargué c'est elle-même; Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Ah ah, elle vous a donc parlé à ce compte-là?

BLAISE.

Hé voirement oüi, alle m'a parlé pout me dire qu'alle ne me parleroit plus, vela une belle avancé. Hé morgué repaimet-

tez.

tez-li qu'alle me parle, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

O tatigué que je m'en garderai bian.

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vons le promets.

DE LORME.

Pargué je le croi bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là dessus, je vous en répons.

DE LORME.

Vous vous contraindrez, qu'est ce à dire ? Oh bian bian, il vaut mieux que vous vous contraigniais en ne disant mot que non pas en parlant.

BLAISE.

Mr. de Lorme.

DE LORME.

Mr. Blaise.

BLAISE.

Si vous ne velez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, & les meines par fois disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuque chose ? je l'y défendra itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais Mr. de Lorme...

DE LORME.

Mais, Monsieur Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAI-

BLAISE.

Hé bian, soit, je la verrai tout au moins, alle me verra, vous n'empêcherais pas que je nous regardions peut-être.

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas?

BLAISE.

Non, voirement, & comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres...

DE LORME.

Si fait morgué, je l'empêcherai, & j'enfermerai plûtôt Colette que non pas de souffrir que n'au l'y lise dans l'œil. Oh je varrons un peu comment vous vous y prenrais pour être mon gendre maugré que j'en aye. Je vous baise bian les mains, Mr. Blaise. Ah ah ah.

SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE *seul*.

PArgué bon le vela justement de l'hymeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ay envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parsecutera, & ç'a la hâtera de m'aimer, c'est ce que je demande. J'ay déja quecuque doutance qu'alle ne me hais pas, &

& je voudrois bian par queuque moyen que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bon jour, Mr. Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bian les mains, Mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Vôtre servante, Mr. Blaise.

BLAISE.

Vôtre valet, Mademoiselle Marotte,

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon avec moi, son pere li a défendu qu'alle me parlît.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oüi, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oüi, justement, c'est de ç'a qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ç'a, vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois? oh je suis assez dans sa confidence....

LOUI-

LOUISON.

Oh ç'a, ma ſœur, vous tairez-vous ? voilà comme vous êtes vous, ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous ſçavez ? je n'ay jamais vû de fille ſi babillarde.

BLAISE.

Hé laiſſez-là babiller, Mademoiſelle Louiſon; dites, dites, Mademoiſelle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma ſœur a raiſon, Colette ne veut peut-être pas que tu le ſçaches.

BLAISE.

Je ferai, comme ſi je n'en ſçavois rian parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire ſemblant de n'en rian ſçavoir, il eſt inutile qu'on te le diſe.

BLAISE.

Hé bian, je ferai queu ſemblant on voura, morgué, dites promptement, je ſis ſur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon. Il faut le tirer d'inquiêtude, ma ſœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela ſervira-t'il ? il eſt amoureux de Colette, Colette eſt amoureuſe de lui.

BLAISE.

Colette eſt amoureuſe de moi ?

MAROT-

MAROTTE.

Oüi, elle nous l'a avoüé à nous, mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi, n'est ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites ça ?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai; mais où cet amour-là vous menera, t'il ?

BLAISE.

Comment, où il nous menera? tatigué qu'il nous menera loin; alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouse,

BLAISE.

Oh palsangué je l'épouserai bian sans li; je ne sis morgué pas si nigaut que je parois, & partant que vous me disiais vrai, & que Colette avec queuque douzaine de filles du Village, & au tant de jeunes garçons qui avont fait partie pour aller à un çartain Pelerinage...

LOUISON.

Comment, quel Pelerinage?

BLAISE.

Ils appellont cela le Pelerinage d'amour, c'est disont-ils queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier

avec

avec les filles : oh c'est une belle imagination ! il y a tant de Pelerins, tant de Pelerines...

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlevemens que ces Pelerinages là.

BLAISE.

Fi donc, des enlevemens, ce ne sont que des voyages, & des voyages qui faisont morgué bian les parsonnes. Avant qu'on parte les parens faisont toûjours queuques difficultez, drés qu'on est de retour ils convenont de tout à belles baisemens pour éviter noise, & comme ç'a le Pelerinage ne manque point son effet ; c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce Pelerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere qui dit qu'elle ne veut pas nous marier.

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager moi, & si Colette se faisoit Pelerine...

BLAISE.

Pargué, pourquoi non, la voici, je vais lui proposer, s'il est vrai, qu'elle m'aime...

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oüi, je vous en répons, laissez-nous faire...

BLAISE.

Oh bian faites donc : je m'en vois m'aboucher avec queuques Pelerins, & préparer tous les affutiaux & les brimborions du Pelerinage.

SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

COmment donc, Blaise s'en va dés qu'il me voit, ce n'est pas qu'il boude, dites, Cousine ?

MAROTTE.

Lui, bouder, au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, & c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler à cause de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTE.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion qui meine à quelque chose.

COLETTE.

Oüi, cela est vrai. A t'il été bien-aise, Cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est encore tout transporté. Mr. de Lepine étoit-il de même, quand il a sçeû...

COLETTE.

Je n'ay jamais vû personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi, Monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage; non, cela ne se peut pas, mais c'étoit tout de même: allez, je vous réponds d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde; mais que nous servira-t'il de les aimer, & d'en être aimées?

COLETTE.

Dame, je ne sçais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expediens.

COLETTE.

Oüi, mais j'ai l'esprit bouché, je ne sçais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ay beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere & mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh je ne croi pas, il faudroit de fortes raisons pour les y resoudre.

LOUISON.

Si le Pelerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur.

MAROTTE.

Oüi, les Pelerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce Pe.erinage de Blaise.

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sçai combien de filles & de garçons du Village.

COLETTE.

Comment, Blaise s'en va? Il me quitte, ma cousine.

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point, au contraire il dit que le Pelerinage en vauroit beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi m'en aller avec un homme.

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

CE-

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil.

MAROTTE.

Comment le beau conseil? Je lui ai répondu que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, & vous me feriez passer....

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine, il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit, donner comme ç'a des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches.... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dés aujourd'hui peut-être.

COLETTE.

Dés aujourd'hui. Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere... Oh je vous le revaudrai, vous me le payerez, & je m'en vengerai.

LOUISON.

Hé bien là vange-toi, & ne fais point tant de bruit, tu n'as qu'à en dire autant à Mr. de Lepine, cela est bien difficile.

MAROTTE.

A Monsieur de Lepine; & à Monsieur Gisflot aussi.

COLETTE.

Fort bien, vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le voi bien.

MAROTTE.

Oh pour cela oüi, j'ai plus de cœur que toi, & si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, & on en a le désagrément, voyez.

COLETTE.

Mais vraiment vous n'y songez pas. Aller en Pelerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout; je le croyois d'abord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oüi, un voyage avec des garçons.

LOUISON.

Hé non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Hé vraiment oüi, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voila un sot

E 4 voyage,

voyage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage! Presque tout le Village le fait, est-ce que tout le Village voudroit faire une sottise.

LOUISON.

C'est en tout bien & en tout honneur, à bonne intention ce qu'on en fait, & ne serons-nous pas bien aises au retour qu'il n'y ait plus de difficultez à nos mariages.

COLETTE.

Oüi, ç'a seroit bien, si ç'a étoit comme ç'a, mais....

LOUISON.

Blaise dit que ç'an'a jamais manqué, laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous en, & me laissez ici, je veux lui parler avant que de me resoudre.

LOUISON.

Ne va pas lui rien dire du Pelerinage au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, & allez m'attendre au bord de l'eau sous la granda saussaye.

SCENE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

AH ah, les cousines s'enfuyont; je croi, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi: c'est que je sçai de leurs petites fredaines, voyez-vous; mais stanpandant je ne veux point de mal; & la belle-sœur est une bonne femme qui merite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon Pere?

DE LORME.

Et rian, rian, C'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je croi pourtant qu'elles seroient bien-aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison, mais leur mere est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourue, une capricieuse qui ne veut tant seulement pas que ces pau-

vres filles jasaint un tantinet avec leurs amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas ?

DE LORME.

Hé si morguê, c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon Pere, je n'ay pas parlé à Blaise depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même, j'ay raison, moi, vois tu, & ce que j'én fais n'est pas que je veüille épouser Blaise: mais ta tante alle est amoureuse dés amoureux qu'avont les filles, & c'est pour ç'a qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh vraiment, vraiment, ces gourmenderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un Pelerinage pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un Pelerinage, alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oüi, mais vous ne sçavez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, & qu'il y a dés Pelerins qui vont avec elles,

DE LORME.

Bon, tant mieux, c'est bian avisé de enre compagnie, alles ne s'ennuyront is dans les chemins.

COLETTE.

Oh vraiment non, c'est Mr. Giflot & Ir. de Lepine qui font aussi ce Pelerina- :-là.

DE LORME.

Tatigué que ç'a va bian, vela ce que demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien.

DE LORME.

Comment bian, alles faisont à marveil- :, & je n'en vourois pas tenir cent bons :us.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe, : leur voulois conseiller moi de n'en rien uire.

DE LORME.

Garde-t'en bian voirement, il faut les ıcourager à ç'a au contraire.

COLETTE.

Oh ce n'est pas le courage qui leur ıanque, & elles disent que quand elles :viendrons il n'y aura plus de difficul- :z à leurs mariages.

DE LORME.

Oh pour ce qui est de ç'a non, Mr. le ailly & moi je les ferons faire: ces ma- ages-là se faisont d'eux-mêmes, il y a

des

des regles pour ç'a, ç'a va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon Pere.

DE LORME.

Oüi palsangué je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir.

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante, c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou; mais morgué je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi. Je vais porter

bas.

vos conseils à mes cousines, & demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME *seul.*

AVec tout ç'a, voyez ce que c'est que de bailler au filles bon exemple comme j'en baille à Colette moi. Je ne fis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmone; aussi ç'a est-il d'une douceur, d'une simplicité, ç'a ne me fera point de frasque; mais la Meuniere...

Oh palsangué, Monsieur le Bailly, j'avons le bon bout de nôtre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLY, DE LORME.

LE BAILLY.

Quoi, qu'est-ce, qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je soûhaitons sont morgué faits, presqu'autant vaut....

LE BAILLY.

De quelle maniere.

DE LORME.

Oh palsanguenne personne ne pourra dire, non pas même la Meunière....

LE BAILLY.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Hébien?

DE LORME.

Monsieur de Lepine & Mr. Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLY.

Comment?

DE LORME.

Ils emmeneront les niéces en Pelerinage.

LE BAILLY.

En Pelerinage! Qui vous a dit cela?

DE LORME.

Pargué Colette elle-même à qui j'ay recommandé qu'alle les faisît partir tout au plus viste. C'est bien fait, n'est-ce pas?

LE BAILLY.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh je les ratraperons facilement, & puis autant de marié ou de pendu, n'est ce pas? vela morgué bian pourvoir des filles.

LE BAILLY.

Je me suis avisé fort à propos de répendre quelques espions dans le Village qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh palsangué je m'én fierai mieux à moi qu'à personne, & je m'en vois les espionner moi-même: oh je vous en vianray bian-tôt dire des nouvelles.

SCENE VIII.

LE BAILLY *seul.*

QU'il y a d'unions dans de certaines familles ! voilà un beau frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meuniere, & l'autre est bien femme à lui rendre.

SCENE IX.

LA MEUNIERE, LE BAILLY.

LA MEUNIERE.

VEla qui est tarminé, Mr. le Bailly, j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise, c'est un parfide, & au cas que Mr. de Lepeine & Mr. Giflot me manquiaint itou....

LE BAILLY.

Je ne lui conseille pas de faire grands fonds sur eux.

LA MEUNIERE.

Que le monde est malin, ce vilain Blaise que je croyois si nigaut, Mr. le Bailly....

LE BAILLY.

Hé bien.

LA MEUNIERE.

Il a eu l'esprit d'enjoller Colette, les voila qui s'en allont ensemble en Pelerinage.

LE BAILLY.

Ils s'en vont ensemble, en êtes-vous bien seure?

LA MEUNIERE.

Si j'en sis seure, c'est Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'est venu demander mon avis là dessus, & vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allit, & tout ç'a pour faire plaisir au biau-frere, car je nous aimons tant....

SCENE X.

DE LORME, LE BAILLY, LA MEUNIERE.

DE LORME.

HE' tatiguê, Madame la Meuniere, à quoi vous amusez-vous donc que vous n'allez pas dire adieu à vos filles?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles, allez, Mr. de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, & ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE

DE LORME.

Je ne sçai morguenne pas à queu Pelerimage alles s'en allont, mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, Mr. de Lorme.

DE LORME.

Oüi, je sis fou, & vôtre Garde-moulin est bian honnête. C'est li qui les conduit par le chemin, mais alles trouveront queuques autres Pelerins sur la route.

LA MEUNIERE.

Hom l'esprit bouché. Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre, il n'en emmeine qu'une.

DE LORME.

La mienne! Il est morgué bon là, oh je sçais bian ce que je dis, j'en ai vû deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient, vous êtes accoûtumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meuniere.

SCENE XI.

MATHURINE, LE BAILLY, LA MEUNIERE, DE L'ORME.

MATHURINE.

AH voirement, Monsieur, voici bien du tintamarre.

LE BAILLY.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a ?

MATHURINE.

Toutes les filles & les garçons se sont baillez le mot pour déserter le Village. Ils se sont habillez comme des mascarades, & ils disont comme ç'à qu'ils s'en allont en Pelerinage pour à celle fin d'être mariez ensemble.

LE BAILLY.

Mais vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Mr. le Curé est survenu qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de Pelerinage pour ç'a, & qu'il ne prétend point qu'ils se mariaint autre part; mais eux ils voulont toûjours partir, venez-vous en tâcher d'y bouter ordre.

DE

DE LORME.

Morgué, Monsieur le Bailly, c'est une rage que ç'a.

MATHURINE.

Hé voirement oüi, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à vôtre petite Colette qui emmeine deux garçons pour elle toute seule, Mr. Giflot, & Mr. de Lepeine.

DE LORME.

Monsieur Giflot & Monsieur de Lepeine; queu conte?

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ç'a, & vela, je croi, toute la bande qui viant vars ici, les plus pressez allont devant les autres, Hé bian, est ce un conte. Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Hé pargué non, c'est elle-même.

LE BAILLY.

Et les deux Pelerins qui la suivent de prés.

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ç'a veut dire?

SCENE DERNIERE.

LE BAILLY, LA MEUNIERE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

HE' parle donc, hé fille, comme te voilà faite, est-ce que t'es itou une voyageuse?

CO-

COLETTE.

Mon Pere....

DE LORME.

Hé bian, mon pere. Tenez, Mr. le Bailly, elle me demande des conseils pour ses cousines, & la masque les prend pour elle, queule trahison !

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils, & moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Hé pourquoi donc ces deux Messieurs que tu dis qui sont amoureux d'elles.

COLETTE.

Hé oüi justement, c'est pour elles que je les emmeine, & elles emmeinent Blaise pour moi, nous nous sommes partagez comme cela pour éviter la médisance.

DE LORME.

Eh oüi, mais.... Tatigué que d'esprit, Mr. le Bailly, vela une jolie petite criature.

LE BAILLY.

Oüi vraiment, que dites-vous à ç'a, Madame la Meuniere ?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je dise ? je sis toute ébaubie.

LE BAILLY.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Hé voirement oüi, je le voi bian, je ne le voi que trop.

LE

LE BAILLY.

Aprés un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est en cas que ces Messieurs veulent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vîte.

LEPINE.

Oh, de tout mon cœur, je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus, c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIERE.

A ces conditions-là je le veux bian itou, j'en serai d'affaire.

COLETTE.

Si mon pere vouloit aussi, Mr. le Bailly, Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rian pour ç'a? hé bian, vela qui est fait. Je veux tout ce qu'alle veut, alle est trop gentille. Vous resterais donc veuve à vôtre corps deffendant, Madame la Meuniere.

LA MEUNIERE.

Moi rester veuve!

LE BAILLY.

Il faudra prendre le Concierge, c'est le portrait du deffunt.

LA MEUNIERE.

Prendre stila, je creverois plûtôt, il y a trop de ressemblance.

LE BAILLY.

Hé bien, je ne lui ressemble point moi; vous êtes riche, & sans famille. Voulez-vous me prendre ?

LA MEUNIERE.

Vous prenre vous ? Vous feriais-vous Meunier, Mr. le Bailly.

LE BAILLY.

Pour me faire Meunier, non, mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIERE.

Hé bian, Baillive soit, vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué que ç'a me plaît. Vela tout le monde pourvû, n'y a t'il point queuque fille ici, biau & bian torné comme je sis, qui me voulît faire itou queuque chose.

LE BAILLY.

Oüi, j'ai vôtre fait, Mr. de Lorme.

DE LORME.

Bon tant mieux. Allons, que les Pelerins & les Pelerines viennent se rejoüir de nos mariages. Il faut qu'ils soyant tretous de nos nôces, & morgué vivent les Pelerinages, sans stici je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

Fin du troisiéme Acte.

III. INTERMEDE.

Les garçons & les filles du Village vêtus en Pelerins & en Pelerines se disposent à faire voyage au Temple de l'amour.

Mr. TOUVENELLE Pelerin.

AU Temple du Fils de Venus.
Chacun fait son Pelerinage;
La Cour, la Ville est le Village
Y sont également receus;
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toûjours les mieux venus.

ENTRE'E.

Mr. TOUVENELLE.

L'Amour ce petit Dieu malin
Met tout en usage pour plaire,
Il a régalé la Meuniere,
Pour s'asservir tout le Moulin.

ENTRE'E.

Mr. TOUVENELLE.

Quand j'ay quelque amoureux dessein,
Je sonde d'abord la cuisine;
Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand-chere à mon voisin.

EM-

ENTRE'E.

Madlle. HORTENSE, Pelerine.

Venez dans l'Isle de Cythere
En Pelerinage avec nous;
Jeune fille n'en revient guere
Ou sans Amans, ou sans Epoux,
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusemens les plus doux.

Mr. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne font point tant de façon;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour & mon bourdon;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette, ou Louison.

Madlle. HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu, ni denier;
Jeune & gentille Pelerine
Porte toûjours dequoi payer;
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Baccus est le sommelier.

ENTRE'E.

BRANLE.

Mr. TOUVENELLE.

Nos Pelerins ont bonne mine,
Que de gentilles Pelerines;
Mais à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Madlle MIMY, Pelerine.

Mais à ce que dit Mathurine,

Que

Que de gentilles Pelerines,
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Madlle HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine,
Que de gentilles Pelerines,
Il ne faut esprit ni doctrine,
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles Pelerines,
L'Amour assemble sous ses loix.

Mr. TOUVENELLE.

Il faut esprit, ni doctrine,
Que de gentilles Pelerines;
Et souvent telle est la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Madlle. MIMY.

Et souvent telle est la plus fine,
Que de gentilles Pelerines;
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Madlle. HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles Pelerines;
J'imiterai nôtre voisine,
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentelles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Fin du dernier Intermede.

LES TROIS GASCONS,

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

PERSONNAGES.

Mr. ORONTE, Pere de Lucile.

LUCILE, Amante d'Eraste.

ERASTE, Amant de Lucile.

MARTON, Suivante de Lucile.

Mr. DE SPADAGNAC, Gascon.

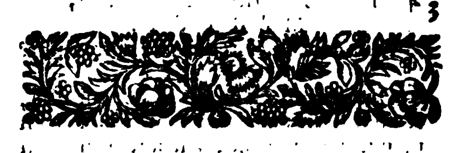
JULIE, Amante de Mr. de Spadagnac.

FRONTIN, Valet de Mr. de Spadagnac.

LA ROZE, Valet de Mr. Oronte.

TROUPE de Basques & de Gasconnes.

La Scene est à Paris chez Mr. Oronte.



LES TROIS GASCONS,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

QUe me dis-tu là, Frontin ? quoi, ton maître est en chemin ! & l'on n'a pû le retenir à Bordeaux ?

FRONTIN.

Au moins, Marton, ce n'est pas ma faute : tu sçais que j'avois écrit à Julie, de ne le point laisser partir ; & qu'il ne venoit ici qu'en fraude de leurs engagements ; mais il lui est échapé malgré toutes nos mésures

MARTON.

Voila donc Lucile enlevée à nôtre barbe?

FRONTIN.

Que veux tu ? j'en suis fâché pour elle, & pour Julie; mais en tout cas, si mon maître épouse Lucile, il faudra bien m'en consoler avec toi ? aussi bien ai-je déja fait, par son ordre, tous les aprêts de sa nöce, & par dessus le marché, ceux de la nôtre!

MARTON.

Tu comptes donc bien sur moi, Frontin ?

FRONTIN.

Oh, je te l'avouë, j'ai bû de l'eau de la Garonne : je suis fait à l'esperance.

MARTON.

Boi de l'eau de la Seine; tu ès trop vif.

FRONTIN.

Oh, tu ne sçaurois t'en dédire : je t'ai vûë, tu m'as plû, je te l'ai dit ? je te plais sans doute ? tu ne m'as pas dit le contraire ? voilà des raisons de reste pour t'épouser ? en doutes tu encore ? veux-tu des airhes ?

MARTON.

Tout beau, Monsieur Frontin ! si Monsieur de Spadagna épouse Lucille; il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais, Madame Marton, mon maître ne vous doit point de gages ? vous ne songez pas que son mariage me pouroit payer des miens ? & s'ils manquent, je vous avertis que je ne suis pas un trop bon parti :

je n'ai encore reçû que des coups depuis que je le sers !

MARTON.

Ne t'embarasse point de tes gages : je t'en répons, je les vaux bien ?

FRONTIN.

D'accord ; mais, Madame Marton, que deviendra le petit divertissement que nous avions preparé pour Monsieur de Spadagnac ?

MARTON.

Ce qu'il poura, ne t'en mets point en peine !

FRONTIN.

A la bonne heure ; mais Madame Marton...

MARTON.

Ho ! plus de mais, Monsieur Frontin ! il faut rompre ce mariage, vous dis-je ; & travailler ensemble à celui d'Eraste : Marton est à ce prix.

FRONTIN.

Hé bien, travaillons ; je ne demande pas mieux : mais le voici tout à propos.

SCENE II.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

HE bien, ma chere Marton! que puis-je espérer ?

MARTON.

Rien, Monsieur; tout est perdu!

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Monsieur de Spadagnac arrive incessamment.

ERASTE.

Quoi ? ce Gascon qu'on destinoit à Lucile ?

MARTON.

Oüi, lui-même, il vient l'épouser !

ERASTE.

Et tu ne sçais aucun moyen de parer ce coup ?

MARTON.

Moi ? non !

ERASTE.

Il faut donc que je me coupe la gorge avec lui !

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en sorte.

ERASTE.

Ah, ma chere Marton, tu me rends la vie !

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore...

ERASTE.

Tu me replonges dans le desespoir !

MARTON.

Attendez... ne m'avez-vous pas dit que Lucile vous avoit permis de tout entreprendre pour l'obtenir ?

ERASTE.

Il est vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à son pere, par Monsieur vôtre oncle ?

ERASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que son pere content de vos biens, & de vôtre famille, n'avoit trouvé d'autre obstacle à vôtre bonheur, que la parole qu'il avoit donnée à Monsieur de Spadagnac ?

ERASTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien ! le bon homme ne vous connoît point : il n'a jamais vû vôtre rival : il faut vous presenter ici pour lui ?

ERASTE.

Mais encore, sur quelle apparence veux-tu que je passe à ses yeux pour Monsieur de Spadagnac ?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine; nous avons des ressources. Voilà son Valet que j'ai déja mis dans vos intérêts; & qui vous présentera pour lui, à Monsieur Oronte: C'est moi qui vous en répons.

ERASTE *à Frontin.*

Quoi! tu voudrois bien...

FRONTIN.

Moi? je ne dis pas cela: Comment! puis-je en conscience...

MARTON *à Frontin.*

Je te le conseille, vraiment, de me mettre en compromis avec ta conscience!

FRONTIN.

Quoi! je trahirois mon Maître de guaïeté de cœur? je n'en ferai rien!

MARTON *à Frontin.*

Comment? que dis-tu là?

FRONTIN *s'éloignant de Marton.*

Laisse-moi; ne vien point me corrompre.

ERASTE.

Ah, Monsieur Frontin! laissez-vous attendrir: il n'y a rien que vous ne deviez espérer de ma reconnoissance, si...

FRONTIN *le quittant brusquement.*

Adieu.

ERASTE.

Quoi! me quitter ainsi...

MARTON *à Frontin, en l'arrêtant.*

Où vas tu?

FRON-

FRONTIN *à Eraste.*

Bon, bon ! ne vois-je pas où tout cela nous meine ? vous seriez homme à m'offrir vôtre bourse ; je suis fragile, je me connois : j'aime mieux ne point m'exposer.

ERASTE *en lui donnant sa bourse.*

Ah Frontin ! elle est à toi, & tu peux compter que c'est la moindre partie de ta récompence.

FRONTIN.

Ne le disois-je pas ! cette maudite bourse me fournit déja des raisons...

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourse me fait souvenir de certains engagemens de mon Maître, avec une fille de Bordeaux, dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ERASTE.

Eh ! pourquoi donc hésiter...

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'esprit ! je crois à present pour la sûreté de mon Maître, & pour la mienne, pouvoir tout entreprendre, pour rompre le mariage que vous craignez ; car c'est une fille dangereuse que celle dont je vous parle, & qui pouroit bien nous jouer quelque mauvais tour !

ERASTE.

Nous joüer quelque mauvais tour ?

FRONTIN.

Oüi, vraiment ; c'est une héroïne, une Amazone : moitié femme, moitié petit Maître ; qui fait le coup de pistolet, & vous sangle un coup d'épée, comme elle boiroit un verre de vin !

ERASTE.

Comment diable !

FRONTIN.

Au reste, généreuse, magnifique, qui n'a rien à elle, dès qu'elle aime une fois ; mais aussi furieuse à proportion, dès qu'on l'abandonne ; qui vous poignarderoit son amant, sa rivale, & elle-même, dans un besoin : fille à poursuivre un infidelle au bout du monde ; & à se faire aimer de peur par un perfide un peu poltron !

ERASTE.

Et sçait-elle les desseins de ton Maître ?

FRONTIN.

Oüi, vraiment ; je n'ai pû me dispenser de lui en donner avis : car j'avois l'honneur de la servir, avant que d'être à lui ; c'étoit plus de soufflets, plus de coups de pied au cul ! ho, je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de sa tête ?

ERASTE.

Et quelle espece d'homme est ce que ton Maître ?

FRONTIN.

Oh, pour lui, c'est un esprit bizare, qui n'aime que les choses extraordinaires : un

un homme revenu des plaisirs & des passions communes; qui s'est usé le goût de bonne heure, & qui ne donneroit pas cela; d'une femme toute unie.

MARTON.

Lucile n'est donc pas son fait; mais ne nous amusons pas davantage: allez repasser vôtre rôle; il n'y a point de tems à perdre.

FRONTIN.

Il est vrai; mais si mon Maître arrivoit, aurois je le front de le renier en face? cela est un peu violent, Marton!

ERASTE.

Point de scrupules, Frontin; il ne tient qu'à toi d'être à moi, dès ce moment: je suis ton Maître, si tu le veux; & tu ne depens plus de mon rival.

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition; mais encore Monsieur Maître, faudroit il quelque chose qui pût vous faire passer avec quelque vrai-semblance, pour Monsieur de Spadagnac?

ERASTE.

Que cela ne t'embarasse point; tu sçais qu'on lui envoyât le portrait de Lucile? j'en fis tirer une copie dans le tems; & j'en ai même fait imiter jusqu'à la boëte: il n'en faut pas davantage, avec les manieres & l'accent du Païs!

FRONTIN.

C'est vôtre affaire; pour le déguisement,

c'est la mienne : je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monsieur Oronte ; cela n'aidera pas mal à le tromper, & vous voila plus d'amoitié son gendre : C'est à Lucile à faire le reste !

ERASTE *en l'embrassant.*

Ah, mon cher Frontin ! comment pourai-je reconnoître..

FRONTIN *se tirant d'entre ses bras.*

Tout beau, Monsieur ! vous m'étoufez de joie ! que je te le rende, Marton ?

MARTON.

Point de bagatelles ! j'entens du bruit ; ce pourroit être Monsieur Oronte.

FRONTIN.

Il seroit dangereux qu'il nous vît, retirons-nous ?

SCENE III.

Mr. ORONTE, LUCILE, MARTON.

Mr. ORONTE.

NOn, vous dis-je, c'est une affaire arrêtée ; & à laquelle il faut que vous vous disposiez.

LUCILE.

Quoi, vous croyez, mon pere, que je puisse oublier Eraste, pour vôtre Monsieur de Spadagnac ?

Mr.

Mr. ORONTE.

Oüi, vraiment; ne vous l'ai-je pas ordonné ainsi? il seroit beau que vous fussiez rebelle aux ordres d'un pere!

LUCILE.

Mais, mon pere, tient-il à moi de régler comme il vous plaît, les mouvemens de mon cœur?

Mr. ORONTE.

C'est bien à vôtre cœur à avoir des mouvemens? je ne vois rien de plus impertinent que la jeunesse qui ne sçait ce qu'il lui faut, & qui se mêle de vouloir.

LUCILE.

Ah! si j'ose former quelques desirs, ce n'est point pour aller contre vos volontez; & je vous les expose comme à un pere tendre, qui ne voudroit pas me marier pour mon malheur.

Mr. ORONTE.

Attendez! on vous mariera pour vôtre plaisir! le mariage est une affaire de toute la vie; il y faut consulter l'honneur & l'interêt: Monsieur de Spadagnac se pique d'être d'une des meilleures maisons de Gascogne; mon frere souhaite qu'il soit son neveu; & la succession de mon frere est considérable: ces raisons sont sans replique.

LUCILE.

Elles doivent être bien foibles, mon pere, contre le desespoir où vous me voyez, de grace, laissez-vous attendrir; je vous

conjure à genoüx de ne me point réduire aux dernieres extrémitez.

Mr. ORONTE.

Mais, mais voyez un peu la petite opiniâtre ! Marton, que dis-tu d'une pareille désobéïssance ?

LUCILE.

Ah, mon pere ! je m'en raporte à elle; si elle me condamne, je me rends.

Mr. ORONTE.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

LUCILE.

Oüi, mon pere, elle a toute la raison possible ; & je consens qu'elle décide entre vous & moi : parle, ma chere Marton, parle, je t'en conjure ; est-il juste que je me sacrifie...

MARTON.

Oüi, il est juste que Monsieur soit le Maître ; & c'est à vous de trouver vôtre amant dans l'époux qu'il vous destine.

LUCILE.

O Ciel ! Marton me trahit !

MARTON.

Marton ne vous trahit point ; elle vous sert ; & je sçais mieux que vous-même ce qu'il vous faut.

LUCILE.

Ah mon pere ! n'écoutez point ses discours ; & laissez-vous toucher par mes larmes.

MARTON à *Mr. Oronte.*

Tenez bon, Monsieur, point de foiblesse.

LU-

LUCILE.

Ne me condamnez point à un engagement si funeste ; & laissez-moi plûtôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Hé mort de ma vie ? est-ce que cela se peut ?

LUCILE.

Pourriez-vous m'envier la douceur de passer mes jours auprés de vous ? songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Hé que diantre ! avez-vous plus d'un pere ? mais courage, Monsieur, vous mollissez, je pense ?

Mr. ORONTE.

Je ne molis point, Marton ; & je n'ai jamais été si ferme dans mes résolutions.

LUCILE *à Marton.*

Ah, cruelle ! c'est de toi que j'attendois du secours, & c'est toi qui me déséspéres ?

MARTON.

Vous me faites pitié, je l'avoüe ; mais l'avenir me rassûre ; & quand vous connoîtrez celui que nous voulons vous donner...

LUCILE.

Ah ! je n'ai que faire de le connoître ! je suis sûre de le détester toute ma vie... mais mon pere, voyez Eraste ; ses biens & sa famille vous convenoient : sa presence vous détermineroit peut-être.

MAR-

MARTON.

La presence de Monsieur de Spadagnac vous déterminera, vous.

LUCILE.

Ah ! ce nom seul est un coup de poignard pour moi !

MARTON.

Hé bien ! nous le nommerons Eraste, s'il ne tient qu'à cela !

LUCILE.

Tu redoubles encore mon aversion pour son rival !

MARTON.

Tant mieux, mort de ma vie, tant mieux.

Mr. ORONTE.

Comment donc, tant mieux ?

MARTON.

Oüi, Monsieur, la voilà dans les plus heureuses dispositions du monde pour être mariée !

Mr. ORONTE.

Mais, mais tu n'y penses pas ?

MARTON.

Si fait, vraiment, j'y pense ; & c'est l'horreur qu'elle paroît avoir pour ce que vous lui proposez, qui me fait juger du plaisir qu'elle en aura.

Mr. ORONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu perds l'esprit ?

MARTON.

Ho ! ne vous y trompez pas ! en fait de

sen-

sentimens, & de sentimens de mariage sur tout ; j'en juge toûjours contre l'apparence ; c'est le plus sûr : mais on entre, c'est le Valet de Monsieur de Spadagnac.

SCENE IV.

Mr. ORONTE, LUCILE, MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

BOnnes nouvelles, Monsieur, bonnes nouvelles ! j'ai trouvé mon Maître, en vous quittant : je vous l'annonce ; il vient sur mes pas.

Mr. ORONTE.

J'en suis ravi, Frontin ; & nous allons le recevoir avec joïe.

LUCILE.

Non, je ne puis attendre sa presence...

Mr. ORONTE.

Demeurez, s'il vous plaît, Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour son cœur ! oh cadédis ! elle a raison ; il ne tiendra pas longtems devant mon Maître !

Mr. ORONTE.

Ne perdons point de tems, Frontin : va chercher le Notaire ; & fais venir nos Musiciens.

LUCILE.

Je m'étois fait par une prévention dont je n'étois pas la maîtresse, une idée affreuse de l'époux que vous me destiniez, & je craignois de détourner les yeux sur Monsieur, de peur d'y trouver dequoi irriter mon aversion ; mais toute cette horreur s'est bien dissipée à sa vûë, & vous me voyez confuse d'avoir été si long-tems rebelle à vos volontez.

Mr. ORONTE.

Ah voilà les sentimens que je demandois de toi !

ERASTE.

Point de déguisement, Mademoiselle ; il a fallu donner quelque chose au païs : mon accent, mes manieres lui appartiennent ; connoissez ce qui est à moi, mes sentimens : je ne veux point vous devoir à l'autorité d'un pere ; si vous m'aimez, à la bonne heure, unissons-nous, vivons heureux : si vous en aimez un autre, je vous céde, & je murs !

LUCILE.

Je ne vous déguiserai point, Monsieur, que j'ai déja senti une passion violente pour un certain Eraste, dont le respect & la tendresse m'avoient charmée.

Mr. ORONTE *bas à Lucile.*

Ne parle point de cela, ma fille...

LUCILE.

Non, mon pere, Monsieur ne prétend pas que je lui déguise rien ; & je suis sû-

re

re que ma franchise lui fera plaisir.

ERASTE.

Oui, oüi, comptez que je prends bien la chose.

LUCILE.

J'aimois Eraste, nous nous étions promis un attachement inviolable; & il avoit tout lieu de croire que rien ne pourroit jamais l'éfacer de mon cœur.

ERASTE.

Vous me charmez, Dieu me damne! il me semble être cet Eraste!

LUCILE.

Mais tout ce que j'ai jamais senti pour lui, je le sens en ce moment pour vous; & je ne m'aperçois pas même en cela que je change: je vous aime comme si j'étois dans l'habitude de vous aimer; & je jurerois n'avoir jamais que vous.

ERASTE.

Oh, vous n'y perdez rien, je vous jure; & je défierois cet Eraste même de vous aimer plus que je le fais.

Mr. ORONTE.

Ils m'attendrissent, Marton!

ERASTE.

Au reste, Monsieur Oronte, je vous démande Lucile tout de nouveau; point d'égards, en me l'accordant; comptez que je n'ai jamais vû Monsieur vôtre frere, que je ne suis point de la famille des Spadagnacs; détachez-moi de tout, isolez-moi: me voulez-vous pour gendre?

Mr.

Mr. ORONTE.

Ah, Monsieur, je n'envisage que vôtre personne, & vous me faites trop d'honneur...

ERASTE.

Bien donc! un Notaire, & nous serons tous contents.

SCENE VI.

Mr. ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, LA ROZE.

LA ROZE.

MOnsieur de Spadagnac, Monsieur.

Mr. ORONTE.

Comment! Monsieur de Spadagnac! hé, le voila!

LA ROZE.

N'importe, Monsieur, c'est encore lui.

MARTON *à la Roze*.

Va, va, dis-lui qu'il se trompe.

LA ROZE.

Vous lui direz vous-même, Madame Marton.

MARTON *à Mr. Oronte*.

Vous verrez que c'est quelque flaireur de dot qui voudroit vous escâmoter celle de Lucile?

Mr. ORONTE.

Il y a bien de l'aparance, Marton.

MARTON *à Eraste.*

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point; soutenez la gageure.

SCENE VII.

Mr. ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr. DE SPADAGNAC.

Mr. DE SPADAGNAC *en bottes.*

Vous êtes Monsieur Oronte? serviteur; & le cur mé dit que c'est là Lucile & son valet: allons, beau pere, point de rétardement; il faut que je l'épouse en bottes.

Mr. ORONTE.

Il est inutile...

Mr. DE SPADAGNAC.

Comment inutile! non, dé par tous les diables, les amours Gascons sont pressés: Concluons.

Mr. ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce personnage; vous venez un peu trop tard, pour nous surprendre.

Mr.

Mr. DE SPADAGNAC.

Qu'est-ce à dire ?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe, un fripon dont on sçait des nouvelles, & pour qui il ne fait pas bon ici.

Mr. DE SPADAGNAC.

Comment donc ? fourbe, fripon ! beau pere, où sont vos fenêtres ?

ERASTE.

Crains qu'on né té l'apprenne, l'ami : tu pourois bien né pas sortir par ailleurs.

Mr. DE SPADAGNAC.

Ah, je reconnois lé stile ! hé donc, mon Païs, apren moi qui tu peux être ?

ERASTE.

Jé suis l'amant de Lucile, j'en suis aimé, je l'épouse ; voilà mon nom, ma noblesse, & ma fortune.

Mr. DE SPADAGNAC.

Ah, j'entens, beau pere ! vous couriez deux gendres à la fois ?

Mr. ORONTE.

Je n'y comprens rien, Marton !

MARTON *à Mr de Spadagnac.*

Eh, ne devinez vous pas, Monsieur l'imposteur, que c'est là Monsieur de Spadagnac à qui vous prétendiez escamoter Lucile ?

Mr. DE SPADAGNAC.

Vous riez ?

MARTON.

Je ne ris point.

Mr.

Mr. DE SPADAGNAC.

Lui, Spadagnac ?

MARTON.

Oüi, lui même.

Mr. DE SPADAGNAC *à Eraste.*

Eh, qui diable, mon ami, t'a fouré dans nôtre famille ?

ERASTE.

Jé ne me compromets plus : Monsieur mé connoît ; & jé puis m'épargner la peine de té confondre.

Mr. ORONTE.

Ma foi, Messieurs, cette avanture mē confond moi même ; car enfin l'un de vous deux est un fripon, & l'autre doit être mon gendre : vous trouverez bon, s'il vous plaît, que j'aprofondisse les choses.

ERASTE *tirant un portrait de sa poche.*

Soit, Monsieur Oronte, & puis qu'il vous faut des preuves : connoissez-vous ce portrait ?

Mr. ORONTE.

C'est celui que j'envoyai à Monsieur de Spadagnac.

Mr. DE SPADAGNAC *en tirant un autre.*

Eh donc ! cette peinture! que sera-t elle?

Mr. ORONTE *les regardant tous deux.*

C'est la même chose ; la boëte & le portrait, tout est semblable : je ne sçais que croire...

Mr. DE SPADAGNAC.

Vous en croirez du moins le raport de Frontin ? hola quelqu'un ! qu'on me lé cherche.

Mr. O R O N T E.

Comment ! Frontin feroit-il aussi vôtre valet ?

Mr. DE SPADAGNAC.

Non, c'est moi qui serai le valet de Frontin ? hé morbleu, n'est-ce pas par mon ordre qu'il est auprès dé vous ?

Mr. O R O N T E.

Je m'y perds, Marton !

E R A S T E *à Mr. de Spadagnac.*

C'en est trop ; sortons : C'est à nous dé montrer qui nous sommes.

Mr. DE SPADAGNAC.

Oüy, sors, dé par tous les diables ! sors ; c'est cé que je demande.

E R A S T E *en sortant.*

C'est assez.

Mr. DE SPADAGNAC *à Mr. Oronte.*

Il fait bien d'échaper ! est-il possible, beau pere, que vous ayez été un moment la dupe de cet impostur ?

E R A S T E *revenant sur ses pas.*

Quoi, lâche ! tu ne me suis pas ?

Mr. DE SPADAGNAC.

Te voilà encore, je pense ? oh parbleu ! tu sortiras mort ou vif !

Mr. O R O N T E.

Point de desordre chez moi, Messieurs de Spadagnac : vous me devez au moins ce respect, sous le nom que vous prenez tous deux.

Mr. DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous les diables ! je viens exprès

exprès de Bordeaux ; on m'a donné des paroles : il faut que j'épouse.

ERASTE.

Mon nom m'est moins cher que ce que j'aime ; sois Spadagnac, si tu veux : mais sois sûr qu'on ne peut obtenir Lucile, qu'après ma mort.

SCENE VIII.

Mr. ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr. DE SPADAGNAC, FRONTIN.

Mr. ORONTE.

AH ! voici Frontin, tout à propos !

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, je viens de chez le Notaire... mais que vois-je ? mon maître !

Mr. DE SPADAGNAC.

Ah parbleu, Monsieur Oronte ! vous allez avoir des preuves ; j'en répond sur ses oreilles !

MARTON *à Frontin.*

Ne nous trahi point, Frontin ; il y va de moi.

Mr. DE SPADAGNAC *le tirant à lui.*

Vénez çà, Monsieur le coquin, vénez çà.

FRONTIN.

Hébien, Messieurs! dequoi s'agit-il?

Mr. ORONTE.

De m'apprendre sur l'heure qui des deux est ton maître?

Mr. DE SPADAGNAC.

Oüi, parle, pendart? ne mé servois-tu pas à Bordeaux? & n'est-ce pas par mon ordre, qué tu és ici?

FRONTIN.

Il est vrai, mais...

Mr. DE SPADAGNAC *le menaçant.*

Heim!

FRONTIN.

Jé vous dis, Monsieur, que j'en conviens.

ERASTE *à Frontin.*

Comment, coquin! tu n'és donc pas à moi?

FRONTIN *se sauvant vers Eraste.*

Si fait, vraiment: cela n'empêche pas; & c'est à vous de me défendre.

Mr. DE SPADAGNAC *le retirant à lui.*

Avouë, traitre, avouë? ne té dois je pas encore tous tes gages?

FRONTIN.

D'accord, Monsieur; point de violence: je suis prêt à les recevoir.

ERASTE *à Frontin.*

Et moi, maraut? ne t'ai-je pas payé les tiens d'avance?

FRONTIN.

Il est vrai; me voulez vous encore avancer quelque chose?

Mr.

Mr. DE SPADAGNAC *tirant l'épée sur lui.*

Oh, répons autrement, traitre! ou je té mutile...

ERASTE *ayant aussi la sienne à la main.*

Oüi, décide maraut, décide; où je té rends nul.

FRONTIN *se jettant à genoux entre eux deux, & tournant la tête alternativemtnt vers l'un, & vers l'autre.*

Hé, de grace, Messieurs! je vous dis les choses comme elles sont: vous m'avez envoyé ici; je suis à vous: je vous attendois; je vous ai annoncé: j'ai fait préparer des habits pour vôtre mariage; & je viens de chez le Notaire pour vous. Il me semble qu'il n'y a rien de plus positif?

Mr. ORONTE.

Oh, je n'y puis plus tenir! Frontin! tu és un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle!

FRONTIN *en se relevant.*

Que voulez-vous, Monsieur? le moyen de parler raison, devant des épées nuës?

MARTON *à Frontin.*

C'est donc ainsi, scélérat, que tu fais ton devoir? tu n'oses t'expliquer ouvertement pour ton maître? va, ne me regarde plus; je ne veux point d'un traitre.

Mr. DE SPADAGNAC *tirant encore l'épée.*

Mortbleu, c'est trop hésiter! il faut que j'éface cé maraut du nombre des vivants.

FRONTIN *se sauvant derrière Eraste.*

Miséricorde!

Mr. DE SPADAGNAC.

Tu m'échapes, pendart? mais jé t'aprendrai ton devoir!

FRONTIN.

Mortbleu! je ne vous dois rien, c'est vous qui me devez.

Mr. DE SPADAGNAC *courant à lui.*

Quoi, jé souffrirai que mon valet...

FRONTIN *tenant Eraste par la basque.*

Vôtre valet, vous même: je ne reconnois point d'autre maître que Monsieur, puis qu'il faut le dire; & je n'ai jamais rien reçû de vous.

Mr. DE SPADAGNAC.

Va, va, tu récevras, jé t'en réponds... mais Monsieur Oronte, c'est à vous que jé me prends de tout cé qui m'arrive ici; & jé m'en vais vous chercher des gens qui vous aprendront qui jé suis.

ERASTE *feignant de le suivre.*

A la bonne heure.

Mr. DE SPADAGNAC.

Quoi, tu mé suis encore? oh parbleu, choisi! cédé moi la place, ou demeure ici.

ERASTE.

Vous voyez bien, Monsieur Oronte, qu'il sé bat en retraite!

Mr.

Mr. ORONTE.

Oüi, oüi, je vois bien que c'est un fripon ; & je ne doute plus que vous ne soyez mon gendre.

SCENE IX.

MR. ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROZE.

LA ROZE.

ENcore un Monsieur de Spadagnac, Monsieur.

Mr. ORONTE *lui donnant un souflet.*

Encore le diable qui t'emporte !

LA ROZE.

Dame, Monsieur ! est-ce ma faute s'i s'appelle comme çà ?

Mr. ORONTE.

Di lui qu'il en a menti, butor ; & ne l laisse point entrer.

SCENE X.

Mr. ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE *en habit d'homme, & se donnant pour Mr. de Spadagnac.*

LA ROZE *à Julie.*

NOn, non, vous n'entrerez point, Monsieur de Spadagnac; mon maître m'envoye... vous dire que ce n'est point vous.

JULIE *lui donnant un souflet.*

Tien, mon ami, té voilà payé dé ta commission.

Mr. ORONTE *à Julie.*

Comment donc, Monsieur! en use-t'on ainsi?

JULIE.

Oüi, bon homme, autant à gagner pour quiconque osera mé contester lé nom dé Spadagnac.

ERASTE.

Quoi! vous osez-nous soûtenir que cé nom vous apartient?

JULIE.

S'il m'apartient? ah oüi, de par tous les diables! j'en ai de bons titres; & c'est

par

par moi sule qu'il doit s'éterniser.

Mr. ORONTE.

Mais enfin, que venez-vous chercher ici?

JULIE.

Cé que j'y viens chercher? ah, demandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi, Mad...

JULIE.

Oüi, parle, maraut? n'étois-tu pas à moi? & n'est-ce pas sur tes avis que jé me suis renduë ici?

FRONTIN.

Il est vrai, Monsieur, j'en conviens.

Mr. ORONTE.

Oh pour le coup, Marton, je ne sçais plus où j'en suis.

ERASTE.

Jé ne crois pas néanmoins, Monsieur Oronte, que vous balanciez un moment, entre moi & cet homme?

JULIE.

Cet homme! on voit bien, mon ami, que tu ne sçais encore à qui tu parles! cet homme!

ERASTE.

Va, qui que tu sois, éloigne-toi d'ici; & qu'il té suffise que tu n'és pas lé fait de de Lucile.

JULIE.

Jè né suis pas son fait? hé qui diable, te l'a dit?

ERASTE.

En tout autre lieu, je té l'aprendrois au péril de ta vie.

JULIE.

La Gasconnade en est ? ah j'en suis ravie ! hé, sçais-tu bien, mon ami, qu'on n'a jamais vaincu d'homme fait comme moi ?

ERASTE.

Nous lé verrions à l'épreuve, si nous n'étions pas ici.

JULIE.

Oh, ne mé pousse point à bout ; tu ne mé connois pas encore : jé suis un diable !

FRONTIN *bas à Eraste.*

Autant vaut, elle est femme... c'est nôtre heroïne de Bordeaux.

JULIE *à Frontin.*

Que lui dis-tu, maraut ? qué lui dis-tu ?

FRONTIN *bas à Julie.*

Je vous dis qué c'est là l'amant de Lucile ; & que je le fais passer pour Monsieur de Spadagnac, afin de vous conserver le véritable qui vient de sortir d'ici.

JULIE.

Ah, parbleu, Monsieur Oronte ! il mé vient une idée : cet homme vient pour épouser Lucile : Vous avez lieu de croire que le même dessein m'ameine : hé cadédis ! puisque cela la regarde, c'est à son cœur à décider.

ERASTE.

Volontiers; c'est de son cœur que je veux tenir tous mes droits.

JULIE *à Lucile*.

C'est donc à vous de parler, la belle: ne confions point vôtre sort aux armes; que sçait-on ? peut-être que celui qui vous conviendroit le moins seroit le vainqueur : ne risquons rien, tout y est encore, choisissez ?

Mr. ORONTE.

Non, non, il faut qu'elle épouse Monsieur de Spadagnac; & je veux connoître le véritable.

JULIE.

Hé, qu'importe ? est ce un nom qu'il lui faut ? c'est un homme, de par tous les diables !

Mr. ORONTE *à Julie*.

Franchement, Monsieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe, & de vous entendre avec celui qui vient de sortir ?

JULIE.

Oh, vous vous trompez, je vous jure; & je veux l'attendre ici, pour le confondre devant vous.

Mr. ORONTE.

Tenez, le voici qui revient tout à propos.

SCENE DERNIERE.

Mr. ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE, Mr. DE SPADAGNAC.

Mr. DE SPADAGNAC.

IL faut que je sois lé plus désastré des mortels ! je n'ai pû trouver personne... mais que vois-je ? Julie !

JULIE *à Mr. de Spadagnac.*

Ah, té voilà, perfide ! il faut que jé t'étrangle !

Mr. ORONTE *à Julie.*

Tout beau, tout beau, Monsieur ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Ecoutez, Monsieur Oronte, vous n'avez qu'à voir si vous avez trop d'une vie; mais c'est fait de vous si vous acceptez cet homme pour gendre.

Mr. DE SPADAGNAC *à part.*

Ah morbleu ! quel contre-tems !

JULIE *à Lucile.*

Et vous, la belle, vous n'avez qu'à vous pourvoir ailleurs; ou morbleu, point de quartier, vous aurez à faire à moi.

FRON-

FRONTIN *bas à Marton.*

C'est nôtre amazone, au moins.

JULIE *à Mr. de Spadagnac.*

Et toi, né pense pas m'échapèr, traître ! Frontin m'a mandé tes desseins : j'ai crevé plus dé dix chevaux, pour les prévénir ; & me voici enfin pour mé vanger dé ta perfidie, ou t'obliger à mé rendre ta foi.

Mr. ORONTE.

Comment, sa foi !

Mr. DE SPADAGNAC *à Julie.*

Eh ! qui diable té l'ôté ? jé t'aime, jé t'adore ; jé t'idolatre : entre amans délicats, s'embarasse-t'on du reste ? je n'épouse, Dieu mé damne, que le bien de Lucile !

JULIE.

Quoi, lâche ! l'intérêt té feroit trahir ta parole ? non, né croi pas que jé le soufre ; ni que jé m'en tienne au dédit que tu m'as fait : avec une fille comme moi, point d'autre dédit, que la mort.

Mr. DE SPADAGNAC.

Point de dédit, Julie ; mais donne moi au moins lé tems.

JULIE.

Non, non, choisi sur l'heure ; rend-moi ton coeur, ou défend toi ; il faut que jé t'épouse, ou que jé té tuë.

Mr. DE SPADAGNAC.

Hé bien, touche là ; va j'accepte ta bravoure pour dot, & je t'avoue pour Madame de Spadagnac.

Mr. ORONTE.

Pour Madame de Spadagnac ?

JULIE.

Oüi, Monsieur Oronte, il n'est plus tems de feindre; c'est là le vrai Spadagnac demandez à Frontin ?

Mr. ORONTE *à Frontin.*

Que répons-tu à cela, maraut ?

FRONTIN *montrant Eraste.*

Moi ? je veux tout ce qu'on veut : demandez à Monsieur ?

Mr. ORONTE *à Eraste.*

Comment, c'est donc vous qui vouliez nous tromper ?

ERASTE.

Au contraire, Monsieur; & il suffit de vous dire que je suis Eraste.

Mr. ORONTE.

Eraste ?

LUCILE.

Oüi, mon pere, c'est lui même; & je vous conjure de ne vous point opposer à nôtre bonheur.

MARTON.

Allons, Monsieur, cédez à l'amour paternel; aussi bien Monsieur de Spadagnac dégage-t'il vôtre parole ?

Mr. DE SPADAGNAC.

Oüi, Monsieur Oronte; je vous abandonne à la roture : Voila celle que j'annoblis.

Mr. ORONTE.

C'en est donc fait, Monsieur Eraste, vous

vous êtes mon gendre : envoyons chercher Monſieur vôtre oncle ; & nous dreſſerons les articles.

JULIE.

Qu'on griffonne nôtre contract en même tems : vous lé voulez bien, Monſieur Oronte ? allons, bonne chere, & dé la joye, pour mé délaſſer !

FRONTIN.

Voici tout à propos nos Baſques, & nos Gaſconnes ; nous n'avons qu'à nous divertir ; & vous, Monſieur, qu'à payer ; voici le mémoire ?

Mr. DE SPADAGNAC.

Je nó prens pas garde à ces bagatelles ; dançons toûjours !

DES BISCAYENS & DES GASconnes joüant du tambour de Basque, & accompagnez de hautbois, viennent se joindre à la compagnie, & forment avec elle un divertissement coupé de dances & de Chansons. Aprés leur marche,

FRONTIN chante.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniére des Cézars !

Le Chœur repette.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniére des Cézars !

FRONTIN

On y brave tous les hazards,
Et de l'amour, & de Bellonne :
Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniére des Cézars !

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars!

FRONTIN.

Tout Gascon est mignon de Mars;
Toute Gasconne est amazone:
Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars!

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars!

Les Basques & les Gasconnes dancent une entrée, après laquelle on chante les paroles suivantes.

Mr. DE SPADAGNAC.

Ma foi, lé mérite est un sot:
Chacun mé court, lé sexe me jalouse;
Et tous les cœurs sont du complot:
J'ai beau fuir, enfin jé mé blouse;
J'aime, jé m'engage, j'épouse:
Ma foi, lé mérite est un sot.

LUCILE.

Laissez gronder l'amour volage,